Library
of the
University of Toronto

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesconfessions02rous

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU, SUIVIES DES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

TOME SECOND.

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIEME.

CE fut, ce me ſemble, en 1732 que j'arrivai à Chambery comme je viens de le dire : & que je commençai d'être employé au Cadaſtre pour le ſervice du Roi. J'avois vingt ans paſſés, près de vingt-un. J'étois aſſez formé pour mon âge du côté de l'eſprit; mais le jugement ne l'étoit gueres, & j'avois grand beſoin des mains dans leſquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes viſions romaneſques, & malgré tous les maux que j'avois ſoufferts, je connoiſſois auſſi peu le monde & les hommes que ſi je n'avois pas acheté ces inſtructions.

Je logeai chez moi, c'eſt-à-dire chez Maman; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruiſſeau, plus de payſage. La maiſon qu'elle occupoit étoit ſombre & triſte, & ma chambre étoit la plus ſombre & la plus triſte de la maiſon.

Un mur pour vue, un cul-de-fac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'efpace, des grillons, des rats, des planches pourries; tout cela ne faifoit pas une plaifante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle, fans ceffe à mon bureau ou dans fa chambre, je m'appercevois peu de la laideur de la mienne, je n'avois pas le temps d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle fe fût fixée à Chambery tout exprès pour habiter cette vilaine maifon : cela même fut un trait d'habileté de fa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, fentant bien qu'après des révolutions toutes récentes & dans l'agitation où l'on étoit encore à la cour, ce n'étoit pas le moment de s'y préfenter. Cependant fes affaires demandoient qu'elle s'y montrât; elle craignoit d'être oubliée ou deffervie. Elle favoit fur-tout que le Comte de***, Intendant-Général des Finances, ne la favorifoit pas. Il avoit à Chambery une maifon vieille, mal bâtie, & dans une fi vilaine pofition qu'elle reftoit toujours vide; elle la loua & s'y établit. Cela lui réuffit mieux qu'un voyage; fa penfion ne fut point fupprimée, & depuis lors le Comte de*** fut toujours de fes amis.

J'y trouvai fon ménage à-peu-près monté comme auparavant; & le fidele Claude *Anet* toujours avec elle. C'étoit, comme je crois l'avoir dit, un payfan de Moutru qui dans fon enfance herborifoit dans le Jura pour faire du thé de Suiffe, & qu'elle avoit pris à fon fervice à caufe de fes drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans fon laquais. Il fe paffionna fi bien pour l'étude des plantes, & elle favorifa fi bien fon goût qu'il devint un vrai botaniste, & que s'il ne fût mort jeune il fe feroit fait un nom dans cette fcience, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit férieux, même grave, & que j'étois plus jeune que lui, il devint pour moi une efpece de gouverneur qui me fauva beaucoup de folies; car il m'en impofoit, & je n'ofois m'oublier devant lui. Il en impofoit même à fa maîtreffe qui connoiffoit fon grand fens, fa droiture, fon inviolable

attachement pour elle, & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit ſans contredit un homme rare, & le ſeul même de ſon eſpece que j'aie jamais vu. Lent, poſé, réfléchi, circonſpect dans ſa conduite, froid dans ſes manieres, laconique & ſentencieux dans ſes propos, il étoit dans ſes paſſions d'une impétuoſité qu'il ne laiſſoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en-dedans, & qui ne lui a fait faire en ſa vie qu'une ſottiſe, mais terrible; c'eſt de s'être empoiſonné. Cette ſcène tragique ſe paſſa peu après mon arrivée, & il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec ſa maîtreſſe; car ſi elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en ſerois douté. Aſſurément ſi l'attachement, le zele & la fidélité peuvent mériter une pareille récompenſe, elle lui étoit bien due, & ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abuſa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finiſſoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal: ſa maîtreſſe lui dit dans la colere un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne conſulta que ſon déſeſpoir, & trouvant ſous ſa main une phiole de landanum, il l'avala, puis fut ſe coucher tranquillement, comptant ne ſe réveiller jamais. Heureuſement Madame de *Warens* inquiete, agitée elle-même, errant dans ſa maiſon, trouva la phiole vide & devina le reſte. En volant à ſon ſecours elle pouſſa des cris qui m'attirerent; elle m'avoua tout, implora mon aſſiſtance, & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette ſcène j'admirai ma bêtiſe de n'avoir jamais eu le moindre ſoupçon des liaiſons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit ſi diſcret que des clair-voyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, & depuis ce temps, ajoutant pour lui le reſpect à l'eſtime, je devins en quelque façon ſon éleve, & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas ſans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas ſongé même à deſirer pour

moi cette place ; mais il m'étoit dur de la voir remplacer par un autre ; cela étoit fort naturel. Cependant au lieu de prendre en aversion celui qui me l'avoit soufflée, je sentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois pour elle. Je disois sur toute chose qu'elle fût heureuse, & puisqu'elle avoit besoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux aussi. De son côté il entra parfaitement dans les vues de sa maitresse, & prit en sincere amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que son jugement lui donnoit sur le mien. Je n'osois rien faire qu'il parût désapprouver, & il ne désapprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractere de cette aimable femme, est que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entr'eux. La jalousie, la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle inspiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge, & s'ils trouvent en y pensant quelqu'autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence depuis mon arrivée à Chambery jusqu'à mon départ pour Paris en 1741 un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce, & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand besoin pour achever de former mon caractere, que des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables, mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement je n'étois gueres occupé que de mon travail; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de temps que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman, & n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne, devenue une espece de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire, & comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il seroit redevenu passion comme chez mon maître, si d'autres goûts venus à la traverse n'eussent fait diversion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien transcendante, il en falloit assez pour m'embarrasser quelquefois. Pour vaincre cette difficulté j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien; car je l'appris seul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne pense, quand on y veut mettre l'exacte précision. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu desquelles j'ai vu quelquefois de bons géometres s'égarer. La réflexion jointe à l'usage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la justesse satisfait l'esprit, & que font faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien qu'il n'y avoit point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarrassât, & maintenant que tout ce que j'ai su s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute avec un plaisir incroyable une opération des plus composées. Il me sembloit en posant mes chiffres, que j'étois encore à Chambery dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géomettres m'avoit aussi rendu le goût du dessin. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des paysages. C'est dom-

mage que je me fois trouvé peu de talent pour cet art ; l'inclination y étoit toute entiere. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois passé des mois entiers sans sortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en est ainsi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer, ils augmentent, deviennent passion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amusement dont je suis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut ; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, & que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge ou je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser avec lui. Je suis presque assuré que si j'y avois été une seule fois cela m'auroit gagné, & je serois peut-être aujourd'hui un grand botaniste : car je ne connois point d'étude qui s'associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes ; & la vie que je mene depuis dix ans à la campagne n'est gueres qu'une herborisation continuelle, à la vérité sans objet & sans progrès ; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avois prise en une sorte de mépris & même de dégoût ; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faisoit pas elle-même un autre usage ; elle ne recherchoit que les plantes usuelles pour les appliquer à ses drogues. Ainsi la botanique, la chymie & l'anatomie, confondues dans mon esprit sous le nom de médecine, ne servoient qu'à me fournir des sarcasmes plaisans toute la journée, & à m'attirer des soufflets de temps en temps. D'ailleurs un goût différent & trop contraire à celui-là croissoit par degrés, & bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut

assurément que je fois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il est le seul que j'aie aimé constamment dans tous les temps. Ce qu'il y a d'étonnant, est qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des succès si lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter sûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit sur-tout alors cette étude agréable, étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la musique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire usage. Elle ne s'y refusoit pas; j'étois alors à-peu-près aussi avancé qu'elle; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empressée autour d'un fourneau, je lui disois: Maman, voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah! par ma foi, me disoit-elle, si tu me les fais brûler, je te les ferai manger. Tout en disputant je l'entraînois à son clavecin: on s'y oublioit; l'extrait de geniévre ou d'absynthe étoit calciné, elle m'en barbouilloit le visage, & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de temps de reste, j'avois beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amusement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot si étouffé, qu'on avoit besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. *Anet* engagea Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette assez jolie qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit; nous allions souvent y dîner, & j'y couchois quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite, j'y mis quelques livres, beaucoup d'estampes; je passois une partie de mon temps à l'orner & à y préparer à Maman quelque surprise agréable lorsqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir; autre caprice que je n'excuse ni n'explique, mais que j'avoue, parce

que la chose étoit ainsi. Je me souviens qu'une fois Madame de *Luxembourg* me parloit en raillant d'un homme qui quittoit sa maîtresse pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais senti près de Maman ce besoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage; car tête-à-tête avec elle j'étois aussi parfaitement à mon aise que si j'eusse été seul, & cela ne m'est jamais arrivé près de personne autre, ni homme ni femme, quelque attachement que j'aie eu pour eux. Mais elle étoit si souvent entourée, & de gens qui me convenoient si peu, que le dépit & l'ennui me chassoient dans mon asyle, où je l'avois comme je la voulois, sans crainte que les importuns vinssent nous y suivre.

Tandis qu'ainsi partagé entre le travail, le plaisir & l'instruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas si tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient de s'entredéclarer la guerre: le Roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoise filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en passa une colonne par Chambery, & entr'autres le régiment de Champagne dont étoit Colonel M. le Duc de la *Trimouille*, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, & qui sûrement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes, de sorte que je me rassasiois du plaisir d'aller les voir passer, & je me passionnois pour le succès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusques-là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la premiere fois, mais avec une telle partialité pour la France que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages, & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagere, je ne daignerois pas en parler; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote & le

fier républicain, je sentois en dépit de moi-même une prédilection secrete pour cette même nation que je trouvois servile, & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osois l'avouer à personne, & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignoit plus qu'à eux. Je suis sûrement le seul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit, se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désintéressé de ma part, si fort, si constant, si invincible, que même depuis ma sortie du royaume, depuis que le Gouvernement, les Magistrats, les Auteurs, s'y sont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injustices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-temps la cause de cette partialité, & je n'ai pu la trouver que dans l'occasion qui la vit naitre. Un goût croissant pour la littérature, m'attachoit aux livres François, aux Auteurs de ces livres, & aux pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit sous mes yeux l'armée Françoise, je lisois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des *Clisson*, des *Bayard*, des *Lautrec*, des *Coligny*, des *Montmorency*, des la *Trimouille*, & je m'affectionnois à leurs descendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque régiment qui passoit je croyois revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puisois dans les livres; mes lectures continuées & toujours tirées de la même nation nourrissoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une passion aveugle que rien n'a pu surmonter. J'ai eu dans la suite occasion de remarquer dans mes voyages que cette impression ne m'étoit pas particuliere, & qu'agissant plus ou moins dans tous les pays sur la partie de la nation qui aimoit

la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inſpire l'air avantageux des François. Les romans plus que les hommes leur attachent les femmes de tous pays, leurs chef-d'œuvres dramatiques affectionnent la jeuneſſe à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthouſiaſtes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur ſoumet tous les eſprits qui en ont, & dans la guerre ſi malheureuſe dont ils ſortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philoſophes ſoutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliſte. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre ſur la place l'arrivée des courriers, & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour ſavoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât : car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on faiſoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques ſujets de crainte; car ſi cette guerre eût mal tourné pour les Alliés, la penſion de Maman couroit un grand riſque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis, & pour le coup, malgré la ſurpriſe de M. de *Broglie*, cette confiance ne fut pas trompée, graces au roi de Sardaigne à qui je n'avois pas penſé.

Tandis qu'on ſe battoit en Italie, on chantoit en France. Les Opéra de *Rameau* commençoient à faire du bruit & releverent ſes ouvrages théoriques que leur obſcurité laiſſoit à la portée de peu de gens. Par haſard, j'entendis parler de ſon traité de l'harmonie, & je n'eus point de repos que je n'euſſe acquis ce livre. Par un autre haſard, je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire; elle fut vive & courte; mais ma convaleſcence fut longue, & je ne fus d'un mois en état de ſortir. Durant ce temps j'ébauchai, je dévorai mon traité de l'harmonie; mais il étoit ſi long, ſi diffus, ſi mal arrangé, que je ſentis qu'il me falloit un temps conſidérable pour

l'étudier & le débrouiller. Je ſuſpendois mon application & je récréois mes yeux avec de la muſique. Les cantates de *Bernier* ſur leſquelles je m'exerçois ne me ſortoient pas de l'eſprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis cetemps-là, & que je ſais encore preſque toute entiere, de même que *l'amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même temps.

Pour m'achever il arriva de la Valdoſte un jeune organiſte appelle l'abbé *Palais*, bon muſicien, bon homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je ſais connoiſſance avec lui; nous voilà inſéparables. Il étoit éleve d'un moine Italien, grand organiſte. Il me parloit de ſes principes; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je rempliſſois ma tête d'accompagnemens, d'accords, d'harmonie. Il falloit former l'oreille à tout cela: je propoſai à Maman un petit concert tous les mois; elle y conſentit. Me voilà ſi plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autres choſes, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour raſſembler la muſique, les concertans, les inſtrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit; le pere *Caton*, dont j'ai déja parlé, & dont j'ai à parler encore, chantoit auſſi; un maître à danſer appellé *Roche* & ſon fils jouoient du violon; *Canavas* muſicien Piémontois qui travailloit au Cadaſtre qui depuis s'eſt marié à Paris, jouoit du violoncelle, l'abbé *Palais* accompagnoit du clavecin; j'avois l'honneur de conduire la muſique, ſans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela étoit beau! Pas tout-à-fait comme chez M. de *Vreytorens*, mais il ne s'en falloit gueres.

Le petit concert de Madame de *Warens* nouvelle convertie, & vivant, diſoit-on, des charités du Roi, faiſoit murmurer la ſequelle dévote, mais c'étoit un amuſement agréable pour pluſieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occaſion? un moine; mais un moine homme de mé-

rite, & même aimable, dont les infortunes m'ont dans la suite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'est encore chere. Il s'agit de P. *Caton* cordelier, qui conjointement avec le Comte d'*Ortun* avoit fait saisir à Lyon la musique du pauvre petit Chat, ce qui n'est pas le plus beau trait de sa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne : il avoit vécu long-temps à Paris dans le plus grand monde & très-faufillé sur-tout chez le Marquis *d'Antremont*, alors Ambassadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait, le visage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faisoient sans affectation le crochet à côté du front, l'air à la fois noble, ouvert, modeste, se présentant simplement & bien; n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'assurance d'un honnête-homme qui sans rougir de sa robe s'honore lui-même & se sent toujours à sa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point pressé de montrer son acquit il le plaçoit si à propos qu'il en paroissoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la société il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un solide savoir. Il avoit de l'esprit, faisoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, aussi l'étoit-il; mais cela lui fit si peu négliger les soins de son état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux à être élu Définiteur de sa province, ou comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce. P. *Caton* fit connoissance avec Maman chez le Marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, & les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la musique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une passion très-vive, avec cette différence qu'il étoit vraiment musicien, & que je n'étois qu'un bar-

bouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la musique dans sa chambre, & quelquefois à son orgue les jours de fête. Nous dînions souvent à son petit couvert; car ce qu'il y avoit encore d'étonnant pour un moine est qu'il étoit généreux, magnifique, & sensuel sans grossiéreté. Les jours de nos concerts il soupoit chez Maman. Ces soupers étoient très-gais, très-agréables; on y disoit le mot & la chose, on y chantoit des duo : j'étois à mon aise, j'avois de l'esprit, des saillies, le P. *Caton* étoit charmant, Maman étoit adorable, l'abbé *Palais* avec sa voix de bœuf étoit le plastron. Momens si doux de la folatre jeunesse, qu'il y a de temps que vous êtes partis!

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*, que j'acheve ici en deux mots sa triste histoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monastique, le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas aussi haïssable qu'eux. Les chefs se liguerent contre lui & ameuterent les moinillons envieux de sa place, & qui n'osoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le destitua, on lui ôta sa chambre qu'il avoit meublée avec goût quoiqu'avec simplicité, on le relégua je ne sais où; enfin ces misérables l'accablerent de tant d'outrages que son ame honnête, & fiere avec justice n'y put résister; & après avoit fait les délices des sociétés les plus aimables, il mourut de douleur sur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis si bien en très-peu de temps qu'absorbé tout entier par la musique je me trouvai hors d'état de penser à autre chose. Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne & l'assiduité au travail m'en firent un supplice insupportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête & d'un revenu fixe pour courir après

des écoliers incertains étoit un parti trop peu sensé pour plaire à Maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien modestement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de musicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyoit avec peine occupé sérieusement d'un talent qu'elle trouvoit si frivole, & me répétoit souvent ce proverbe de province, un peu moins juste à Paris, que *qui bien chante & bien danse, fait un métier qui peu avance.* Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irrésistible; ma passion de musique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail se sentant de mes distractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui représentois encore que cet emploi n'avoit pas long-temps à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus sûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choisi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux essais qui pouvoient mal réussir, & me laisser, après avoir passé l'âge d'apprendre, sans ressource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai son consentement plus à force d'importunités & de caresses, que de raisons dont elle se contentât. Aussi-tôt je courus remercier fiérement M. *Coccelli*, Directeur général du Cadastre, comme si j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi sans sujet, sans raison, sans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche, toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une sorte de considération qui me fut utile. Les uns me supposerent des ressources que je n'avois pas; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la musique, jugerent de mon talent par mon sacrifice, & crurent qu'avec tant de passion pour cet art je devois le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois; je passai là pour

un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reste, d'un certain goût de chant, favorisé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolieres qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paie de secrétaire.

Il est certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvoit passer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au Cadastre; occupé huit heures par jour du plus maussade travail avec des gens encore plus maussades, enfermé dans un triste bureau empuanti de l'haleine & de la sueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me sentois quelquefois accablé jusqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à-coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maisons; par-tout un accueil gracieux, caressant, un air de fête: d'aimables Demoiselles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empressement; je ne vois que des objets charmans, je ne sens que la rose & la fleur d'orange; on chante, on cause, on rit, on s'amuse; je ne sors de-là que pour aller ailleurs en faire autant: on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix. Aussi me trouvai-je si bien du mien, qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pese au poids de la raison les actions de ma vie, & où je suis délivré des motifs peu sensés qui m'ont entraîné.

Voilà presque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable, & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que si je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'est moins ma faute que la leur.

C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches, ou peut-être seroit-ce dommage qu'ils le fussent; car tels qu'ils sont c'est le meilleur & le plus sociable peuple que je connoisse. S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie

dans un commerce agréable & sûr, c'est Chambery. La noblesse de la province qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas assez pour parvenir, & ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de *Cyneas*. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur & la raison président à ce partage. Les femmes sont belles & pourroient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y suppléer. Il est singulier qu'appellé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambery une seule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois disposé à les trouver telles, & l'on peut avoir raison ; mais je n'avois pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeller sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables, les rappeller de même & moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions, lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés auprès d'elles ! La premiere fut Mlle. de *Mellarede* ma voisine, sœur de l'éleve de M. *Gaiwe*. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité caressante, pleine de graces, & sans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge ; mais ses yeux brillans ; sa taille fine & son air attirant n'avoient pas besoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé, sans autre coëffure que les cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur qu'on mettoit à mon arrivée & qu'on ôtoit à mon départ pour se coëffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé ; je la redouterois cent fois moins parée. Mlle. de *Menthon*, chez qui j'allois l'après-midi, l'étoit toujours, & me faisoit une impression toute aussi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très-mignonne, très-timide & très-blanche ; une voix nette, juste & flutée, mais qui n'osoit se développer. Elle avoit au sein

la

la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle. de *Challes*, une autre de mes voisines, étoit une fille faite, grande, belle quarrure, de l'embonpoint; elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté; mais c'étoit une personne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa sœur, Madame de *Charly*, la plus belle femme de Chambery, n'apprenoit plus la musique, mais elle la faisoit apprendre à sa fille toute jeune encore, mais dont la beauté naissante eût promis d'égaler celle de sa mere, si malheureusement elle n'eût été un peu rousse. J'avois à la Visitation une petite Demoiselle Françoise, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuses, & sur ce ton traînant elle disoit des choses très-saillantes, qui ne sembloient pas aller avec son maintien. Au reste elle étoit paresseuse, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer son esprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu; car je n'ai jamais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât: en toute chose la gêne & l'assujettissement me sont insupportables; ils me feroient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les Mahométans un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes, je serois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolieres aussi dans la Bourgeoisie, & une entr'autres qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puisqu'enfin je dois tout dire Elle étoit fille d'un épicier, & se nommoit Mlle. *L****, vrai modele d'une statue grec-

que, & que je citerois pour la plus belle fille que j'aie jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté sans vie & sans ame. Son indolence, sa froideur, son insensibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impossible de lui plaire & de la fâcher, & je suis persuadé que si l'on eût fait sur elle quelque entreprise elle auroit laissé faire, non par goût mais par stupidité. Sa mere, qui n'en vouloit pas courir le risque ne la quittoit pas d'un pas. En lui faisant apprendre à chanter; en lui donnant un jeune maître, elle faisoit tout de son mieux pour l'émoustiller, mais cela ne réussit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mere agaçoit le maître, & cela ne réussissoit pas beaucoup mieux. Madame *L**** ajoutoit à sa vivacité naturelle toute celle que sa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit presque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois je trouvois prêt mon café à la crême; & la mere ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, & que par curiosité j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reste tout cela se faisoit si simplement & si fort sans conséquence que quand M. *L**** étoit-là, les agaceries & les baisers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme; le vrai pere de sa fille, & que sa femme ne trompoit pas; parce qu'il n'en étoit pas besoin.

Je me prêtois à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois; car la vive Madame *L****. ne laissoit pas d'être exigeante, & si dans la journée j'avois passé devant la boutique sans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit quand j'étois pressé que je prisse un détour pour passer dans une autre rue, sachant bien qu'il n'étoit pas aussi aisé de sortir de chez elle que d'y entrer.

Madame *L****. s'occupoit trop de moi pour que

je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup; j'en parlois à Maman comme d'une chose sans mystere, & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé; car lui faire un secret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été possible: mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés; elle jugea que Madame *L****. se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de maniere ou d'autre à se faire entendre, & outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son éleve, elle avoit des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des pieges auxquels mon âge & mon état m'exposoient. Dans le même temps on m'en tendit un d'une espece plus dangereuse auquel j'échappai; mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçoient sans cesse, rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comtesse de *M****, mere d'une de mes écolieres, étoit une femme de beaucoup d'esprit, & passoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause, à ce qu'on disoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres qui avoit eu des suites fatales à la Maison d'*A****. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractere; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Madame de *M****. avoit des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle, du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée, & Madame de *M****. chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques par maniere d'échantillon. Elles étoient ensemble à la campagne avec plusieurs Gentilshommes du voisinage, & entr'autres l'aspirant en question. Madame de *M****. dit un jour à un de ces Messieurs que Madame de *Warens* n'étoit qu'une précieuse, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle se mettoit mal, qu'elle couvroit sa gorge comme une

bourgeoise. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui étoit un plaisant, elle a ses raisons, & je sais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant qu'on diroit qu'il court. La haine ainsi que l'amour rend crédule. Madame de *M****. résolut de tirer parti de cette découverte, & un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la Dame, celle-ci prit son temps pour passer derriere sa rivale, puis renversant à demi sa chaise elle découvrit adroitement son mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le Monsieur ne vit qu'un objet fort différent qu'il n'étoit pas plus aisé d'oublier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la Dame.

Je n'étois pas un personnage à occuper Madame de *M****. qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure dont assurément elle ne se soucioit point du tout, mais pour l'esprit qu'on me supposoit & qui m'eût pu rendre utile à ses goûts. Elle en avoit un assez vif pour la satyre. Elle aimoit à faire des chansons & des vers sur les gens qui lui déplaisoient. Si elle m'eût trouvé assez de talent pour lui aider à tourner ses vers, & assez de complaisance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambery sens-dessus-dessous. On seroit remonté à la source de ces libelles; Madame de *M**** se seroit tirée d'affaire en me sacrifiant, & j'aurois été enfermé le reste de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureusement rien de tout cela n'arriva. Madame de *M**** me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire causer, & trouva que je n'étois qu'un sot. Je le sentois moi-même & j'en gémissois, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtise des périls dont elle me sauvoit. Je demeurai pour Madame de *M****. le maître à chanter de sa fille & rien de plus: mais je vécus tranquille & toujours bien voulu dans Chambery. Cela valoit mieux que d'être un bel esprit pour elle, & un serpent pour le reste du pays.

Quoi qu'il en ſoit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeuneſſe, il étoit temps de me traiter en homme, & c'eſt ce qu'elle fit; mais de la façon la plus ſinguliere dont jamais femme ſe ſoit aviſée en pareille occaſion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à ſon ordinaire. A la gaîté folâtre dont elle entremêloit ordinairement ſes inſtructions, ſuccéda tout-à-coup un ton toujours ſoutenu qui n'étoit ni familier ni ſévere; mais qui ſembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raiſon de ce changement, je la lui demandai; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me propoſa une promenade au petit jardin pour le lendemain: nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris ſes meſures pour qu'on nous laiſſât ſeuls toute la journée: elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manege & des agaceries; mais par des entretiens pleins de ſentiment & de raiſon, plus faits pour m'inſtruire que pour me ſéduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes ſens. Cependant quelque excellens & utiles que fuſſent les diſcours qu'elle me tint, & quoi qu'ils ne fuſſent rien moins que froids & triſtes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre temps. Son début, cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude: tandis qu'elle parloit, rêveur & diſtrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle diſoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir, & ſi-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée qui depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une ſeule fois dans l'eſprit, m'occupant alors tout entier, ne me laiſſa plus le maître de penſer à ce qu'elle me diſoit. Je ne penſois qu'à elle, & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéreſſant pour eux, eſt un contre-ſens très-ordinaire aux inſtituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même

dans mon Emile. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui présente s'en occupe uniquement, & saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance, & c'est en quoi Maman fut mal-adroite. Par une singularité qui tenoit à son esprit systématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions; mais si tôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, & je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entiere un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, & une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penser huit jours dont je l'assurai faussement que je n'avois pas besoin : car pour comble de singularité je fus très-aise de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je sentois un bouleversement dans les miennes, qui me demandoit du temps pour les arranger!

On croira que ces huit jours me durerent huit siecles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les eussent durés en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvois, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je desirois, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent & lascif, mon sang enflammé, mon cœur énivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge; qu'on pense que dans cet état, altéré de la soif des femmes je n'avois encore approché d'aucune, que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissoient pour me dévorer de l'ardent desir d'être homme & de le paroitre. Qu'on ajoute sur-tout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étois bien qu'auprès d'elle, que je

ne m'en éloignois que pour y penser, que j'avois le cœur plein, non-seulement de ses bontés, de son caractere aimable, mais de son sexe, de sa figure, de sa personne, d'elle, en un mot, par tous les rapports sous lesquels elle pouvoit m'être chere; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou six ans que j'avois éprouvé des transports si doux à sa premiere vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroissoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille seule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reste c'étoit le même œil, le même teint, le même sein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaîté, tout jusqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeunesse, qui fit toujours sur moi tant d'impression, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie, étoit de l'anticiper, & de ne pouvoir assez gouverner mes desirs & mon imagination pour rester maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé, la seule idée de quelques légeres faveurs qui m'attendoient près de la personne aimée, allumoit mon sang à tel point qu'il m'étoit impossible de faire impunément le court trajet qui me séparoit d'elle. Comment, par quel prodige dans la fleur de ma jeunesse eus-je si peu d'empressement pour la premiere jouissance? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir? Comment au lieu des délices qui devoient m'enivrer, sentois-je presque de la répugnance & des craintes? Il n'y a point à douter que si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle! En voilà sûrement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déja révolté juge qu'étant possédée par

un autre homme elle se dégradoit à mes yeux en se partageant, & qu'un sentiment de mésestime attiédissoit ceux qu'elle m'avoit inspirés; il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisoit une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi; mais quant à mes sentimens pour elle, il ne les altéroit point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je desirois si peu de la posséder. Je connoissois trop son cœur chaste & son tempérament de glace, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presqu'inévitables, & de me conserver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faisoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il sera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire; non Maman, il n'est pas nécessaire; je vous réponds de moi sans cela : mais je n'osois; premiérement parce que ce n'étoit pas une chose à dire, & puis parce qu'au fond je sentois que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans desirer de la posséder, j'étois bien aise qu'elle m'ôtât le desir d'en posséder d'autres; tant je regardois tout ce qui pouvoit me distraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre ensemble & d'y vivre innocemment, loin d'affoiblir mes sentimens pour elle, les avoit renforcés; mais leur avoit en même temps donné une autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins sensuels. A force de l'appeller Maman, à force d'user avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder, quoiqu'elle me fût si chere. Je me souviens très-bien que mes premiers sentimens sans

être plus vifs étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivresse, à Chambery je n'y étois plus. Je l'aimois toujours aussi passionnément qu'il fut possible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle : elle étoit pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mere, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse, & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtresse. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagemens sans en desirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la premiere fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux ? non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondai son sein de mes larmes pour elle, elle n'étoit ni triste ni vive; elle étoit caressante & tranquille. Comme elle étoit peu sensuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices & n'en a jamais eu les remords.

Je le répete : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions. Elle étoit bien née, son cœur étoit pur, elle aimoit les choses honnêtes, ses penchans étoient droits & vertueux, son goût étoit délicat, elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée & qu'elle n'a jamais suivie; parce qu'au lieu d'écouter son cœur qui la menoit bien, elle écouta sa raison qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ses vrais sentimens les ont toujours démentis : mais malheureusement elle se piquoit de philosophie, & la morale qu'elle s'étoit faite, gâta celle que son cœur lui dictoit.

M. de *Tavel* son premier amant fut son maître de philosophie, & les principes qu'il lui donna fu-

rent ceux dont il avoit besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari, à ses devoirs, toujours froide, raisonnante & inattaquable par les sens, il l'attaqua par des sophismes, & parvint à lui montrer ses devoirs auxquels elle étoit si attachée comme un bavardage de cathéchisme, fait uniquement pour amuser les enfans, l'union des sexes comme l'acte le plus indifférent en soi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la seule régle du devoir des femmes; ensorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offensoient, l'étoient aussi pour la conscience; enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'existence que par le scandale, & que toute femme qui paroissoit sage, par cela seul l'étoit en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie, persuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter son mari. Je ne sais s'il se trompoit sur ce point. Le Ministre P*** passa pour son successeur. Ce que je sais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme qui l'auroit dû garantir de ce systême, fut ce qui l'empêcha dans la suite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence qui lui coûtoit si peu.

Elle n'eut donc gueres abusé de ce faux principe pour elle-même; mais elle en abusa pour autrui, & cela par une autre maxime presque aussi fausse, mais plus d'accord avec la bonté de son cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la possession, & quoiqu'elle n'aimât ses amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié si tendre qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire est qu'elle a presque toujours réussi. Elle étoit si réellement aimable que, plus l'intimité dans

laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux ſujets de l'aimer. Une autre choſe digne de remarque, eſt qu'après ſa premiere foibleſſe elle n'a gueres favoriſé que des malheureux; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle; mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre, fût bien peu aimable ſi elle ne finiſſoit par l'aimer. Quand elle ſe fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fût par des inclinations baſſes qui n'approcherent jamais de ſon noble cœur, ce fut uniquement par ſon caractere trop généreux, trop humain, trop compatiſſant, trop ſenſible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec aſſez de diſcernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne ſe départoit jamais? Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ſes foibleſſes, ſi l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les ſens avoient ſi peu de part. Ce même homme qui la trompa ſur un point, l'inſtruiſit excellemment ſur mille autres; & ſes paſſions qui n'étoient pas fougueuſes, lui permettant de ſuivre toujours ſes lumieres, elle alloit bien quand ſes ſophiſmes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables juſques dans ſes fautes; en s'abuſant elle pouvoit mal faire; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le menſonge: elle étoit juſte, équitable, humaine, déſintéreſſée, fidelle à ſa parole, à ſes amis, à ſes devoirs qu'elle reconnoiſſoit pour tels, incapable de vengeance & de haine, & ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excuſable, ſans eſtimer ſes faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût ſans ceſſe aux expédiens pour vivre, & j'oſe dire que ſi *Socrate* put eſtimer *Aſpaſie*, il eût reſpecté Madame de *Warens*.

Je ſais d'avance qu'en lui donnant un caractere ſenſible & un tempéramment froid, je ſerai accuſé de

contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaison n'ait pas dû être; je sais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de *Warens*, & dont un si grand nombre existe encore, ont pu savoir qu'elle étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise, & de prouver doctement que cela n'est pas vrai. Ma fonction est de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu à-peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui suivirent notre union, & qui seuls la rendirent délicieuse. Elle avoit eu raison d'espérer que sa complaisance me seroit utile; j'en tirai pour mon instruction de grands avantages. Elle m'avoit jusqu'alors parlé de moi seul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me disoit m'étoit si intéressant, je m'en sentois si touché que, me repliant sur moi-même, j'appliquois à mon profit ses confidences plus que je n'avois fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ses épanchemens, & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant mise à portée de m'apprécier plus avantageusement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que si je m'y montrois un jour sur un certain pied, je serois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachoit, non-seulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manieres, à me rendre aimable autant qu'estimable, & s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route

que celle qu'elle avoit prise & qu'elle vouloit m'enseigner. Car Madame de *Warens* connoissoit les hommes & savoit supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge & sans imprudence, sans les tromper & sans les fâcher. Mais cet art étoit dans son caractere bien plus que dans ses leçons, elle savoit mieux le mettre en pratique que l'enseigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse & pour les armes. Quoique leste & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avois tellement pris, à cause de mes cors, l'habitude de marcher du talon, que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais avec l'air assez ingambe je n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de leçon je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire assaut, & jamais je n'eus le poignet assez souple où le bras assez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaisoit au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tachoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique qu'il ne savoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte, il me disoit de prendre garde à ce diese, parce qu'anciennement les dieses s'appelloient *des feintes*: quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit *une pause*. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort & de n'en pas desirer un plus brillant, pour

lequel je commençois à ſentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au deſir de rendre à Maman la vie heureuſe, je me plaiſois toujours plus auprès d'elle, & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma paſſion pour la muſique, je commençois à ſentir la gêne de mes leçons.

J'ignore ſi Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clair-voyant, mais très-diſcret, qui ne parloit jamais contre ſa penſée, mais qui ne la diſoit pas toujours. Sans me faire le moindre ſemblant qu'il fût inſtruit, par ſa conduite il paroiſſoit l'être, & cette conduite ne venoit sûrement pas de baſſeſſe d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de ſa maîtreſſe, il ne pouvoit déſapprouver qu'elle agît conſéquemment. Quoiqu'auſſi jeune qu'elle, il étoit ſi mûr & ſi grave, qu'il nous regardoit preſque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme reſpectable dont nous avions l'eſtime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme elle ſavoit que je ne penſois, ne ſentois, ne reſpirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit, afin que je l'aimaſſe de meme, & elle appuyoit encore moins ſur ſon amitié pour lui que ſur ſon eſtime, parce que c'étoit le ſentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embraſſer avec larmes, en nous diſant que nous étions néceſſaires tous deux au bonheur de ſa vie; & que les femmes qui liront ceci ne ſourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce beſoin n'étoit pas équivoque: c'étoit uniquement celui de ſon cœur.

Ainſi s'établit entre nous trois une ſociété ſans autre exemple peut-être ſur la terre. Tous nos vœux, nos ſoins, nos cœurs étoient en commun. Rien n'en paſſoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre enſemble & d'y vivre excluſivement devint ſi grande, que ſi dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il

vînt un quatrieme, tout étoit dérangé, & malgré nos liaisons particulieres les tête-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême confiance réciproque, & ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projettante & toujours agissante ne nous laissoit gueres oisifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre temps. Selon moi, le désœuvrement n'est pas moins le fléau de la société que celui de la solitude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracasseries, de mensonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la nécessité de babiller continuellement. Quand tout le monde est occupé l'on ne parle que quand on a quelque chose à dire; mais quand on ne fait rien il faut absolument parler toujours, & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuse. J'ose même aller plus loin, & je soutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-seulement que chacun y fasse quelque chose, mais quelque chose qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds c'est ne rien faire, & il faut tout autant de soin pour amuser une femme qui fait des nœuds que celle qui tient les bras croisés. Mais quand elle brode, c'est autre chose; elle s'occupe assez pour remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule est de voir pendant ce temps une douzaine de flandrins se lever, s'asseoir, aller, venir, pirouetter sur leurs talons, retourner deux cens fois les magots de la cheminée, & fatiguer leur Minerve à maintenir un intarissable flux de paroles: la belle occupation! Ces gens-là, quoi qu'ils fassent, seront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers j'allois faire des lacets chez mes voisines; si je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée pour me dispenser de parler quand je n'aurois rien à dire. Si cha-

cun en faisoit autant les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendroit plus sûr, & je pense plus agréable. Enfin que les plaisans rient s'ils veulent, mais je soutiens que la seule morale à la portée du présent siecle, est la morale du bilboquet.

Au reste on ne nous laissoit gueres le soin d'éviter l'ennui par nous-mêmes, & les importuns nous en donnoient trop par leur affluence, pour nous en laisser quand nous restions seuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, & toute la différence étoit que j'avois moins de temps pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu son ancienne fantaisie d'entreprises & de systêmes. Au contraire, plus ses besoins domestiques devenoient pressans, plus, pour y pourvoir, elle se livroit à ses visions. Moins elle avoit de ressources présentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faisoit qu'augmenter en elle cette manie, & à mesure qu'elle perdoit le goût des plaisirs du monde & de la jeunesse, elle le remplaçoit par celui des secrets & des projets. La maison ne désempliſſoit pas de charlatans, de fabricans, de souffleurs, d'entrepreneurs de toute espece, qui, distribuant par million la fortune, finissoient par avoir besoin d'un écu. Aucun ne sortoit de chez elle à vide, & l'un de mes étonnemens est qu'elle ait pu suffire aussi long-temps à tant de profusions sans en épuiser la source, & sans lasser ses créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au temps dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambery un jardin royal de plantes avec un démonstrateur appointé, & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la Botanique, & Maman qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un college de pharmacie, qui véritablement paroissoit très-utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du Protomédecin *Grossi* à Chambery,

ry, après la mort du Roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, & la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle se mit à cajoler *Grossi*, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus caustique & le plus brutal Monsieur que j'aie jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en consultation avec d'autres médécins, un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Annecy & qui étoit le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme encore mal appris pour un médecin, osa n'être pas de l'avis de Monsieur le *Proto*. Celui-ci pour toute réponse lui demanda quand il s'en retournoit, par où il passoit, & quelle voiture il prenoit? L'autre après l'avoir satisfait lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service. Rien, rien, dit *Grossi*, sinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage, pour avoir le plaisir de voir passer un âne à cheval. Il étoit aussi avare que riche & dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes sûretés. Mon ami, lui dit-il en lui serrant le bras & grinçant les dents; quand St. Pierre descendroit du Ciel pour m'emprunter dix pistoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prêterois pas. Un jour invité à dîner chez M. le Comte *Picon*, Gouverneur de Savoye & très-dévot, il arrive avant l'heure, & S. E. alors occupée à dire le rosaire, lui en propose l'amusement. Ne sachant trop que répondre, il fait une grimace affreuse & se met à genoux. Mais à peine avoit-il récité deux *Ave*, que n'y pouvant plus tenir, il se leve brusquement, prend sa canne & s'en va sans mot dire. Le Comte *Picon* court après, & lui crie: M. *Grossi*, M. *Grossi*, restez donc; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. M. le Comte! lui répond l'autre en se retournant; vous me donneriez un ange rôti que je ne resterois pas. Voilà quel étoit M. le Protomédecin *Grossi*, que Maman entreprit & vint à bout d'apprivoiser. Quoiqu'extrêmement occupé il s'accoutuma à venir très-souvent chez elle,

prit *Anet* en amitié, marqua faire cas de ses connoissances, en parloit avec estime, &, ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec considération pour effacer les impressions du passé. Car quoiqu'*Anet* ne fût plus sur le pied d'un domestique, on savoit qu'il l'avoit été, & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'autorité de M. le Protomédecin, pour donner à son égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude *Anet*, avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite sage & circonspecte, des connoissances assez étendues en matiere médicale & en botanique, & la faveur du chef de la faculté pouvoit raisonnablement espérer de remplir avec applaudissement la place de Démonstrateur Royal des plantes, si l'établissement projetté avoit lieu, & réellement *Grossi* en avoit goûté le plan, l'avoit adopté, & n'attendoit pour le proposer à la Cour que le moment où la paix permettroit de songer aux choses utiles, & laisseroit disposer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet dont l'exécution m'eût probablement jetté dans la botanique pour laquelle il me semble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renversent les desseins les mieux concertés. J'étois destiné à devenir par degrés un exemple des miseres humaines. On diroit que la providence qui m'appelloit à ces grandes épreuves, écartoit de sa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une course qu'*Anet* avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi, plante rare qui ne croit que sur les Alpes, & dont M. *Grossi* avoit besoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleurésie dont le Génipi ne put le sauver, quoiqu'il y soit, dit-on, spécifique, & malgré tout l'art de *Grossi*, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les soins infinis que nous prîmes de lui, sa bonne maîtresse & moi, il mourut le cinquieme jour entre nos mains après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes, & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zele qui, s'il

étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque consolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable & rare en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua, pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus sincere, & tout d'un coup au milieu de l'entretien j'eus la vile & indigne pensée que j'héritois de ses nippes, & sur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot, le désintéressement & la noblesse d'ame étant des qualités que le défunt avoit éminemment possédées. La pauvre femme sans rien répondre se tourna de l'autre côté & se mit à pleurer. Cheres & précieuses larmes! Elles furent entendues, & coulerent toutes dans mon cœur; elles y laverent jusqu'aux dernieres traces d'un sentiment bas & mal-honnête; il n'y en est jamais entré depuis ce temps-là.

Cette perte causa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment ses affaires ne cesserent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé qui maintenoit l'ordre dans la maison de sa maîtresse. On craignoit sa vigilance, & le gaspillage étoit moindre. Elle-même craignoit sa censure & se contenoit davantage dans ses dissipations. Ce n'étoit pas assez pour elle de son attachement, elle vouloit conserver son estime, & elle redoutoit le juste reproche qu'il osoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le sien. Je pensois comme lui, je le disois même; mais je n'avois pas le même ascendant sur elle, & mes discours n'en imposoient pas comme les siens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre sa place, pour laquelle j'avois aussi peu d'aptitude que de goût; je la remplis

mal. J'étois peu ſoigneux, j'étois fort timide, tout en grondant à-part-moi, je laiſſois tout aller comme il alloit. D'ailleurs j'avois bien obtenu la même confiance; mais non pas la même autorité Je voyois le déſordre, j'en gémiſſois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raiſonnable, & quand je voulois me mêler de faire le cenſeur, Maman me donnoit de petits ſoufflets de careſſes, m'appelloit ſon petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le ſentiment profond de la détreſſe où ſes dépenſes peu meſurées devoient néceſſairement la jetter tôt ou tard, me fit une impreſſion d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inſpecteur de ſa maiſon, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me ſuis toujours ſenti depuis ce temps-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bouraſques; mais juſqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété ſi j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, & à prendre du ſouci de ma bourſe. Je devenois vilain par un motif très-noble; car en vérité je ne ſongeois qu'à ménager à Maman quelque reſſource dans la cataſtrophe que je prévoyois. Je craignois que ſes créanciers ne fiſſent ſaiſir ſa penſion, qu'elle ne fût tout-à-fait ſupprimée, & je m'imaginois, ſelon mes vues étroites, que mon petit magot lui ſeroit alors d'un grand ſecours. Mais pour le faire & ſur-tout pour le conſerver, il falloit me cacher d'elle; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût ſu que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt ſans ceſſe juſqu'au moment de le mettre à ſes pieds. Mais j'étois ſi mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres eſpe-

ces. Je venois tout honteux rapporter à la bourse commune mon petit trésor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre ou autre chose pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réussiroit jamais & seroit pour elle une mince ressource, je sentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à sa substance, quand, cessant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureusement jettant mes projets du côté de mes goûts, je m'obstinois à chercher follement ma fortune dans la musique, & sentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'aussi-tôt que je serois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célébre, un Orphée moderne dont les sons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissoit pour moi, commençant à lire passablement la musique, étoit d'apprendre la composition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enseigner; car avec mon Rameau seul je n'espérois pas y parvenir par moi-même, & depuis le départ de M. le *Maître*, il n'y avoit personne en Savoye qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconséquences dont ma vie est remplie, & qui m'ont fait si souvent aller contre mon but, lors même que j'y pensois tendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard* son maître de composition, homme de mérite & d'un grand talent, qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Besançon, & qui l'est maintenant de la Chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*, & cette idée me parut si raisonnable que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation, je commençai dans le moment même par lui causer une dépense

de huit cens francs : j'accélerois sa ruine pour me mettre en état d'y remedier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illusion étoit entiere de ma part & même de la sienne. Nous étions persuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* encore à Annecy & lui demander une lettre pour l'Abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renseignement me contenter d'une Messe à quatre parties de sa composition & de sa main qu'il m'avoit laissée. Avec cette recommandation je vais à Besançon passant par Geneve où je fus voir mes parens, & par Nion où je fus voir mon pere, qui me reçut comme à son ordinaire, & se chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Besançon. L'Abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ses instructions & m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer quand j'apprends par une lettre de mon pere que ma malle a été saisie & confisquée aux *Roussès*, Bureau de France sur les frontieres de Suisse. Effrayé de cette nouvelle j'emploie les connoissances que je m'étois faites à Besançon pour savoir le motif de cette confiscation ; car bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir sur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire, car c'est un fait curieux.

Je voyois à Chambery un vieux Lyonnois, fort bon homme, appellé M. *Duvivier*, qui avoit travaillé au *Visa* sous la Régence, & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadastre. Il avoit vécu dans le monde ; il avoit des talens, quelque savoir, de la douceur, de la politesse, il savoit la musique, & comme j'étois de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correspondances qui lui fournissoient ces petits riens, ces nouveautés éphémeres qui courent, on ne sait pourquoi, qui meurent on ne sait comment, sans que jamais

perſonne y repenſe quand on a ceſſé d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman, il me faiſoit ſa cour en quelque ſorte, & pour ſe rendre agréable il tâchoit de me faire aimer ces fadaiſes, pour leſquels j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'eſt arrivé de la vie d'en lire une à moi ſeul. Malheureuſement un de ces maudits papiers reſta dans la poche de veſte d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en regle avec les Commis. Ce papier étoit une parodie Janſéniſte aſſez plate de la belle ſcene du Mitridate de *Racine*. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laiſſé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confiſquer mon équipage. Les Commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal, où ſuppoſant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & diſtribué en France, ils s'étendoient en ſaintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Egliſe, & en éloges de leur pieuſe vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouverent ſans doute que mes chemiſes ſentoient auſſi l'héréſie; car en vertu de ce terrible papier tout fut confiſqué, ſans que jamais j'aie eu ni raiſon ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adreſſa demandoient tant d'inſtructions, de renſeignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conſervé le procès-verbal du bureau des Rouſſes. C'étoit une piece à figurer avec diſtinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit revenir à Chambery tout de ſuite ſans avoir rien fait avec l'Abbé *Blanchard*, & tout bien peſé, voyant le malheur me ſuivre dans toutes mes entrepriſes, je réſolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir ſa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme ſi j'avois rapporté des tréſors, remonta peu-à-peu ma petite garderobe, &

mon malheur, assez grand pour l'un & pour l'autre, fut presque aussi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi sur mes projets de musique, je ne laissois pas d'étudier toujours mon Rameau, & à force d'efforts je parvins enfin à l'entendre & à faire quelques petits essais de composition dont le succès m'encouragea. Le Comte de *Bellegarde* fils du Marquis d'*Antremont*, étoit revenu de Dresde après la mort du Roi *Auguste*. Il avoit vécu long-temps à Paris, il aimoit extrêmement la musique, & avoit pris en passion celle de *Rameau*. Son frere le Comte de *Nangis* jouoit du violon, Madame la Comtesse de *la Tour* leur sœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambery la musique à la mode, & l'on établit une maniere de concert public, dont on voulut d'abord me donner la direction ; mais on s'apperçut bientôt qu'elle passoit mes forces, & l'on s'arrangea autrement. Je ne laissois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, & entr'autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'étoit pas une piece bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choses d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Messieurs ne purent croire que lisant si mal la musique, je fusse en état d'en composer de passable, & ils ne douterent pas que je ne me fusse fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chose, un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault* qu'il avoit transposée, disoit-il, pour la commodité de la voix, & à laquelle il falloit faire une autre basse, la transposition rendant celle de *Clerambault* impraticable sur l'instrument, je répondis que c'étoit un travail considérable & qui ne pouvoit être fait sur-le-champ. Il crut que je cherchois une défaite & me pressa de lui faire au moins la basse d'un récitatif. Je la fis donc, mal sans doute, parce qu'en toute chose il me faut pour bien faire, mes aises & ma liberté ; mais je la fis du moins dans les regles, & comme il étoit présent, il ne put douter que je ne susse les élémens de la composition. Ainsi je ne perdis pas mes éco-

lieres, mais je me refroidis un peu sur la musique, voyant qu'on faisoit un concert & que l'on s'y passoit de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que, la paix étant faite, l'armée Françoise repassa les monts. Plusieurs Officiers vinrent voir Maman; entr'autres M. le Comte de *Lautrec*, colonel du régiment d'Orléans, depuis Plénipotentaire à Geneve, & enfin Maréchal de France; auquel elle me présenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéresser beaucoup à moi, & me promit beaucoup de choses, dont il ne s'est souvenu que la derniere année de sa vie, lorsque je n'avois plus besoin de lui. Le jeune Marquis de *Sennecterre*, dont le pere étoit alors Ambassadeur à Turin, passa dans le même temps à Chambery. Il dîna chez Madame de *Menthon;* j'y dînois aussi ce jour-là Après le dîné il fut question de musique; il la savoit très-bien. L'opéra de Jephté étoit alors dans sa nouveauté; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me proposant d'exécuter à nous deux cet opéra, & tout en ouvrant le livre il tomba sur ce morceau célebre à deux chœurs.

La Terre, l'Enfer, le Ciel même,
Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit; combien voulez-vous faire des parties? Je ferai pour ma part ces six-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance Françoise, & quoique j'eusse quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même temps six parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique que de sauter ainsi légérement d'une partie à l'autre & d'avoir l'œil à la fois sur toute une partition. A la maniere dont je me tirai de cette entreprise, M. de *Sennecterre* dut être tenté de croire que je ne savois pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me proposa de noter une chanson qu'il vouloit donner à Mlle. de *Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanson; je l'écrivis, même

ſans le faire beaucoup répéter. Il la lut enſuite, & trouva, comme il étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaiſir à faire valoir ce petit ſuccès. C'étoit pourtant une choſe très-ſimple. Au fond je ſavois fort bien la muſique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil que je n'eus jamais ſur rien, & qui ne s'acquiert en muſique que par une pratique conſommée. Quoi qu'il en ſoit je fus ſenſible à l'honnête ſoin qu'il prit d'effacer dans l'eſprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue; & douze ou quinze ans après me rencontrant avec lui dans diverſes maiſons de Paris, je fus tenté pluſieurs fois de lui rappeller cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le ſouvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce temps-là. Je craignis de renouveller ſes regrets en lui rappellant l'uſage qu'il en avoit ſu faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon exiſtence paſſée avec la préſente. Quelques amitiés de ce temps-là prolongées juſqu'à celui-ci me ſont devenues bien précieuſes. Elles m'ont ſouvent fait regretter cette heureuſe obſcurité où ceux qui ſe diſoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaiſons avec un homme connu, ou par le deſir ſecret de trouver ainſi plus d'occaſion de lui nuire. C'eſt d'ici que je date ma premiere connoiſſance avec mon vieux ami *Gauffecourt* qui m'eſt toujours reſté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours reſté! non. Helas! je viens de le perdre. Mais il n'a ceſſé de m'aimer qu'en ceſſant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauffecourt* étoit un des hommes les plus aimables qui aient exiſté. Il étoit impoſſible de le voir ſans l'aimer, & de vivre avec lui ſans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une phyſionomie plus ouverte, plus careſſante, qui eût plus de ſérénité, qui marquât plus de ſentiment & d'eſprit, qui inſpirât plus de confiance. Quelque réſervé qu'on pût être on ne pouvoit de la premiere

vue se défendre d'être aussi familier avec lui que si on l'eût connu depuis vingt ans, & moi qui avois tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accent, son propos accompagnoient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix étoit net, plein, bien timbré; une belle voix de basse étoffée & mordante qui remplissoit l'oreille & sonnoit au cœur. Il est impossible d'avoir une gaîté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus simples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractere officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zèle, où plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvoit servir, & sachant faire très-adroitement ses propres affaires en faisant très-chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* étoit fils d'un simple horloger & avoit été horloger lui-même. Mais sa figure & son mérite l'appelloient dans une autre sphere où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoissance avec M. de la *Closure*, Résident de France à Geneve, qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoissances qui lui furent utiles, & par lesquelles il parvint à avoir la fourniture des sels du Valais, qui lui valoit vingt mille livres de rente. Sa fortune, assez belle, se borna là du côté des hommes, mais du côté des femmes la presse y étoit; il eût à choisir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eût de plus rare, & de plus honorable pour lui, fut qu'ayant des liaisons dans tous les états, il fut par-tout chéri, recherché de tout le monde sans jamais être envié, ni haï de personne, & je crois qu'il est mort sans avoir eu de sa vie un seul ennemi. Heureux homme! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où se rassemble la bonne compagnie des pays voisins. Lié avec toute la noblesse de Savoie, il venoit d'Aix à Chambery voir le Comte de *Bellegarde* & son pere le Marquis d'*Antremont*, chez qui Maman fit & me fit faire connoissance avec lui. Cette connoissance qui sembloit devoir n'aboutir à rien & fut nombre d'années interrompue, se renouvella dans

l'occaſion que je dirai & devint un véritable attachement. C'eſt aſſez pour m'autoriſer à parler d'un ami avec qui j'ai été ſi étroitement lié : mais quand je ne prendrois aucun intérêt perſonnel à ſa mémoire, c'étoit un homme ſi aimable & ſi heureuſement né que pour l'honneur de l'eſpece humaine je la croirois toujours bonne à conſerver. Cet homme ſi charmant avoit pourtant ſes défauts, ainſi que les autres, comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéreſſant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit qu'on eût quelque choſe à lui pardonner.

Une autre liaiſon du même temps n'eſt pas éteinte, & me leurre encore de cet eſpoir du bonheur temporel qui meurt ſi difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*, gentilhomme Savoyard, alors jeune & aimable eut la fantaiſie d'apprendre la muſique, ou plutôt de faire connoiſſance avec celui qui l'enſeignoit. Avec de l'eſprit, & du goût pour les belles connoiſſances, M. *Conzié* avoit une douceur de caractere qui le rendoit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaiſon fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philoſophie qui commençoit à fermenter dans ma tête & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour ſe développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu de diſpoſition pour la muſique ; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons ſe paſſoient à toute autre choſe qu'à ſolfier. Nous déjeûnions, nous cauſions, nous liſions quelques nouveautés, & pas un mot de muſique. La correſpondance de Voltaire avec le Prince Royal de Pruſſe faiſoit du bruit alors ; nous nous entretenions ſouvent de ces deux hommes célebres, dont l'un depuis peu ſur le trône s'annonçoit déja tel qu'il devoit dans peu ſe montrer, & dont l'autre, auſſi décrié qu'il eſt admiré maintenant, nous faiſoit plaindre ſincérement le malheur qui ſembloit le pourſuivre, & qu'on voit ſi ſouvent être l'apanage des grands talens. Le Prince de Pruſſe avoit été peu heureux dans ſa jeuneſſe, &

Voltaire ſembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inſpira le deſir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étois enchanté. Quelque temps après parurent ſes lettres philoſophiques; quoiqu'elles ne ſoient aſſurément pas ſon meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naiſſant ne s'éteignit plus depuis ce temps-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me reſtoit encore une humeur un peu volage, un deſir d'aller & venir, qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourriſſoit le train de la maiſon de Madame de *Warens*, trop bruyant pour mon humeur ſolitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoient journellement de toutes parts, & la perſuaſion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à ſa maniere, me faiſoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant ſuccédé à Claude *Anet* dans la confidence de ſa maîtreſſe je ſuivois de plus près l'état de ſes affaires, j'y voyois un progrès en mal dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, preſſé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ſes pieds, je lui avois fortement repréſenté la cataſtrophe qui la menaçoit, je l'avois vivement exhortée à réformer ſa dépenſe, à commencer par moi, à ſouffrir plutôt un peu tandis qu'elle étoit encore jeune, que multipliant toujours ſes dettes & ſes créanciers, de s'expoſer ſur ſes vieux jours à leurs vexations & à la miſere. Senſible à la ſincérité de mon zele elle s'attendriſſoit avec moi, & me promettoit les plus belles choſes du monde. Un croquant arrivoit il? A l'inſtant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me reſtoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois prévenir? Je m'éloignois de la maiſon dont je ne pouvois garder la porte: je faiſois de petits voyages à Nion, à Geneve, à Lyon, qui

m'étourdissant sur la peine secrette, en augmentoient en même temps le sujet par ma dépense. Je puis jurer que j'en aurois souffert tous les retranchemens avec joie si Maman eût vraiment profité de cette épargne; mais certain que ce que je me refusois passoit à des fripons, j'abusois de sa facilité pour partager avec eux, & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportois mon lopin du morceau que je n'avois pu sauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages, & Maman seule m'en eût fourni de reste, tant elle avoit par-tout des liaisons, de négociations, d'affaires, de commissions à donner à quelqu'un de sûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller; cela ne pouvoit manquer de faire une vie assez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoissances qui m'ont été dans la suite agréables ou utiles : entr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas assez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi; celle du bon *Parisot*, dont je parlerai dans son temps : à Grenoble celles de Madame *Deybens* & de Madame la Présidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'esprit, & qui m'eût pris en amitié si j'avois été à portée de la voir plus souvent : à Geneve celle de M. de la *Closure*, Résident de France, qui me parloit souvent de ma mere dont malgré la mort & le temps, son cœur n'avoit pu se déprendre; celle des deux *Barrillot*, dont le pere, qui m'appelloit son petit-fils, étoit d'une société très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aie jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens se jetterent dans les deux partis contraires; le fils dans celui de la Bourgeoisie; le pere dans celui des Magistrats, & lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Geneve, le pere & le fils sortir armés de la même maison, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour se rendre à son quartier, sûrs de se trouver deux heures après l'un vis-à-vis l'autre, exposés à s'entr'égorger. Ce spec-

tacle affreux me fit une impreſſion ſi vive que je jurai de ne tremper jamais dans une guerre civile, & de ne jamais ſoutenir au-dedans la liberté par les armes, ni de ma perſonne ni de mon aveu, ſi jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce ſerment dans une occaſion délicate, & l'on trouvera, du moins je le penſe, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette premiere fermentation de patriotiſme que Geneve en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge que j'ai oublié de mettre à ſa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années paſſé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charleſtown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après, mon pauvre couſin étoit auſſi mort au ſervice du Roi de Pruſſe, & ma tante perdit ainſi ſon fils & ſon mari preſque en même temps. Ces pertes rechaufferent un peu ſon amitié pour le plus proche parent qui lui reſtât & qui étoit moi. Quand j'allois à Geneve je logeois chez elle & je m'amuſois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laiſſés. J'y trouvai beaucoup de pieces curieuſes & des lettres dont aſſurément on ne ſe douteroit pas. Ma tante qui faiſoit peu de cas de ces paperaſſes, m'eût laiſſé tout emporter ſi j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-pere *Bernard* le miniſtre, & entr'autres les œuvres poſthumes de *Rohault*, in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes ſcholies qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre eſt reſté parmi ceux de Madame de *Warens*; j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres je joignis cinq ou ſix mémoires manuſcrits, & un ſeul imprimé, qui étoit du fameux Micheli *Ducret*, homme d'un grand talent, ſavant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magiſtrats de Geneve, & mort dernièrement dans la for-

teresse d'Arberg où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez judicieuse de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Geneve, à la grande risée des gens du métier qui ne savent pas le but secret qu'avoit le Conseil dans l'exécution de cette magnifique entreprise. M. *Micheli* ayant été exclu de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cens, & même comme citoyen, pouvoir en dire son avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cens, & qui furent tous interceptés à la poste par ordre du Petit Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma sortie du Cadastre, & j'étois demeuré en quelque liaison avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelque temps après le directeur de la douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame *Coccelli* pour commere. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de si près à M. l'avocat, je tâchois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une piece rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Geneve qui savoient les secrets de l'Etat. Cependant par une demi-réserve dont j'aurois peine à rendre raison, je ne lui montrai point la réponse de mon oncle à ce mémoire, peut être parce qu'elle étoit manuscrite, & qu'il ne falloit à M. l'avocat que du moulé. Il sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtise de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts,

efforts, je me fis un mérite de la chose & transformai ce vol en présent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la Cour de Turin cette piece, plus curieuse cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand soin de se faire rembourser de maniere ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureusement de tous les futurs contingens, un des moins probables est qu'un jour le Roi de Sardaigne assiégera Geneve. Mais comme il n'y a pas d'impossiblité à la chose, j'aurai toujours à reprocher à ma sotte vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon entre la musique, les magisteres, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoissance de leur contenu. Dans mes voyages de Geneve j'allois de temps en temps voir en passant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentoit beaucoup mon émulation naissante par des nouvelles toutes fraîches de la République des lettres tirées de Baillet ou de Colomiers. Je voyois aussi beaucoup à Chambery un Jacobin, Professeur de Physique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, & qui faisoit souvent de petites expériences qui m'amusoient extrêmement. Je voulus à son exemple faire de l'encre de sympathie. Pour cet effet, après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau, je la bouchai bien. L'effervescence commença presque à l'instant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à temps; elle me sauta au visage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux, j'en faillis mourir. Je restai aveugle plus de six semaines, & j'appris ainsi à ne

pas me mêler de phyſique expérimentale ſans en ſavoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma ſanté, qui depuis quelque temps s'altéroit ſenſiblement. Je ne ſais d'où venoit qu'étant bien conformé par le coffre & ne faiſant d'excès d'aucune eſpece, je déclinois à vue d'œil. J'ai une aſſez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aiſe; cependant j'avois la courte haleine; je me ſentois oppreſſé : je ſoupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du ſang; la fievre lente ſurvint & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, ſans avoir aucun viſcere vicié, ſans avoir rien fait pour détruire ſa ſanté?

L'épée uſe le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon hiſtoire. Mes paſſions m'ont fait vivre, & mes paſſions m'ont tué. Quelles paſſions dira-t-on? des riens : les choſes du monde les plus puériles; mais qui m'affectoient comme s'il ſe fût agi de la poſſeſſion d'Helene ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes ſens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les beſoins de l'amour me dévoroient au ſein de la jouiſſance. J'avois une tendre mere, une amie chérie, mais il me falloit une maîtreſſe. Je me la figurois à ſa place; je me la créois de mille façons pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes deſirs ſe ſeroient éteints; j'aurois ſanglotté de tendreſſe, mais je n'aurois pas joui. Jouir! Ce ſort eſt-il fait pour l'homme? Ah! ſi jamais une ſeule fois en ma vie j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle exiſtence y eût pu ſuffire, je ſerois mort ſur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour ſans objet, & c'eſt peut-être ainſi qu'il épuiſe le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre

Maman & de ſon imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer ſa ruine totale en peu de temps. Ma cruelle imagination qui va toujours au-devant des malheurs, me montroit celui-là ſans ceſſe dans tout ſon excès & dans toutes ſes ſuites. Je me voyois d'avance forcément ſéparé par la miſere de celle à qui j'avois conſacré ma vie, & ſans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les deſirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La muſique étoit pour moi une autre paſſion moins fougueuſe mais non moins conſumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obſcurs livres de Rameau, par mon invincible obſtination à vouloir en charger ma mémoire, qui s'y refuſoit toujours, par mes courſes continuelles, par les compilations immenſes que j'entaſſois, paſſant très-ſouvent à copier les nuits entieres. Et pourquoi m'arrêter aux choſes permanentes, tandis que toutes les folies qui paſſoient dans mon inconſtante tête, les goûts fugitifs d'un ſeul jour, un voyage, un concert, un ſoupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaiſirs ou dans mes affaires devenoit pour moi tout autant de paſſions violentes, qui dans leur impétuoſité ridicule me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur & ſouvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais ſang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé ſous Pierre le-Grand à la Cour de Ruſſie; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aie jamais vus, toujours plein de projets auſſi foux que lui, qui faiſoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambery pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman comme de raiſon, & pour ſes tréſors de zéros qu'il lui pro-

diguoit généreusement, lui tiroit ses pauvres écus piece à piece. Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi cela n'est pas difficile : il n'y avoit sorte de bassesse qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'avisa de me proposer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'essayai, presque malgré moi, & après avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut si rapide qu'avant la fin de la premiere séance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcené des échecs. J'achete un échiquier : j'achete le calabrois; je m'enferme dans ma chambre, j'y passe les jours & les nuits à vouloir apprendre par chœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré, à jouer seul sans relâche & sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts imaginables je vais au caffé, maigre, jaune, & presque hébété. Je m'essaie, je rejoue avec M. *Bagueret* : il me bat une fois, deux fois, vingt fois; tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit si bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée, & après m'être épuisé de fatigue je me suis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reste, que j'aie abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette premiere séance, & je me suis toujours retrouvé au même point ou j'étois en la finissant. Je m'exercerois des milliers de siecles que je finirois par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, & rien de plus. Voilà du temps bien employé, direz-vous! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer sortant de ma chambre j'avois l'air d'un déterré, & suivant le même train je n'aurois pas resté déterré long-temps. On conviendra qu'il est difficile, & sur-tout dans l'ardeur de la jeu-

neſſe, qu'une pareil tête laiſſe toujours le corps en ſanté.

L'altération de la mienne agit ſur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaiſies. Me ſentant affoiblir je devins plus tranquille & perdis un peu la fureur des voyages. Plus ſédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie; les vapeurs ſuccéderent aux paſſions, ma langueur devint triſteſſe; je pleurois & ſoupirois à propos de rien; je ſentois la vie m'échapper ſans l'avoir goûtée; je gémiſſois ſur l'état où je laiſſois ma pauvre Maman, ſur celui où je la voyois prête à tomber; je puis dire que la quitter & laiſſer à plaindre étoit mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me ſoigna comme jamais mere n'a ſoigné ſon enfant, & cela lui fit du bien à elle-même, en faiſant diverſion aux projets & tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, ſi alors elle fût venue! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu ſenti les malheurs. Mon ame paiſible pouvoit partir ſans le ſentiment cruel de l'injuſtice des hommes qui empoiſonne la vie & la mort. J'avois la conſolation de me ſurvivre dans la meilleure moitié de moi-même; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois ſur ſon ſort je ſerois mort comme j'aurois pu m'endormir, & ces inquiétudes mêmes avoient un objet affectueux & tendre qui en tempéroit l'amertume. Je lui diſois: vous voilà dépoſitaire de tout mon être; faites en ſorte qu'il ſoit heureux. Deux ou trois fois, quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à ſa chambre, pour lui donner ſur ſa conduite des conſeils, j'oſe dire pleins de juſteſſe & de ſens, mais où l'intérêt que je prenois à ſon ſort ſe marquoit mieux que toute autre choſe. Comme ſi les pleurs étoient ma nourriture & mon remede, je me fortifiois de ceux que je verſois auprès d'elle, avec elle, aſſis ſur ſon lit, & tenant ſes mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en

meilleur état que je n'étois venu ; content & calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans les espérances qu'elle m'avoit données. je m'endormois là-dessus avec la paix du cœur & la résignation à la providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en sont plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment-là !

A force de soins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me sauva, & il est certain qu'elle seule pouvoit me sauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis ; les choses, dont notre bonheur dépend, se font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un sentiment délicieux, c'est celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas possible ; mais il prit je ne sais quoi de plus intime, de plus touchant dans sa grande simplicité. Je devenois tout-à-fait son œuvre, tout-à-fait son enfant, & plus que si elle eût été ma vraie mere. Nous commençâmes, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun, & sentant que réciproquement nous nous étions non-seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger, à borner absolument notre bonheur & tous nos desirs à cette possession mutelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on est soi, & qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours & des miens ? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à sa

volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit ſon empire. Mais ce fatal retour ne ſe fit pas tout d'un coup. Il y eut, grace au Ciel, un intervalle ; court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie ; un reſte de fievre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chere, à la maintenir dans ſes bonnes réſolutions, à lui faire ſentir en quoi conſiſtoit le vrai charme d'une vie heureuſe, à rendre la ſienne telle, autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je ſentois même que dans une maiſon ſombre & triſte, la continuelle ſolitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triſte auſſi. Le remede à cela ſe préſenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait & vouloit que j'allaſſe le prendre à la campagne. J'y conſentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer ; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas proprement à la campagne, entouré de maiſons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs après la mort d'*Anet* nous avions quitté ce jardin pour raiſon d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres vues nous faiſant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui propoſai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une ſolitude agréable, dans quelque petite maiſon aſſez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, & ce parti que ſon bon ange & le mien me ſuggéroit, nous eût vraiſemblablement aſſuré des jours heureux & tranquilles, juſqu'au moment où la mort devoit nous ſéparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence

& du mal-être, après avoir passé sa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret; & moi, par un assemblage de maux de toute espece, je devois être un jour en exemple à quiconque inspiré du seul amour du bien public & de la justice, ose, fort de sa seule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes sans s'étayer par des cabales, sans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuse crainte la retint. Elle n'osa quitter sa vilaine maison, de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite est charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma prison je risque de perdre mon pain, & quand nous n'en aurons plus dans les bois il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite pension au Comte de ****. pour qu'il me laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville, pour vivre en paix, & assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera nécessaire. Ainsi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambery, mais retirée & solitaire comme si l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux assez élevés est un petit vallon nord & sud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte sont quelques maisons éparses fort agréables pour quiconque aime un asyle un peu sauvage & retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au service, appellé M. *Noiret*. La maison étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terrasse, une vigne au-dessus un verger au-dessous, vis-à-vis un petit bois de Châtaigners, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller le temps & les dates, nous en prîmes pos-

ſeſſion vers la fin de l'été de 1736. J'étois tranſporté, le premier jour que nous y couchâmes. O Maman! dis je à cette chere amie en l'embraſſant & l'inondant de larmes d'attendriſſement & de joie : ce ſéjour eſt celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquieme Livre.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SIXIEME.

Hoc erat in votis : modus agri non ità magnus, hortus
Ubi, tecto vicinus aquæ fons ; Et paulùlùm
Sylvæ super his foret.

JE ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî meliùs fecere* ; mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage ; il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit assez pour moi de la jouissance, il y a long-temps que j'ai dit & senti que le propriétaire & le possesseur sont souvent deux personnes très-différentes ; même en laissant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux & si regrettés ! Ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant & si simple ; pour redire toujours les mêmes choses & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le ren-

dre, en quelque façon : mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levois avec le soleil & j'étois heureux ; je me promenois & j'étois heureux, je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux, je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me suivoit par-tout ; il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & pensé tout le temps qu'elle a duré n'est échappé de ma mémoire. Les temps qui précédent & qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confusément ; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeunesse alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compense par ce doux souvenir l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les seuls retours du passé peuvent me flatter, & ces retours si vifs & si vrais dans l'époque dont je parle, me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaise à porteurs, je la suivois à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, & craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie & me dit ; voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai seulement en passant un coup d'œil

ſur celle-là, & près de trente ans ſe ſont paſſés ſans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764 étant à Creſſier avec mon ami M. *Du Peyrou*, nous montions une petite montagne au ſommet de laquelle il a un joli ſalon qu'il appelle avec raiſon Bellevue. Je commençois alors d'herboriſer un peu. En montant & regardant parmi les buiſſons, je pouſſe un cri de joie : *ah voilà de la pervenche*! & c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du tranſport, mais il en ignoroit la cauſe; il l'apprendra je l'eſpere, lorſqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impreſſion d'un ſi petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui ſe rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma premiere ſanté. J'étois languiſſant, je le devins davantage. Je ne pus ſupporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede; je me mis à l'eau, & ſi peu diſcrétement qu'elle faillit me guérir, non de mes maux. mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, & j'en buvois ſucceſſivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à paſſer, comme ſont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis ſi bien qu'en moins de deux mois je me détruiſis totalement l'eſtomac que j'avois eu très-bon juſqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus eſpérer de guérir. Dans ce même temps il m'arriva un accident auſſi ſingulier par lui-même que par ſes ſuites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dreſſant une petite table ſur ſon pied je ſentis dans tout mon corps une révolution ſubite & preſque inconcevable. Je ne ſaurois mieux la comparer qu'à une eſpece de tempête qui s'éleva dans mon ſang & gagna dans l'inſtant tous mes membres. Mes arteres ſe mirent à battre d'une ſi grande force, que non-ſeulement je ſentois leur battement, mais que je

l'entendois même & sur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela, & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple, savoir: un bourdonnement grave & sourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un sifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire & dont je pouvois aisément compter les coups sans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit si grand qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait sourd, mais dur d'oreille, comme je le suis depuis ce temps.

On peut juger de ma surprise & de mon effroi. Je me crus mort; je me mis au lit; le médecin fut appellé; je lui contai mon cas en frémissant & le jugeant sans remede. Je crois qu'il en pensa de même, mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout; puis en conséquence de sa sublime théorie il commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plût de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, & opéroit si peu que je m'en lassai bientôt, & au bout de quelques semaines voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit & reprit ma vie ordinaire, avec mon battement d'arteres & mes bourdonnemens, qui depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes, & qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de temps à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un temps sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible, & cela se pouvoit par une singuliere faveur de la nature, qui dans un état si funeste, m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas: il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, & en tout temps d'une courte haleine qui n'al-

loit pas jusqu'à l'asthme, & ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes passions, & j'en bénis le ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir & que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation & d'espoir. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chose en systême n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion, & ce systême étoit composé d'idées très-disparates, les unes très-saines, les autres très-folles, de sentimens relatifs à son caractere, & de préjugés venus de son éducation. En général les croyans font Dieu comme ils sont eux-mêmes, les bons le font bon, les méchans le font méchant; les dévots haineux & bilieux ne voient que l'enfer parce qu'ils voudroient damner tout le monde: les ames aimantes & douces n'y croient gueres, & l'un des étonnemens dont je ne reviens point est de voir le bon *Fenelon* en parler dans son Télémaque, comme s'il y croyoit tout de bon: mais j'espere qu'il mentoit alors; car enfin quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois quand on est Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame sans fiel qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé ne voyoit que clémence & miséricorde où les dévots ne voient que justice & punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce seroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit

de bizarre étoit que sans croire à l'enfer elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne savoit que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus; & il faut avouer qu'en effet & dans ce monde & dans l'autre, les méchans sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption est détruite par ce systême, que la base du Christianisme vulgaire en est ébranlée, & que le Catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant étoit bonne catholique ou prétendoit l'être, & il est sûr qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroissoit comminatoire ou figuré. La mort de Jesus-Christ lui paroissoit un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes à aimer Dieu & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embrassée, elle en admettoit sincérement toute la profession de foi; mais quand on venoit à la discussion de chaque article, il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Eglise, toujours en s'y soumettant. Elle avoit la-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoteries, & qui souvent embarrassoit jusqu'à son confesseur: car il ne lui déguisoit rien. Je suis bonne catholique, lui disoit-elle, je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puissances de mon ame les décisions de la Ste Mere Eglise. Je ne suis pas maitresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve, & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit suivie, tant elle s'adaptoit bien à son caractere. Elle faisoit tout ce qui étoit ordonné, mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimoit à obéir, & s'il ne lui eût pas été permis, prescrit même de faire gras, elle auroit fait maigre

entre

entre Dieu & elle, ſans que la prudence eût eu beſoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit ſubordonnée aux principes de M. *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conſcience, & ſans même en avoir plus de ſcrupule que de deſir. Je ſais que force dévotes ne ſont pas ſur ce point plus ſcrupuleuſes, mais la différence eſt qu'elles ſont ſéduites par leurs paſſions, & qu'elle ne l'étoit que par ſes ſophiſmes. Dans les converſations les plus touchantes, & j'oſe dire les plus édifiantes elle fût tombée ſur ce point ſans changer ni d'air ni de ton, ſans ſe croire en contradiction avec elle même. Elle l'eût même interrompue au beſoin pour le fait, & puis l'eût repriſe avec la même ſérénité qu'auparavant: tant elle étoit intimement perſuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police ſociale, dont toute perſonne ſenſée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception ſelon l'eſprit de la choſe, ſans le moindre riſque d'offenſer Dieu. Quoique ſur ce point je ne fuſſe aſſurément pas de ſon avis, j'avoue que je n'oſois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la regle pour les autres en tâchant de m'en excepter; mais outre que ſon tempérament prévenoit aſſez l'abus de ſes principes, je ſais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que réclamer l'exception pour moi c'étoit la lui laiſſer pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reſte, je compte ici par occaſion cette inconſéquence avec les autres, quoiqu'elle ait eu toujours peu d'effet dans ſa conduite & qu'alors elle n'en eût point du tout; mais j'ai promis d'expoſer fidellement ſes principes, & je veux tenir cet engagement: je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois beſoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort & de ſes ſuites, je puiſois avec ſécurité dans cette ſource de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait, j'aurois voulu tranſporter toute

en elle ma vie que je ſentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la perſuaſion qu'il me reſtoit peu de temps à vivre, de ma profonde ſécurité ſur mon ſort à venir, réſultoit un état habituel très-calme, & ſenſuel même, en ce qu'amortiſſant toutes les paſſions qui portent au loin nos craintes & nos eſpérances, il me laiſſoit jouir ſans inquiétude & ſans trouble du peu de jours qui m'étoient laiſſés. Une choſe contribuoit à les rendre plus agréables; c'étoit le ſoin de nourrir ſon goût pour la campagne par tous les amuſemens que j'y pouvois raſſembler. En lui faiſant aimer ſon jardin, ſa baſſe-cour, ſes pigeons, ſes vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela, & ces petites occupations qui rempliſſoient ma journée ſans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait, & tous les remedes pour conſerver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela ſe pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amuſerent le reſte de cette année, & nous attacherent de plus en plus à la vie ruſtique au milieu de bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous ſerions allés en exil. Moi ſur-tout qui doutant de revoir le printemps croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas ſans baiſer la terre & les arbres, & ſans me retourner pluſieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-temps mes écolieres, ayant perdu le goût des amuſemens & des ſociétés de la ville, je ne ſortois plus, je ne voyois plus perſonne, excepté Maman, & M. *Salomon* devenu depuis peu ſon médecin & le mien, honnête homme, homme d'eſprit, grand Cartéſien, qui parloit aſſez bien du ſyſtême du monde, & dont les entretiens agréables & inſtructifs me valurent mieux que toutes ſes ordonnances. Je n'ai jamais pu ſupporter ce ſot & niais rempliſſage des converſations ordinaires; mais des converſations utiles & ſolides m'ont toujours fait grand plaiſir, & je ne m'y ſuis jamais refuſé. Je pris beaucoup de goût

à celles de M. *Salomon*; il me sembloit que j'anticipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences, m'étoient les plus convenables; tels étoient particuliérement ceux de l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer Il m'en tomba dans les mains un du Pere *Lami* intitulé, *Entretiens sur les Sciences*. C'étoit une espece d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent. Je le lus & relus cent fois; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je me sentis entraîné peu-à peu malgré mon état; ou plutôt par mon état vers l'étude avec une force irrésistible, & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que si j'avois dû toujours vivre. On disoit que cela me faisoit du mal; je crois, moi, que cela me fit du bien, & non-seulement à mon ame, mais à mon corps; car cette application pour laquelle je me passionnois, me devint si délicieuse, que, ne pensant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il est pourtant vrai que rien ne me procuroit un soulagement réel; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penser au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépérissement successif & lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort seule pouvoit arrêter.

Non-seulement cette opinion me détacha de tous les vains soins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remedes, auxquels on m'avoit jusqu'alors soumis malgré moi. *Salomon* convaincu que ses drogues ne pouvoient me sauver, m'en épargna le déboire, & se contenta d'amuser la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'espoir du malade, & maintiennent le crédit du médecin. Je quittai

l'étroit régime, je repris l'usage du vin, & tout le train de vie d'un homme en santé selon la mesure de mes forces, sobre sur toute chose, mais ne m'abstenant de rien. Je sortis même & recommençai d'aller voir mes connoissances, sur-tout M. de *Conzié* dont le commerce me plaisoit fort. Enfin, soit qu'il me parût beau d'apprendre jusqu'à ma derniere heure, soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort, loin de ralentir mon goût pour l'étude, sembloit l'animer, & je me pressois d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde, comme si j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appellé *Bouchard*, où se rendoient quelques gens de lettres, & le printemps que j'avois cru ne pas revoir, étant proche, je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printemps étoit pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes assez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès-lors je ne crus plus mourir; & réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible je repris mes fonctions champêtres, mais d'une maniere proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin seul; mais quand j'avois donné six coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la sueur me ruisseloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé mes battemens redoubloient, & le sang me montoit à la tête avec tant de force, qu'il falloit bien vite me re-

dresser. Contraint de me borner à des soins moins fatiguans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y affectionnai si fort que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivoient par-tout & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête, & enfin malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortege me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres. J'en fis usage; mais d'une maniere moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses, me persuadoit que pour lire un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, & qu'il les puisoit dans d'autres livres à mesure qu'il en avoit besoin. Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixieme page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiser des bibliotheques. Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un temps infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien savoir. Heureusement je m'apperçus que j'enfilois une fausse route qui m'égaroit dans un labyrinthe immense, & j'en sortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les sciences, la premiere chose qu'on sent en s'y livrant c'est leur liaison qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, & que l'une ne peut se passer de l'au-

tre. Quoique l'esprit humain ne puisse suffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, si l'on n'a quelque notion des autres, dans la sienne même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie, j'allois la divisant dans ses branches; je vis qu'il falloit faire tout le contraire; les prendre chacune séparément, & les poursuivre chacune à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthèse ordinaire; mais j'y revins en homme qui fait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoissance, & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécusse ou que je mourusse, je n'avois point de temps à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans & vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le temps à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvoient arrêter mon zele, je voulois à tout événement acquérir des idées de toutes choses, tant pour sonder mes dispositions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avois pas pensé; celui de mettre beaucoup de temps à profit. Il faut que je ne fois pas né pour l'étude; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'est impossible de m'occuper une demi-heure de suite avec force du même sujet, sur-tout en suivant les idées d'autrui; car il m'est arrivé quelquefois de me livrer plus long-temps aux miennes & même avec assez de succès. Quand j'ai suivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon esprit l'abandonne & se perd dans les nuages. Si je m'obstine, je m'épuise inutilement; les éblouissemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des sujets différens se succedent, même sans interruption, l'un me délasse de l'autre, & sans avoir besoin de relâche je les suis plus aisément. Je mis à profit cette observation dans mon plan d'études, & je

les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour & ne me fatiguois jamais. Il eſt vrai que les ſoins champêtres & domeſtiques faiſoient des diverſions utiles; mais dans ma ferveur croiſſante je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le temps pour l'étude, & de m'occuper à la fois de deux choſes, ſans ſonger que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment & dont j'excede ſouvent mon lecteur, je mets pourtant une diſcrétion dont il ne ſe douteroit gueres ſi je n'avois ſoin de l'en avertir Ici par exemple je me rappelle avec délices tous les différens eſſais que je fis pour diſtribuer mon temps de façon que j'y trouvaſſe à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit poſſible, & je puis dire que ce temps où je vivois dans la retraite & toujours malade fut celui de ma vie où je fus le moins oiſif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois ſe paſſerent ainſi à tâter la pente de mon eſprit & à jouir dans la plus belle ſaiſon de l'année, & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, charme de vie dont je ſentois ſi bien le prix, de celui d'une ſociété auſſi libre que douce, ſi l'on peut donner le nom de ſociété à une auſſi parfaite union, de celui des belles connoiſſances que je me propoſois d'acquérir; car c'étoit pour moi comme ſi je les avois déja poſſédées; ou plutôt c'étoit mieux encore, puiſque le plaiſir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut paſſer ſur ces eſſais qui tous étoient pour moi des jouiſſances, mais trop ſimples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup le vrai bonheur ne ſe décrit pas, il ſe ſent, & ſe ſent d'autant mieux qu'il peut le moins ſe décrire, parce qu'il ne réſulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il eſt un état permanent. Je me répete ſouvent, mais je me répéterois bien davantage, ſi je diſois la même choſe autant de fois qu'elle me vient dans l'eſprit Quand enfin mon train de vie ſouvent changé eût pris un cours uniforme, voici à-peu-près quelle en fut la diſtribution.

Je me levois tous les matins avant le ſoleil. je montois par un verger voiſin dans un très-joli chemin qui étoit au-deſſus de la vigne & ſuivoit la côte juſqu'à Chambery. Là, tout en me promenant je faiſois ma priere, qui ne conſiſtoit pas en un vain balbutiement de levres, mais dans une ſincere élévation de cœur, à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient ſous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me ſemble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interpoſent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ſes œuvres, tandis que mon cœur s'éleve à lui. Mes prieres étoient pures, je puis le dire, & dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi celle dont mes vœux ne me ſéparoient jamais, qu'une vie innocente & tranquille ; exempte du vice, de la douleur, des pénibles beſoins, la mort des juſtes & leur ſort dans l'avenir. Du reſte cet acte ſe paſſoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je ſavois qu'auprès du Diſpenſateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous ſont néceſſaires eſt moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un aſſez grand tour, occupé à conſidérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les ſeuls dont l'œil & le cœur ne ſe laſſent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman ; quand je voyois ſon contrevent ouvert, je traiſſaillois de joie & j'accourois. S'il étoit fermé j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amuſant à repaſſer ce que j'avois appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embraſſer dans ſon lit ſouvent encore à moitié endormie, & cet embraſſement auſſi pur que tendre tiroit de ſon innocence même un charme qui n'eſt jamais joint à la volupté des ſens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le temps de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous cauſions le plus à notre

aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeûnés, & je préfere infiniment l'usage d'Angleterre & de Suisse où le déjeûné est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne seul dans sa chambre, où le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allois à mes livres jusqu'au diner. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la logique de Port-Royal, l'Essai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, &c. Je m'apperçus bientôt que tous ces Auteurs étoient entr'eux en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du temps. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin renonçant encore à cette méthode j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque Auteur, je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, & presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser & comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur, & quand j'ai perdu mes propres idées, on ne m'a pas accusé

d'être un disciple servile, & de jurer *in verba magistri.*

Je passois de-là à la géométrie élémentaire; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois sur mes pas, & de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide*, qui cherche plutôt la chaine des démonstrations que la liaison des idées; je préferai la géométrie du Pere *Lami*, qui dès lors devint un de mes auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algebre suivoit, & ce fut toujours le P. *Lami* que je pris pour guide; quand je fus plus avancé je pris la science du calcul du P. *Reynaud*, puis son analyse démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algebre à la géométrie. Je n'aimois point cette maniere d'opérer sans voir ce qu'on fait; & il me sembloit que résoudre un problême de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La premiere fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binome étoit composé du quarré de chacune de ses parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse de ma multiplication, je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eusse un grand goût pour l'algebre en n'y considérant que la quantité abstraite; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération sur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de regles, & en apprenant ma derniere, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire, & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité,

que je m'obſtinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois aſſez la conſtruction pour pouvoir lire un auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je ſuivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force de temps & d'exercice je ſuis parvenu à lire aſſez couramment les Auteurs latins, mais jamais à ne pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue; ce qui m'a ſouvent mis dans l'embarras quand je me ſuis trouvé, je ne ſais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient conſéquent à cette maniere d'apprendre, eſt que je n'ai jamais ſu la proſodie, encore moins les regles de la verſification. Deſirant pourtant de ſentir l'harmonie de la langue en vers & en proſe, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je ſuis convaincu que ſans maître cela eſt preſque impoſſible. Ayant appris la compoſition du plus facile de tous les vers qui eſt l'hexamêtre, j'eus la patience de ſcander preſque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité; puis quand j'étois en doute ſi une ſyllable étoit longue ou breve, c'étoit mon Virgile que j'allois conſulter. On ſent que cela me faiſoit faire bien des fautes, à cauſe des altérations permiſes par les regles de la verſification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier ſeul, il y a auſſi de grands inconvéniens, & ſur-tout une peine incroyable. Je ſais cela mieux que qui que ce ſoit.

Avant midi je quittois mes livres, & ſi le diné n'étoit pas prêt, j'allois faire viſite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit, car c'eſt encore une choſe à noter, que quelque malade que je puiſſe être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en cauſant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la ſemaine quand il faiſoit beau, nous allions derriere la maiſon prendre le caffé dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon, & qui nous faiſoit

grand plaisir durant la chaleur; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre maniere de vivre, & qui nous en faisoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin: c'étoient des abeilles. Je ne manquois gueres, & souvent Maman avec moi, d'aller leur rendre visite; je m'intéressois beaucoup à leur ouvrage, je m'amusois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curiosité me rendit indiscret, & elles me piquerent deux ou trois fois; mais ensuite nous fîmes si bien connoissance, que quelque près que je vinsse elles me laissoient faire, & quelques pleines que fussent les ruches, prêtes à jetter leur essaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme & n'ont pas tort; mais sont-ils sûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient si grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournois à mes livres: mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude, que de récréations & d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon diné, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant; mais sans gêne & presque sans regle, à lire sans étudier. La chose que je suivois le plus exactement étoit l'histoire & la géographie, & comme cela ne demandoit point de contention d'esprit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. *Pétau*, & je m'enfonçai dans les ténebres de la chronologie; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive, & je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des temps & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'astronomie si j'avois eu des instrumens; mais il fallut me contenter de quelques élé-

mens pris dans des livres, & de quelques obſervations groſſieres faites avec une lunette d'approche, ſeulement pour connoître la ſituation générale du Ciel : car ma vue courte ne me permet pas de diſtinguer *à yeux nuds* aſſez nettement les aſtres. Je me rappelle à ce ſujet une aventure dont le ſouvenir m'a ſouvent fait rire. J'avois acheté un planiſphere céleſte pour étudier les conſtellations. J'avois attaché ce planiſphere ſur un chaſſis, & les nuits où le Ciel étoit ſerein, j'allois dans le jardin poſer mon chaſſis ſur quatre piquets de ma hauteur, le planiſphere tourné en-deſſous, & pour l'éclairer ſans que le vent ſoufflât ma chandelle, je la mis dans un ſeau à terre entre les quatre piquets; puis regardant alternativement le planiſphere avec mes yeux, & les aſtres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles & à diſcerner les conſtellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terraſſe; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faiſoit. Un ſoir des payſans paſſant aſſez tard, me virent dans un groteſque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit ſur mon planiſphere & dont ils ne voyoient pas la cauſe, parce que la lumiere étoit cachée à leurs yeux par les bords du ſeau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoit à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les raſſurer : un chapeau clabaud par deſſus mon bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai ſorcier, & comme il étoit près de minuit ils ne douterent point que ce ne fût le commencement du ſabat. Peu curieux d'en voir davantage ils ſe ſauverent très-allarmés, éveillerent leurs voiſins pour leur conter leur viſion, & l'hiſtoire courut ſi bien que dès le lendemain chacun fut dans le voiſinage que le ſabat ſe tenoit chez M. *Noiret*. Je ne ſais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, ſi l'un des payſans témoin de mes conjurations n'en eût le même jour porté ſa

plainte à deux Jésuites qui venoient nous voir, & qui sans savoir de quoi il s'agissoit les désabuserent par provision. Il nous conterent l'histoire, je leur en dis la cause, & nous rimes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive que j'observerois désormais sans lumiere, & que j'irois consulter le planisphere dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la montagne* ma magie de Venise trouveront, je m'assure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être sorcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres; car ils avoient toujours la préférence, & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un paysan; mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit gueres alors sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à la fois deux ouvrages, & par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre qu'avec une peine incroyable j'étudiois & repassois tout en travaillant. Je ne sais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aie appris & rappris bien vingt fois les églogues de *Virgile*, dont je ne sais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avois d'en porter partout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose, je posois mon livre au pied d'un arbre ou sur la haie; par-tout j'oubliois de le reprendre, & souvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri ou rongés des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébété, tout occupé que j'étois sans cesse à marmoter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire étant ceux que je lisois le plus fréquemment m'avoient

rendu demi-Janſéniſte, & malgré toute ma confiance leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que juſques-là j'avois très-peu craint, troubloit peu-à-peu ma ſécurité, & ſi Maman ne m'eût tranquilliſé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleverſé. Mon confeſſeur, qui étoit auſſi le ſien, contribuoit pour ſa part à me maintenir dans une bonne aſſiette. C'étoit le Pere *Hemet*, Jéſuite, bon & ſage vieillard dont la mémoire me ſera toujours en vénération. Quoique Jéſuite, il avoit la ſimplicité d'un enfant, & ſa morale moins relâchée que douce étoit préciſément ce qu'il me falloit pour balancer les triſtes impreſſions du Janſéniſme Ce bon homme & ſon compagnon le pere *Coppier*, venoient ſouvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude, & aſſez long pour de gens de leur âge. Leurs viſites me faiſoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs ames ; car ils étoient trop vieux alors pour que je les préſume en vie encore aujourd'hui. J'allois auſſi les voir à Chambery, je me familiariſois peu à-peu avec leur maiſon ; leur bibliothéque étoit à mon ſervice, le ſouvenir de cet heureux temps ſe lie avec celui des Jéſuites ; au point de me faire aimer l'un par l'autre, & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuſe, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr ſincérement.

Je voudrois ſavoir s'il paſſe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui paſſent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente autant qu'on la puiſſe mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore ſouvent. Je me demandois : en quel état ſuis-je ? Si je mourois à l'inſtant-même, ſerois-je damné ? Selon mes Janſéniſtes la choſe étoit indubitable ; mais ſelon ma conſcience il me paroiſſoit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude, j'avois recours pour en ſortir aux expédiens les plus ridicules, & pour leſquels je ferois volontiers enfermer un homme ſi je lui en voyois faire

autant. Un jour rêvant à ce triste sujet je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, & cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire, sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espece de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis, je m'en vais jetter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi. Si je le touche, signe de salut; si je le manque, signe de damnation Tout en disant ainsi je jette ma pierre d'un emain tremblante & avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre; ce qui véritablement n'étoit pas difficile; car j'avois eu soin de le choisir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut. Je ne sais en me rappellant ce trait si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez sûrement, félicitez-vous, mais n'insultez pas à ma misere, car je vous jure que je la sens bien.

Au reste ces troubles, ces allarmes inséparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois assez tranquille, & l'impression que l'idée d'une mort prochaine faisoit sur mon ame, étoit moins de la tristesse qu'une langueur paisible, & qui même avoit ses douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers une espece d'exhortation que je me faisois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort, sans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avois bien raison! Un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé; délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominoit constamment dans mon ame étoit de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive qui leur fait

ſavourer avec délices les plaiſirs innocens qui leur ſont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne ſais pourquoi, ou plutôt je le ſais bien. C'eſt qu'ils envient aux autres la jouiſſance des plaiſirs ſimples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût; & je trouvois charmant de le ſatisfaire en sûreté de conſcience. Mon cœur neuf encore ſe livroit à tout avec un plaiſir d'enfant, ou plutôt ſi je l'oſe dire, avec une volupté d'ange: car en vérité ces tranquilles jouiſſances ont la ſérénité de celles du paradis. Des dînés faits ſur l'herbe à Montagnole, des ſoupés ſous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faiſoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaiſir que moi. Des promenades plus ſolitaires avoient un charme plus grand encore; parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire, un jour de St. Louis dont Maman portoit le nom. Nous partîmes enſemble & ſeuls de bon matin après la meſſe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maiſon. J'avois propoſé d'aller parcourir la côte oppoſée à celle où nous étions, & que nous n'avions point viſitée encore. Nous avions envoyé nos proviſions d'avance, car la courſe devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & graſſe ne marchoit pas mal; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au ſoleil & ſouvent à l'ombre; nous repoſant de temps en temps & nous oubliant des heures entieres; cauſant de nous, de notre union, de la douceur de notre ſort, & faiſant pour ſa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout ſembloit conſpirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu, point de pouſſiere, & des ruiſſeaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon ſans nuages; la ſérénité regnoit au Ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un payſan & partagé avec ſa famille qui nous béniſſoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards ſont ſi bonnes gens! Après le dîné nous gagnâmes

l'ombre sous de grands arbres, où tandis que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre caffé, Maman s'amusoit à herboriser parmi les broussailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avois ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amuserent beaucoup & qui devoient me donner du goût pour la botanique, mais le moment n'étoit pas venu; j'étois distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diversion aux fleurs & aux plantes. La situation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé me rappellerent l'espece de rêve que tout éveillé j'avois fait à Annecy sept ou huit ans auparavant & dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étoient si frappans, qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement j'embrassai cette chere amie. Maman, Maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis long-temps, & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, grace à vous, est à son comble, puisse-t-il ne pas décliner désormais! Puisse-t-il durer aussi long-temps que j'en conserverai le goût! il ne finira qu'avec moi.

Ainsi coulerent mes jours heureux, & d'autant plus heureux que n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'envisageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la source de mes soucis fût absolument tarie; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux sur des objets utiles, afin qu'elle portât son remede avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédissoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des soins champêtres; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit sur cela des connoissances dont elle faisoit usage avec plaisir. Non contente de ce qui dépendoit de la maison qu'elle avoit prise, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin portant son humeur entreprenante sur des objets d'agriculture, au lieu de rester oisive dans sa maison, elle

prenoit le train de devenir bientôt une groſſe fermiere. Je n'aimois pas trop à la voir ainſi s'étendre, & je m'y oppoſois tant que je pouvois; bien ſûr qu'elle ſeroit toujours trompée, & que ſon humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépenſe au-delà du produit. Toutefois je me conſolois en penſant que ce produit du moins ne ſeroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entrepriſes qu'elle pouvoit former, celle-là me paroiſſoit la moins ruineuſe, & ſans y enviſager comme elle un objet de profit, j'y enviſageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaiſes affaires & des eſcrocs. Dans cette idée je deſirois ardemment de recouvrer autant de force & de ſanté qu'il m'en falloit pour veiller à ſes affaires, pour être piqueur de ſes ouvriers ou ſon premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faiſoit faire, m'arrachant ſouvent à mes livres, & me diſtraiſant ſur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver ſuivant, *Barillot* revenant d'Italie, m'apporta quelques livres, entr'autres le Bontempi & la Cartella per muſica du P. *Banchieri* qui me donnerent du goût pour l'hiſtoire de la muſique & pour les recherches théoriques de ce bel art. *Barillot* reſta quelque temps avec nous, & comme j'étois majeur depuis pluſieurs mois, il fut convenu que j'irois le printemps ſuivant à Geneve redemander le bien de ma mere ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on ſût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été réſolu. J'allai à Geneve, mon pere y vint de ſon côté. Depuis longtemps il y revenoit ſans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé ſon décret : mais comme on avoit de l'eſtime pour ſon courage & du reſpect pour ſa probité, on feignoit d'avoir oublié ſon affaire, & les Magiſtrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le temps la bourgeoiſie, en lui rappellant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés ſur mon

changement de religion ; l'on n'en fit aucune. Les loix de Geneve ſont à cet égard moins dures que celles de Berne, où, quiconque change de religion, perd non-ſeulement ſon état, mais ſon bien. Le mien ne me fut donc pas diſputé, mais ſe trouva, je ne ſais comment, reduit à fort peu de choſe. Quoiqu'on fût à-peu-près ſûr que mon frere étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres ſuffiſans pour réclamer ſa part, & je la laiſſai ſans regret pour aider à vivre à mon pere qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de juſtice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le reſte aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, & le moment où je dépoſai cet argent dans ſes mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette ſimplicité des belles ames qui faiſant ces choſes-là ſans effort, les voient ſans admiration. Cet argent fut employé preſque tout entier à mon uſage, & cela avec une égale ſimplicité. L'emploi en eût exactement été le même, s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma ſanté ne ſe rétabliſſoit point. Je dépériſſois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un ſquelette. Mes battemens d'arteres étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes, j'étois continuellement oppreſſé, & ma foibleſſe enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir ; je ne pouvois preſſer le pas ſans étouffer, je ne pouvois me baiſſer ſans avoir des vertiges, je ne pouvois ſoulever le plus léger fardeau ; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme auſſi remuant que moi. Il eſt certain qu'il ſe mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs ſont les maladies des gens heureux ; c'étoit la mienne : les pleurs que je verſois ſouvent ſans raiſon de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiſeau : l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-

être qui fait, pour ainsi dire, extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici bas qu'il faut nécessairement que l'ame ou le corps souffrent quand ils ne souffrent pas tous les deux, & que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieusement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, sans qu'on pût dire où la cause du mal avoit son vrai siege. Dans la suite malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves, mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs, & maintenant que j'écris ceci, infirme & presque sexagénaire, accablé de douleurs de toute espece, je me sens pour souffrir plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie, & passant en revue la multitude & le jeu des pieces qui composoient ma machine, je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour, loin d'etre étonné de me trouver mourant, je l'étois que je pusse encore vivre, & je ne lisois pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que si je n'avois pas été malade, je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne je croyois les avoir toutes, & j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré; la fantaisie de guérir; c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur, & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Mont-

pellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur M. *Sauvages*, on lui avoit dit que M. *Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. *Fizes*. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Geneve en fournit le moyen. Maman loin de m'en détourner m'y exhorte ; & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatiguant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans cinq ou six autres chaises arriverent à la file après la mienne. Pour le coup c'étoit vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaises étoient le cortege d'une nouvelle mariée appellée Madame de***. Avec elle étoit une autre femme appellée Madame *N****, moins jeune & moins belle que Madame de***, mais non moins aimable, & qui de Romans où s'arrêtoit celle-ci devoit poursuivre sa route jusqu'au ***, près le Pont du St. Esprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoissance ne fut pas si-tôt faite avec des femmes brillantes & la suite qui les entouroit : mais enfin suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, & sous peine de passer pour un loup-garou, forcé de me présenter à la même table, il falloit bien que cette connoissance se fit ; elle se fit donc, & même plutôt que je n'aurois voulu ; car tout ce fracas ne convenoit gueres à un malade & sur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend ces coquines de femmes si insinuantes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainsi arriva de moi. Madame de***, trop entourée de ses jeunes roquets, n'avoit gueres le temps de m'agacer, & d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine, puisque nous allions nous quitter ; mais Madame *N****, moins obsédée, avoit des provisions à faire pour sa route : voilà Madame *N**** qui m'entreprend, & adieu le pauvre

Jean-Jacques, ou plutôt adieu la fievre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me resterent & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma santé fut le premier texte de notre connoissance. On voyoit que j'étois malade, on savoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manieres n'annonçassent pas un débauché ; car il fut clair dans la suite qu'on ne m'avoit pas soupçonné d'aller y faire un tour de casserolle. Quoique l'état de maladie ne soit pas pour un homme une grande recommandation près des Dames, il me rendit toutefois intéressant pour celles-ci. Le matin elles envoyoient savoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles; elles s'informoient comment j'avois passé la nuit. Une fois, selon ma louable coutume de parler sans penser, je répondis que je ne savois pas. Cette réponse leur fit croire que j'étois fou ; elles m'examinerent davantage, & cet examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois Madame de *** dire à son amie : il manque de monde, mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En se familiarisant il falloit parler de soi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarrassoit ; car je sentois très-bien que parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne sais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel ; je m'appellai *Dudding*, & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de ***. qui étoit là, malade ainsi que moi, vieux au par-dessus, & d'assez mauvaise humeur, s'avisa de lier conversation avec M. *Dudding*. Il me parla du Roi Jacques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de St. Germain. J'étois sur les épines. Je ne savois de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les gazettes ; cependant je fis de ce peu si bon usage que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue angloise dont je ne savois pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenoit & voyoit à regret le moment de se quitter. Nous faisions des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un dimanche à St. Marcellin ; Madame *N****. voulut aller à la messe, j'y fus avec elle ; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste & recueillie, elle me crut dévot & prit de moi la plus mauvaise opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut ensuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaise impression ; ou plutôt Madame *N****. en femme d'expérience & qui ne se rebutoit pas aisément, voulut bien courir les risques de ses avances pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de présumer de ma figure, je crus qu'elle se moquoit de moi. Sur cette folie il n'y eut sorte de bêtises que je ne fisse ; c'étoit pis que le Marquis du *Legs*. Madame *N****. tint bon, me fit tant d'agaceries & me dit des choses si tendres, qu'un homme beaucoup moins sot eût eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en faisoit, plus elle me confirmoit dans mon idée, & ce qui me tourmentoit davantage étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois & je lui disois en soupirant : ah ! que tout cela n'est-il vrai ! je serois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie ; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans Madame de ***. & sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, Madame *N****. le Marquis de ***. & moi. Le Marquis quoique malade & grondeur, étoit un assez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Madame *N****. cachoit si peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçut plutôt que moi-même, & ses sarcasmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'osois prendre aux bontés de la Dame, si par un travers d'esprit dont moi seul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'en-

tendoient pour me perſiffler. Cette ſotte idée acheva de me renverſer la tête, & me fit faire le plus plat perſonnage, dans une ſituation où, mon cœur étant réellement pris m'en pouvoit dicter un aſſez brillant. Je ne conçois pas comment Madame *N****. ne ſe rebuta pas de ma mauſſaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'eſprit qui ſavoit diſcerner ſon monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtiſe que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à ſe faire entendre, & ce ne fut pas ſans peine. A Valence nous étions arrivés pour diner, & ſelon notre louable coutume nous y paſſâmes le reſte du jour. Nous étions logés hors de la ville à St. Jacques, je me ſouviendrai toujours de cette auberge ainſi que de la chambre que Madame *N****. y occupoit. Après le dîné elle voulut ſe promener; elle ſavoit que le Marquis n'étoit pas allant: c'étoit le moyen de ſe ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien réſolu de tirer parti; car il n'y avoit plus de temps à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des foſſés. Là je repris la longue hiſtoire de mes complaintes, auxquelles elle répondoit d'un ton ſi tendre, me preſſant quelquefois contre ſon cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une ſtupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier ſi elle parloit ſérieuſement. Ce qu'il y avoit d'impayable étoit que j'étois moi-même exceſſivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable; l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la premiere jeuneſſe, & elle ménageoit ſes agaceries avec tant d'art qu'elle auroit ſéduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aiſe & toujours ſur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenſer ou de déplaire; la frayeur plus grande encore d'être hué, ſifflé, berné, de fournir une hiſtoire à table, & d'être complimenté ſur mes entrepriſes par l'impitoyable Marquis, me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma ſotte honte,

& de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au ſupplice, j'avois déja quitté mes propos de Céladon dont je ſentois tout le ridicule en ſi beau chemin; ne ſachant plus quelle contenance tenir ni que dire, je me taiſois; j'avois l'air boudeur; enfin je faiſois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureuſement Madame *N****. prit un parti plus humain. Elle interrompit bruſquement ce ſilence en paſſant un bras autour de mon cou, & dans l'inſtant ſa bouche parla trop clairement ſur la mienne pour me laiſſer mon erreur. La criſe ne pouvoit ſe faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit temps. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a preſque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes ſens, mon cœur & ma bouche n'ont ſi bien parlé; jamais je n'ai ſi pleinement réparé mes torts, & ſi cette petite conquête avoit coûté des ſoins à Madame *N****. j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans je ne me rappellerois jamais ſans plaiſir le ſouvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans ſa figure qui empêchât ſon eſprit & ſes graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le viſage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ſes raiſons pour être facile: c'étoit le moyen de valoir tout ſon prix. On pouvoit la voir ſans l'aimer, mais non pas la poſſéder ſans l'adorer, & cela prouve, ce me ſemble, qu'elle n'étoit pas toujours auſſi prodigue de ſes bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit priſe d'un goût trop prompt & trop vif pour être excuſable, mais où le cœur entroit du moins autant que les ſens, & durant le temps court & délicieux que je paſſai auprès d'elle, j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'impoſoit, que quoique ſenſuelle & voluptueuſe, elle aimoit encore mieux ma ſanté que ſes plaiſirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins ſur moi : au contraire il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux tranſi, martyr des rigueurs de ſa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un ſourire, un regard qui pût me faire ſoupçonner qu'il nous eût devinés, & je l'aurois cru notre dupe, ſi Madame *N****. qui voyoit mieux que moi ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme; & en effet on ne ſauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni ſe comporter plus poliment qu'il fit toujours, même envers moi, ſauf ſes plaiſanteries, ſur-tout depuis mon ſuccès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être, & me ſuppoſoit moins ſot que je ne l'avois paru; il ſe trompoit comme on a vu, mais n'importe; je profitois de ſon erreur, & il eſt vrai qu'alors les rieurs étant pour moi, je prêtois le flanc de bon cœur & d'aſſez bonne grace à ſes épigrammes, & j'y ripoſtois quelquefois même aſſez heureuſement, tout fier de me faire honneur auprès de Madame *N****. de l'eſprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une ſaiſon de bonne chere. Nous la faiſions par-tout excellente, grace aux bons ſoins du Marquis. Je me ſerois pourtant paſſé qu'il les étendit juſqu'à nos chambres; mais il envoyoit devant ſon laquais pour les retenir, & le coquin, ſoit de ſon chef, ſoit par l'ordre de ſon Maître, le logeoit toujours à côté de Madame *N****. & me fourroit à l'autre bout de la maiſon; mais cela ne m'embarraſſoit gueres, & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuſe dura quatre ou cinq jours pendant leſquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, ſans aucun mélange de peines, ce ſont les premieres & les ſeules que j'aie ainſi goûtées, & je puis dire que je dois à Madame *N****. de ne pas mourir ſans avoir connu le plaiſir.

Si ce que je ſentois pour elle n'étoit pas préciſément de l'amour, c'étoit du moins un retour ſi tendre pour celui qu'elle me témoignoit, c'étoit une

ſenſualité ſi brûlante dans le plaiſir & une intimité ſi douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme de la paſſion ſans en avoir le délire qui tourne la tête & fait qu'on ne ſait pas jouir. Je n'ai ſenti l'amour vrai qu'une ſeule fois en ma vie, & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois Madame de *Warens*; mais c'étoit pour cela même que je la poſſédois cent fois mieux. Près de Maman, mon plaiſir étoit toujours troublé par un ſentiment de triſteſſe, par un ſecret ſerrement de cœur que je ne ſurmontois pas ſans peine; au lieu de me féliciter de la poſſéder, je me reprochois de l'avilir. Près de Madame *N****. au contraire, fier d'être homme & d'être heureux, je me livrois à mes ſens avec joie, avec confiance, je partageois l'impreſſion que je faiſois ſur les ſiens; j'étois aſſez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, & pour tirer de-là de quoi le redoubler.

Je ne me ſouviens pas de l'endroit où nous quitta le marquis qui étoit du pays; mais nous nous trouvâmes ſeuls avant d'arriver à Montelimar, & dès-lors Madame *N****. établit ſa femme-de-chambre dans ma chaiſe, & je paſſai dans la ſienne avec elle. Je puis aſſurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette maniere, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant leſquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure pour une viſite qui lui attira des importunités déſolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités qui ne nous empêcherent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays & ſous le plus beau ciel du monde. Oh, ces trois jours! J'ai dû les regretter quelquefois, il n'en eſt plus revenu de ſemblables.

Des amours de voyage ne ſont pas faits pour durer. Il fallut nous ſéparer, & j'avoue qu'il en étoit temps; non que je fuſſe raſſaſié ni prêt à l'être; je m'at-

tachois chaque jour davantage; mais malgré toute la discrétion de la Dame, il ne me restoit gueres que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que puisque ce régime me faisoit du bien j'en userois, & que j'irois passer l'hiver au ***. sous la direction de Madame *N****. Je devois seulement rester à Montpellier cinq ou six semaines, pour lui laisser le temps de préparer les choses de maniere à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devois savoir, sur ce que je devois dire, sur la maniere dont je devois me comporter. En attendant nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & sérieusement du soin de ma santé; m'exhorta de consulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriroient, & se chargea, quelque sévere que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je serois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit sincérement, car elle m'aimoit: elle m'en donna mille preuves plus sûres que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageois pas dans l'opulence; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre séparation me forcer de partager sa bourse qu'elle apportoit de Grenoble assez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin je la quittai le cœur tout plein d'elle, & lui laissant, ce me semble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route en la recommençant dans mes souvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une bonne chaise pour y rêver plus à mon aise aux plaisirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne pensois qu'au ***. & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame *N****. & ses entours. Tout le reste de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans lesquels Madame *N****. étoit entrée pour me faire d'avance une idée de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute sa maniere de vivre. Elle

avoit une fille dont elle m'avoit parlé très-souvent en mere idolâtre. Cette fille avoit quinze ans passés; elle étoit vive, charmante, & d'un caractere aimable. On m'avoit promis que j'en serois caressé, je n'avois pas oublié cette promesse, & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiselle *N****. traiteroit le bon ami de sa Maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont St. Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente, & ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un desert où le silence & la solitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive; car ce pretendu pont n'étoit qu'un aquedue. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carriere, & a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun? Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice que le respect m'empêchoit presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un insecte dans cette immensité. Je sentois tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me disois en soupirant: que ne suis-je né Romain! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à Madame *N****. Elle avoit bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nimes j'allai voir les Arênes; c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, &

qui me fit beaucoup moins d'impreſſion, ſoit que mon admiration ſe fût épuiſée ſur le premier objet, ſoit que la ſituation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaſte & ſuperbe Cirque eſt entouré de vilaines petites maiſons, & d'autres maiſons plus petites & plus vilaines encore en rempliſſent l'Arêne, de ſorte que le tout ne produit qu'un effet diſparate & confus, où le regret & l'indignation étouffent le plaiſir & la ſurpriſe. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu & conſervé avec toute la décence & la propreté poſſibles, & qui par cela même me fit une impreſſion plus forte & plus agréable. Les François n'ont ſoin de rien & ne reſpectent aucun monument. Ils ſont tout feu pour entreprendre & ne ſavent rien finir ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point & ma ſenſualité miſe en exercice s'étoit ſi bien éveillée que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chere, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret le plus eſtimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient ſu tirer parti de ſon heureuſe ſituation pour le tenir abondamment approviſionné & avec choix. C'étoit réellement une choſe curieuſe de trouver dans une maiſon ſeule & iſolée au milieu de la campagne, une table fournie en poiſſon de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, ſervie avec ces attentions & ces ſoins qu'on ne trouve que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq ſous. Mais le Pont-de-Lunel ne reſta pas long-temps ſur ce pied, & à force d'uſer ſa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade; je m'en ſouvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me reſtoient, & quoique l'habitude m'y rendit moins ſenſible, c'en étoit aſſez pour ſe croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faiſoient plus ſouffrir l'eſprit que le corps dont ils ſembloient an-

noncer la destruction. Cela faisoit que distrait par des passions vives je ne songeois plus à mon état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le sentois si-tôt que j'étois de sang-froid. Je songeai donc sérieusement aux conseils de Madame *N****. & au but de mon voyage. J'allai consulter les praticiens le plus illustres, sur-tout M. *Fizes*, & pour surabondance de précaution je me mis en pension chez un médecin. C'étoit un Irlandois appellé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table assez nombreuse d'étudians en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* se contentoit d'une pension honnête pour la nourriture & ne prenoit rien de ses pensionnaires pour ses soins, comme médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime; on ne gagnoit pas d'indigestions à cette pension-là, & quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espece, les objets de comparaison étoient si proches que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même, que M***. étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mouroit pas de faim, non plus, & que toute cette jeunesse étoit fort gaie; cette maniere de vivre me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, sur-tout, je ne sais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à Madame *N****. car la correspondance alloit son train, & *Rousseau* se chargeoit de retirer les lettres de son ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelques-uns de nos jeunes commençaux, qui tous étoient de très-bons enfans; on se rassembloit, on alloit dîner. Après dîné une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir: c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas; je n'en avois ni la force ni l'adresse, mais je pariois, & suivant avec l'intérêt du pari, nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins

pleins de pierres, je faisois un exercice agréable & salutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étoient gais, mais j'ajouterai qu'ils étoient assez décens, quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. *Fitz-moris*, grand joueur de mail étoit notre président, & je puis dire malgré la mauvaise réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne seroit aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins, & je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians plusieurs Irlandois avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois par précaution pour le ***; car le temps approchoit de m'y rendre. Madame *N* *** m'en pressoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir. Il étoit clair que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire & me traitoient sur ce pied, avec leur squine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces Messieurs ne connoissoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade : car comment supposer que des Docteurs ne fussent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser & me faire manger mon argent, & jugeant que leur substitut du *** feroit cela tout aussi bien qu'eux, mais plus agréablement, je résolus de lui donner la préférence, & je quittai Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après six semaines ou deux mois de séjour dans cette ville, où je laissai une douzaine de louis sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction, si ce n'est un cours d'anatomie commencé sous M. *Fits-Moris*, & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des

cadavres qu'on difféquoit, & qu'il me fut impoſſible de ſupporter.

Mal à mon aiſe au-dedans de moi ſur la réſolution que j'avois priſe, j'y réfléchiſſois en m'avançant toujours vers le Pont St. Eſprit, qui étoit également la route du *** & de Chambery. Les ſouvenirs de Maman & ſes lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame *N****, réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma premiere route. Ils devinrent ſi vifs au retour que, balançant l'amour du plaiſir, ils me mirent en état d'écouter la raiſon ſeule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer je pouvois être moins heureux que la premiere fois; il ne falloit dans tout le *** qu'une ſeule perſonne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui sût leur langue, pour me démaſquer. La famille de Madame *N* *** pouvoit ſe prendre de mauvaiſe humeur contre moi, & me traiter peu honnêtement. Sa fille à laquelle malgré moi je penſois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux, & cette peur faiſoit déja la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mere, chercher à corrompre ſa fille, lier le plus déteſtable commerce, à mettre la diſſention, le déshonneur, le ſcandale & l'enfer dans ſa maiſon? Cette idée me fit horreur, je pris bien la ferme réſolution de me combattre & de me vaincre ſi ce malheureux penchant venoit à ſe déclarer. Mais pourquoi m'expoſer à ce combat? Quel miſérable état de vivre avec la mere dont je ſerois raſſaſié, & de brûler pour la fille ſans oſer lui montrer mon cœur? Quelle néceſſité d'aller chercher cet état, & m'expoſer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaiſirs dont j'avois d'avance épuiſé le plus grand charme: car il eſt certain que ma fantaiſie avoit perdu ſa premiere vivacité. Le goût du plaiſir y étoit encore, mais la paſſion n'y étoit plus. A cela ſe mêloient des réflexions relatives à ma ſituation, à mes devoirs, à cette Maman ſi bonne, ſi généreuſe, qui déja chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenſes,

qui s'épuisoit pour moi, & que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif qu'il l'emporta à la fin. En approchant du St. Esprit, je pris la résolution de brûler l'étappe du*** & de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement, avec quelques soupirs, je l'avoue; mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtois pour la premiere fois de ma vie de me dire, je mérite ma propre estime: je fais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la premiere obligation véritable que j'aie à l'étude. C'étoit celle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes si purs que j'avois adoptés il y avoit peu de temps; après les regles de sagesse & de vertu que je m'étois faites & que je m'étois senti si fier de suivre; la honte d'être si peu conséquent à moi-même; de démentir si-tôt & si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté: l'orgueil eut peut-être autant de part à ma résolution que la vertu; mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions est d'élever l'ame & de la disposer à en faire de meilleures: car telle est la foiblesse humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abstinence du mal qu'on est tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma résolution je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivresse avoit fait disparoître. Plein de bons sentimens & de bonnes résolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute; ne pensant qu'à régler désormais ma conduite sur les loix de la vertu, à me consacrer sans réserve au service de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas! La sincérité de mon retour au bien sembloit me promettre une autre destinée; mais la mienne étoit écrite & déja commencée, & quand mon cœur plein d'amour pour les choses bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au mo-

ment funeste qui devoit traîner à sa suite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empressement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée sur mon calcul, je restai autant de temps à Chaparillan, afin d'arriver juste au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout son charme le plaisir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réussi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une espece de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois, & ces empressemens qui m'étoient si sensibles, valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardois si je ne la verrois point sur le chemin; le cœur me battoit de plus en plus à mesure que j'approchois. J'arrive essoufflé; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre; je commence à me troubler; je redoute quelque accident. J'entre, tout est tranquille; des ouvriers goûtoient dans la cuisine; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir; elle ignoroit que je dusse arriver. Je monte, je la vois enfin, cette chere Maman si tendrement, si vivement, si purement aimée; j'accours, je m'élance à ses pieds. Ah! te voilà petit! me dit-elle en m'embrassant; as-tu fait bon voyage? Comment te portes-tu? cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle avoit reçu ma lettre? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je; & l'éclaircissement finit-là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoissois pour l'avoir vu déja dans la maison avant mon départ : mais cette fois il y paroissoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud, son pere, appellé *Vintzenried*, étoit concierge, ou soi-disant capitaine du château de Chillon. Le fils de Monsieur

le capitaine étoit garçon perruquier, & couroit le monde en cette qualité, quand il vint se présenter à Madame de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle faisoit tous les passans, & sur-tout ceux de son pays. C'étoit un grand fade blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit de même, parlant comme le beau *Léandre*, mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes; ne nommant que la moitié des Marquises avec lesquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes, dont il n'eut aussi coiffé les maris. Vain, sot, ignorant, insolent; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné pendant mon absence, & l'associé qui me fut offert après mon retour.

O! Si les ames dégagées de leurs terrestres entraves, voient encore du sein de l'éternelle lumiere ce qui se passe chez les mortels, pardonnez, ombre chere & respectable, si je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh! Combien votre aimable & doux caractere, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise & toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foiblesses, si l'on peut appeller ainsi les torts de votre seule raison? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices; votre conduite fut répréhensible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions qui étoient toujours en grand nombre; il s'étoit fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étois peu, il se faisoit voir & sur-tout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paisible & qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger & charrier, de scier ou fendre du bois, on le voyoit tou-

jours la hache ou la pioche à la main; on l'entendoit courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne sais de combien d'hommes il faisoit le travail, mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en imposa à ma pauvre Maman; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui sur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoitre mon cœur, ses sentimens les plus constans, les plus vrais, ceux sur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt & plein bouleversement dans tout mon être! Qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je caressois si affectueusement disparurent; & moi qui depuis mon enfance ne savois voir mon existence qu'avec la sienne, je me vis seul pour la premiere fois. Ce moment fut affreux: ceux qui le suivirent furent toujours sombres. J'étois jeune encore: mais ce doux sentiment de jouissance & d'espérance qui vivifie la jeunesse me quitta pour jamais. Dès-lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide, & si quelquefois encore une image de bonheur effleura mes desirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre, je sentois qu'en l'obtenant je ne serois vraiment pas heureux.

J'étois si bête & ma confiance étoit si pleine, que malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman, qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me serois pas avisé d'en soupçonner la véritable cause, si elle ne me l'eût dite elle-même; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage, si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là; trouvant quant à elle la chose toute simple, me reprochant ma négligence dans la maison, & m'alléguant mes fréquentes absences, comme

si elle eût été d'un tempérament fort pressé d'en remplir les vides. Ah, Maman, lui dis-je, le cœur serré de douleur, qu'osez-vous me dire? Quel prix d'un attachement pareil au mien? Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie, que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chere? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étois un enfant, qu'on ne mouroit point de ces choses-là; que je ne perdrois rien, que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens, que son tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeureroient les mêmes, & qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes sentimens pour elle; jamais la sincérité, l'honnêteté de mon ame ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. Non, Maman, lui dis-je avec transport, je vous aime trop pour vous avilir; votre possession m'est trop chere pour la partager: les regrets qui l'accompagnerent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations; soyez-en toujours digne: il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô Maman, que je vous céde; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissai-je périr mille fois avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime.

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du sentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman si chérie que des yeux d'un véritable fils; & il est à noter que, bien que ma résolution n'eût point son approbation secrette, comme je m'en suis trop apperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer, ni propos insinuans, ni caresses, ni aucune de ces adroi-

tes agaceries dont les femmes ſavent uſer ſans ſe commettre, & qui manquent rarement de leur réuſſir. Réduit à me chercher un ſort indépendant d'elle, & n'en pouvant même imaginer, je paſſai bientôt à l'autre extrémité & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai ſi parfaitement, que je parvins preſque à m'oublier moi-même. L'ardent deſir de la voir heureuſe à quelque prix que ce fût, abſorboit toutes mes affections : elle avoit beau ſéparer ſon bonheur du mien, je le voyois mien en dépit d'elle.

Ainſi commencerent à germer avec mes malheurs les vertus dont la ſemence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées & qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adverſité. Le premier fruit de cette diſpoſition ſi déſintéreſſée fut d'écarter de mon cœur tout ſentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit ſupplanté. Je voulus au contraire, & je voulus ſincérement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à ſon éducation, lui faire ſentir ſon bonheur, l'en rendre digne s'il étoit poſſible, & faire, en un mot, pour lui tout ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occaſion pareille. Mais la parité manquoit entre les perſonnes. Avec plus de douceur & de lumieres, je n'avois pas le ſang-froid & la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractere qui en impoſoit, & dont j'aurois eu beſoin pour réuſſir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi ; la docilité, l'attachement, la reconnoiſſance ; ſur-tout le ſentiment du beſoin que j'avois de ſes ſoins & l'ardent deſir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maiſon, & meſurant les ſervices qu'il y croyoit rendre ſur le bruit qu'il y faiſoit, il regardoit ſes haches & ſes pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard il n'avoit pas tort ; mais il partoit de-la pour ſe donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payſans du Gen-

tilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son nom de *Vintzenried* ne lui paroissoit pas assez noble, il le quitta pour celui de Monsieur de *Courtilles*, & c'est sous ce dernier nom qu'il a été connu à Chambery, & en Maurienne où il s'est marié.

Enfin tant fit l'illustre personnage qu'il fut tout dans la maison & moi rien. Comme lorsque j'avois le malheur de lui déplaire c'étoit Maman, & non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'exposer à des brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il desiroit, & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il remplissoit avec une fierté sans égale, il falloit que je fusse là spectateur oisif & tranquille admirateur de sa prouesse. Ce garçon n'étoit pourtant pas absolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman parce qu'il étoit impossible de ne la pas aimer: il n'avoit même pas pour moi de l'aversion, & quand les intervalles de ses fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois assez docilement, convenant franchement qu'il n'étoit qu'un sot, après quoi il n'en faisoit pas moins de nouvelles sottises. Il avoit d'ailleurs une intelligence si bornée & des goûts si bas, qu'il étoit difficile de lui parler raison & presque impossible de se plaire avec lui. A la possession d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre vieille, rousse, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'apperçus de ce nouveau manege, & j'en fus outré d'indignation: mais je m'apperçus d'une autre chose qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jetta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors. Ce fut le refroidissement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée, & qu'elle avoit fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qu'il en résulte pour elles-mêmes que par l'indifférence qu'elles y voient

pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible que l'homme, dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle & si forte fut altérée en elle par une abstinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement & d'estime. Dès-lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fut toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à se plaindre du nouveau venu; quand ils étoient bien ensemble, j'entrois peu dans ses confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une maniere d'être dont je ne faisois plus partie. Ma présence lui faisoit plaisir encore, mais elle ne lui faisoit plus besoin, & j'aurois passé des jours entiers sans la voir, qu'elle ne s'en seroit pas apperçue.

Insensiblement je me sentis isolé & seul dans cette même maison dont auparavant j'étois l'ame, & où je vivois pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me séparer de tout ce qui s'y faisoit, de ceux mêmes qui l'habitoient, & pour m'épagner de continuels déchiremens, je m'enfermai avec mes livres, ou bien j'allois soupirer & pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit si chere irritoient ma douleur, & qu'en cessant de la voir je m'en sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison; je le lui dis, & loin de s'y opposer elle le favorisa. Elle avoit à Grenoble une amie appellée Madame *Deybens*, dont le mari étoit ami de M. de *Mably*, grand Prévôt à Lyon. M. *Deybens*, me proposa l'éducation des enfans de M. de *Mably* : j'acceptai, & je partis pour Lyon sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation, dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avois à-peu-près les connoissances nécessaires pour

un Précepteur, & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je passai chez M. de *Mably* j'eus le temps de me désabuser. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier si l'emportement n'en eût mêlé ses orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réussir mes soins & mes peines qu'alors je n'épargnois point, j'etois un ange. J'étois un diable quand les choses alloient de travers. Quand mes éleves ne m'entendoient pas j'extravaguois, & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués : ce n'étoit pas le moyen de les rendre savans & sages. J'en avois deux; ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de huit à neuf ans appellé *Ste. Marie*, étoit d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet appellé *Condillac* paroissoit presque stupide, musard, têtu comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux sujets je n'avois pas besogne faite. Avec de la patieuce & du sang-froid peut-être aurois-je pu réussir; mais faute de l'une & de l'autre je ne fis rien qui vaille, & mes éleves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'assiduité, mais je manquois d'égalité, sur-tout de prudence. Je ne savois employer auprès d'eux que trois instrumens, toujours inutiles & souvent pernicieux auprès des enfans; le sentiment, le raisonnement, la colere. Tantôt je m'attendrissois avec *Ste. Marie* jusqu'à pleurer, je voulois l'attendrir lui-même comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur : tantôt je m'épuisois à lui parler raison comme s'il avoit pu m'entendre, & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils, je le prenois tout de bon pour raisonnable, parce qu'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarrassant, parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, & d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur; alors c'étoit lui qui étoit le sage & c'étoit moi qui étoit l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les sentois, j'étudiois l'esprit de mes éleves,

je les pénétrois très-bien, & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aie été la dupe de leurs ruses : mais que me servoit de voir le mal, sans savoir appliquer le remede ? En pénétrant tout je n'empêchois rien, je ne réussissois à rien, & tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réussissois gueres mieux pour moi que pour mes éleves. J'avois été recommandé par Madame *Deybens* à Madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manieres & de me donner le ton du monde; elle y prit quelques soins & voulut que j'apprisse à faire les honneurs de sa maison; mais je m'y pris si gauchement, j'étois si honteux, si sot qu'elle se rebuta & me planta-là. Cela ne m'empêcha pas de devenir selon ma coutume amoureux d'elle. J'en fis assez pour qu'elle s'en apperçût, mais je n'osai jamais me déclarer; elle ne se trouva pas d'humeur à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes soupirs, dont même je m'ennuyai bien-tôt voyant qu'ils n'aboutissoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries; parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs, les principes élevés que je m'étois faits devoient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses, & il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été : mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine, & j'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choses volables que je ne regardois même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table, m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche; je croyois savoir bien coller le vin, je m'en vantai; on me confia celui-là; je le collai & le gâtai, mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire, & l'occasion fit que je m'en accommodai de temps en temps de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon

petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & presque insulter la maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau Monsieur, l'épée au côté aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvoit-il? Enfin je me rappellai le pis-aller d'une grande Princesse à qui l'on disoit que les paysans n'avoient pas de pain, & qui répondit, qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir-là! Sorti seul à ce dessein je parcourois quelquefois toute la ville & passois devant trente pâtissiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une seule personne dans la boutique, &, que sa physionomie m'attirât beaucoup pour que j'osasse franchir le pas. Mais aussi quand j'avois une fois ma chere petite brioche, & que bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faisois-là tout seul en lisant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie au défaut d'un tête-à-tête. C'est le supplément de la société qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'est comme si mon livre dinoit avec moi.

Je n'ai jamais été dissolu ni crapuleux, & ne me suis énivré de ma vie. Ainsi mes petits vols n'étoient pas fort indiscrets: cependant ils se découvrirent; les bouteilles me décelerent. On ne m'en fit pas semblant; mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* se conduisit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme, qui sous un air aussi dur que son emploi, avoit une véritable douceur de caractere & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, & ce qu'on n'attendroit pas d'un Officier de Maréchaussée, même très-humain. En sentant son indulgence je lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre &

d'une ſituation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'eſſai durant lequel je n'épargnai point mes ſoins, je me déterminai à quitter mes diſciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit tout cela auſſi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris ſur lui de me renvoyer ſi je ne lui en euſſe épargné la peine, & cet excès de condeſcendance en pareil cas, n'eſt aſſurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus inſupportable, étoit la comparaiſon continuelle que j'en faiſois avec celui que j'avois quitté: c'étoit le ſouvenir de mes cheres Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & ſur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repenſant à elle, à nos plaiſirs, à notre innocente vie, il me prenoit des ſerremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'inſtant & à pied pour retourner auprès d'elle; pourvu que je la reviſſe encore une fois j'aurois été content de mourir à l'inſtant même. Enfin je ne puis réſiſter à ces ſouvenirs ſi tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me diſois que je n'avois pas été aſſez patient, aſſez complaiſant, aſſez careſſant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes tranſports de ma premiere jeuneſſe, & je me retrouve à ſes pieds. Ah! j'y ſerois mort de joie ſi j'avois retrouvé dans ſon accueil, dans ſes careſſes, dans ſon cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuſe illuſion des choſes humaines! Elle me reçut toujours avec ſon excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle: mais je venois rechercher le paſſé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A

peine eus-je resté une demi-heure avec elle, que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir, & cela, sans que je puisse dire qu'il y eût de la faute de personne ; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, & parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant. L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeller incessamment tant de doux souvenirs, c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains régrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures de repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchois des distractions utiles, & sentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir, quand Maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer ; mais depuis moi tout étoit changé. Son Econome étoit un dissipateur. Il vouloit briller : bon cheval, bon équipage ; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voisins ; il faisoit des entreprises continuelles en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être saisie & peut-être supprimée. Enfin je n'envisageois que ruine & désastres, & le moment m'en sembloit si proche que j'en sentois d'avance toutes les horreurs.

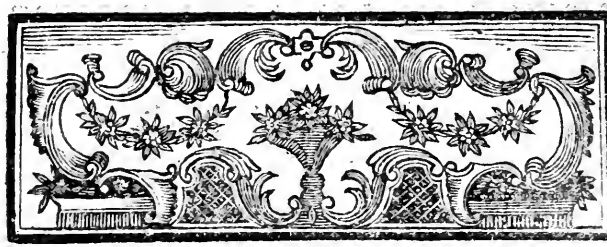
Mon cher cabinet étoit ma seule distraction. A force d'y chercher des remedes contre le trouble de mon ame, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois, & revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne,

pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentois pas assez savant & ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres, & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la musique en cessant de l'enseigner. Au contraire, j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi, sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique, n'étoit pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes je les trouvois souvent fort mal inventés. Il y avoit long-temps que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la mesure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit, & je vis en y repensant, que ces difficultés n'étoient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès, & je parvins à noter quelque musique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande simplicité Dès ce moment je crus ma fortune faite, & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne songeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en présentant mon projet à l'Académie je ne fisse une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma résolution fut prise & exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avoient inspirée, & toujours le même dans tous les temps, je partis de Savoye, avec mon système de musique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Héron.

Telles

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeunesse. J'en ai narré l'histoire avec une fidélité dont mon cœur est content. Si dans la suite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchise, & c'étoit mon dessein. Mais il faut m'arrêter ici. Le temps peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la postérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors on saura pourquoi je me tais.

Fin du sixieme Livre.



LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

PREMIERE PROMENADE.

ME voici donc ſeul ſur la terre, n'ayant plus de frere, de prochain, d'ami, de ſociété que moi-même. Le plus ſociable & le plus aimant des humains en a été proſcrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les rafinemens de leur haine quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon ame ſenſible, & ils ont briſé violemment tous les liens qui m'attachoient à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Il n'ont pû qu'en ceſſant de l'être ſe dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers inconnus, nuls enfin pour moi puiſqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux & de tout, que ſuis-je moi-même? Voilà ce qui me reſte à chercher. Malheureuſement cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil ſur ma poſition. C'eſt une idée par laquelle il faut néceſſairement que je paſſe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je ſuis dans cette étrange poſition, elle me paroit encore un rêve. Je m'i-

magine toujours qu'une indigeſtion me tourmente, que je dors d'un mauvais ſommeil, & que je vais me reveiller bien ſoulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, ſans doute, il faut que j'aie fait, ſans que je m'en apperçuſſe, un ſaut de la veille au ſommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne ſais comment de l'ordre des choſes, je me ſuis vu précipité dans un cahos incompréhenſible où je n'apperçois rien du tout, & plus je penſe à ma ſituation préſente, & moins je puis comprendre où je ſuis.

Eh! Comment aurois-je pu prévoir le deſtin qui m'attendoit? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y ſuis livré? Pouvois-je dans mon bon ſens ſuppoſer qu'un jour, moi le même homme que j'étois, le même que je ſuis encore, je paſſerois, je ſerois tenu ſans le moindre doute pour un monſtre, un empoiſonneur, un aſſaſſin, que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille, que toute la ſalutation que me feroient les paſſans, ſeroit de cracher ſur moi; qu'une génération toute entiere s'amuſeroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant? Quand cette étrange révolution ſe fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleverſé. Mes agitations, mon indignation, me plongerent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour ſe calmer, & dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de ſottiſe en ſottiſe, j'ai fourni par mes imprudences aux directeurs de ma deſtinée autant d'inſtrumens qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer ſans retour.

Je me ſuis débattu long-temps auſſi violemment que vainement. Sans adreſſe, ſans art, ſans diſſimulation, ſans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant que m'enlacer davantage, & leur donner inceſſamment de nouvelles priſes qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le ſeul parti qui me reſtoit à prendre, celui de me ſoumettre à ma deſtinée ſans plus

regimber contre la néceſſité. J'ai trouvé dans cette réſignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure, & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une réſiſtance auſſi pénible qu'infructueuſe.

Une autre choſe a contribué à cette tranquillité. Dans tous les rafinemens de leur haine, mes perſécuteurs en ont omis un que leur animoſité leur a fait oublier; c'étoit d'en graduer ſi bien les effets, qu'ils puſſent entretenir & renouveller mes douleurs ſans ceſſe, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'adreſſe de me laiſſer quelque lueur d'eſpérance, ils me tiendroient encore par là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer enſuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuiſé toutes leurs reſſources; en ne me laiſſant rien ils ſe ſont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépreſſion, la dériſion, l'opprobre dont ils m'ont couvert ne ſont pas plus ſuſceptibles d'augmentation que d'adouciſſement; nous ſommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y ſouſtraire. Ils ſe ſont tellement preſſés de porter à ſon comble la meſure de ma miſere, que toute la puiſſance humaine, aidée de toutes les ruſes de l'enfer, n'y ſauroit plus rien ajouter. La douleur phyſique elle-même au lieu d'augmenter mes peines y feroit diverſion. En m'arrachant des cris, peut-être elle m'épargneroit des gémiſſemens, & les déchiremens de mon corps ſuſpendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux puiſque tout eſt fait? Ne pouvant plus empirer mon état, ils ne ſauroient plus m'inſpirer d'allarmes. L'inquiétude & l'effroi des maux dont ils m'ont pour jamais délivré: c'eſt toujours un ſoulagement. Les maux réels ont ſur moi peu de priſe; je prends aiſément mon parti ſur ceux que j'éprouve, mais non pas ſur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée les combine, les retourne, les étend & les augmente. Leur attente me tour-

monte cent fois plus que leur présence, & la menace m'est plus terrible que le coup. Si-tôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avoient d'imaginaire, les réduit à leur juste valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés, & même au milieu de ma souffrance, je ne laisse pas de me sentir soulagé. Dans cet état, affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude, de l'espérance, la seule habitude suffira pour me rendre de jour en jour plus supportable une situation que rien ne peut empirer, & à mesure que le sentiment s'en émousse par la durée, ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que m'ont fait mes persécuteurs en épuisant sans mesure tous les traits de leur animosité. Ils se sont ôté sur moi tout empire, & je puis désormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis long-temps je ne craignois plus rien; mais j'espérois encore, & cet espoir tantôt bercé, tantôt frustré, étoit une prise par laquelle mille passions diverses ne cessoient de m'agiter. Un événement aussi triste qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'espérance, & m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici-bas. Dès-lors je me suis résigné sans réserve, & j'ai retrouvé la paix.

Si-tôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute son étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public sur mon compte, & même ce retour ne pouvant plus être réciproque me seroit désormais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inspiré, leur commerce me seroit insipide & même à charge, & je suis cent fois plus heureux dans ma solitude, que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la société. Elles n'y pourroient plus germer derechef à mon âge; il est trop tard. Qu'ils me fassent désormais du bien ou du mal, tout m'est indifférent de leur part, & quoi qu'ils

faſſent, mes contemporains ne ſeront jamais rien pour moi.

Mais je comptois encore ſur l'avenir, & j'eſpérois qu'une génération meilleure, examinant mieux & les jugemens portés par celle-ci ſur mon compte, & ſa conduite avec moi, démêleroit aiſément l'artifice de ceux qui la dirigent, & me verroit enfin tel que je ſuis. C'eſt cet eſpoir qui m'a fait écrire mes Dialogues, & qui m'a ſuggéré mille folles tentatives pour les faire paſſer à la poſtérité. Cet eſpoir, quoiqu'éloigné, tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le ſiecle un cœur juſte, & mes eſpérances que j'avois beau jetter au loin me rendoient également le jouet des hommes d'aujourd'hui. J'ai dit dans mes Dialogues ſur quoi je fondois cette attente. Je me trompois. Je l'ai ſenti par bonheur aſſez à temps pour trouver encore avant ma derniere heure un intervalle de pleine quiétude, & de repos abſolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, & j'ai lieu de croire qu'il ne ſera plus interrompu.

Il ſe paſſe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter ſur le retour du public, même dans un autre âge, puiſqu'il eſt conduit dans ce qui me regarde par des guides qui ſe renouvellent ſans ceſſe dans les Corps qui m'ont pris en averſion. Les particuliers meurent; mais les Corps collectifs ne meurent point. Les mêmes paſſions s'y perpétuent, & leur haine ardente immortelle comme le démon qui l'inſpire, a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers ſeront morts, les Médecins, les Oratoriens vivront encore, & quand je n'aurois pour perſécuteurs que ces deux corps-là, je dois être ſûr qu'ils ne laiſſeront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort, qu'ils n'en laiſſent à ma perſonne de mon vivant. Peut-être, par trait de temps, les Médecins que j'ai réellement offenſés pourroient-ils s'appaiſer : mais les Oratoriens que j'aimois, que j'eſtimois, en qui j'avois toute confiance & que je n'offenſai jamais, les Oratoriens gens d'égliſe & demi-

moines, feront à jamais implacables, leur propre iniquité fait mon crime que leur amour-propre ne me pardonnera jamais, & le public dont ils auront foin d'entretenir & ranimer l'animofité fans ceffe, ne s'appaifera pas plus qu'eux.

Tout eft fini pour moi fur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me refte plus rien à efpérer ni à craindre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abyme, pauvre mortel infortuné, mais impaffible comme Dieu même.

Tout ce qui m'eft extérieur, m'eft étranger déformais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni femblables, ni freres. Je fuis fur la terre comme dans une planete étrangere où je ferois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi quelque chofe, ce ne font que des objets affligeans & déchirans pour mon cœur, & je ne peux jetter les yeux fur ce qui me touche & m'entoure fans y trouver toujours quelque fujet de dédain qui m'indigne, ou de douleurs qui m'afflige. Ecartons donc de mon efprit tous les pénibles objets dont je m'occuperois auffi douloureufement qu'inutilement. Seul pour le refte de ma vie, puifque je ne trouve qu'en moi la confolation, l'efpérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'eft dans cet état que je reprends la fuite de l'examen févere & fincere que j'appellai jadis mes Confeffions. Je confacre mes derniers jours à m'étudier moi-même & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converfer avec mon ame puifqu'elle eft la feule que les hommes ne puiffent m'ôter. Si à force de réfléchir fur mes difpofitions intérieures je parviens à les mettre en meilleur ordre & à corriger le mal qui peut y refter, mes méditations ne feront pas entiérement inutiles, & quoique je ne fois plus bon à rien fur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loifirs de mes promenades journalieres ont fouvent été remplis de contemplations charmantes, dont j'ai regret d'avoir perdu le fouvenir. Je fixerai par l'écriture celles

qui pourront me venir encore ; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouiſſance. J'oublierai mes malheurs, mes perſécuteurs, mes opprobres, en ſongeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne ſeront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y ſera beaucoup queſtion de moi, parce qu'un ſolitaire qui réfléchit, s'occupe néceſſairement beaucoup de lui-même. Du reſte toutes les idées étrangeres qui me paſſent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai penſé tout comme il m'eſt venu, & avec auſſi peu de liaiſon que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en réſultera toujours une nouvelle connoiſſance de mon naturel & de mon humeur par celles des ſentimens & des penſées, dont mon eſprit fait ſa pâture journaliere dans l'étrange état où je ſuis. Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes Confeſſions, mais je ne leur en donne plus le titre, ne ſentant plus rien à dire qui puiſſe le mériter. Mon cœur s'eſt purifié à la coupelle de l'adverſité, & j'y trouve à peine en le fondant avec ſoin, quelque reſte de penchant repréhenſible. Qu'aurois-je encore à confeſſer quand toutes les affections terreſtres en ſont arrachées? Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer : je ſuis nul déſormais parmi les hommes, & c'eſt tout ce que je puis être n'ayant plus avec eux de relation réelle de véritable ſociété. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir ſans nuire à autrui, ou à moi même, m'abſtenir eſt devenu mon unique devoir, & je le remplis autant qu'il eſt en moi. Mais dans ce déſœuvrement du corps mon ame eſt encore active, elle produit encore des ſentimens, des penſées & ſa vie interne & morale ſemble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terreſtre & temporel. Mon corps n'eſt plus pour moi qu'un embarras, qu'un obſtacle & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une ſituation ſi ſinguliere mérite aſſurément d'être

examinée & décrite, & c'eſt à cet examen que je conſacre mes derniers loiſirs. Pour le faire avec ſuccès il y faudroit procéder avec ordre & méthode: mais je ſuis incapable de ce travail & même il m'écarteroit de mon but qui eſt de me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs ſucceſſions. Je ferai ſur moi-même à quelqu'égard les opérations que font les phyſiciens ſur l'air pour en connoitre l'état journalier. J'appliquerai le barometre à mon ame, & ces opérations bien dirigées & longtemps répétées me pourroient fournir des réſultats auſſi sûrs que les leurs. Mais je n'étends pas juſques-là mon entrepriſe. Je me contenterai de tenir le regiſtre des opérations, ſans chercher à les réduire en ſyſtême. Je fais la même entrepriſe que Montagne, mais avec un but tout contraire au ſien: car il n'écrivit ſes Eſſais que pour les autres, & je n'écris mes Rêveries que pour moi. Si dans mes plus vieux jours aux approches du départ, je reſte, comme je l'eſpere, dans la même diſpoſition où je ſuis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, & faiſant renaître ainſi pour moi le temps paſſé, doublera, pour ainſi dire, mon exiſtence. En dépit des hommes je ſaurai goûter encore le charme de la ſociété & je vivrai décrépit avec moi dans un autre âge, comme je vivrois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premieres Confeſſions & mes Dialogues dans un ſouci continuel ſur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes perſécuteurs, pour les tranſmettre, s'il étoit poſſible, à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je ſais qu'elle ſeroit inutile, & le deſir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laiſſe qu'une indifférence profonde ſur le ſort & de mes vrais écrits, & des monumens de mon innocence, qui déja peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiete de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les ſupprime, qu'on les falſifie, tout cela m'eſt égal

déformais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enleve de mon vivant, on ne m'enlevera ni le plaisir de les avoir écrites, ni le souvenir de leur contenu, ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit & dont la source ne peut s'éteindre qu'avec mon ame. Si dès mes premieres calamités j'avois su ne point regimber contre ma destinée, & prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines eussent été sur moi sans effet, & ils n'auroient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peuvent les troubler déformais par tous leurs succès; qu'ils jouissent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence, & d'achever mes jours en paix malgré eux.

DEUXIEME PROMENADE.

AYANT donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle maniere plus simple & plus sûre d'exécuter cette entreprise, que de tenir un registre fidele de mes promenades solitaires & des rêveries qui les remplissent, quand je laisse ma tête entiérement libre, & mes idées suivre leur pente sans résistance & sans gêne. Ces heures de solitude & de méditation sont les seules de la journée, où je sois pleinement moi, & à moi sans diversion, sans obstacle, & où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt senti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination déja moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit déformais, un tiede allanguissement énerve toutes mes facultés, l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés; mon ame ne s'élance plus

qu'avec peine hors de sa caduque envelope, & sans l'espérance de l'état auquel j'aspire, parce que je m'y sens avoir droit, je n'existerois plus que par des souvenirs. Ainsi pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au temps où perdant tout espoir ici-bas & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumois peu-à-peu à le nourrir de sa propre substance, & à chercher toute sa pâture au-dedans de moi.

Cette ressource, dont je m'avisai trop tard devint si féconde qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment & presque le souvenir de mes maux, j'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les ames aimantes & douces. Ces ravissemens, ces extases que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainsi seul, étoient des jouissances que je devois à mes persécuteurs : sans eux, je n'aurois jamais trouvé ni connu les trésors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richesses, comment en tenir un registre fidele ? En voulant me rappeller tant de douces rêveries, au lieu de les décrire j'y retombois. C'est un état que son souvenir ramene, & qu'on cesseroit bientôt de connoître, en cessant tout-à-fait de le sentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui suivirent le projet d'écrire la suite de mes Confessions, sur-tout dans celle dont je vais parler, & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées, & leur donner pour quelque temps un autre cours.

Le jeudi 24 Octobre 1776, je suivis après dîné les boulevards jusqu'à la rue du chemin verd par laquelle je gagnois les hauteurs de Ménil-montant, & de-là, prenant les sentiers à travers les vignes & les prairies,

je traversai jusqu'à Charonne le riant paysage qui sépare ces deux villages ; puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies en prenant un autre chemin. Je m'amusois à les parcourir avec ce plaisir & cet intérêt que m'ont toujours donné les sites agréables, & m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en apperçus deux que je voyois assez rarement autour de Paris, & que je trouvai très-abondantes dans ce canton-là. L'une est le *Picris hieracioides* de la famille des composées, & l'autre le *Bupleurum falcatum* de celles des ombelliferes. Cette découverte me réjouit & m'amusa très-long-temps, & finit par celle d'une plante encore plus rare sur-tout dans un pays élevé, savoir le *Cerastium aquaticum* que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois sur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyois encore en fleurs, & dont l'aspect & l'énumération qui m'étoit familiere me donnoit néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu-à-peu ces menues observations pour me livrer à l'impression, non moins agréable, mais plus touchante que faisoit sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on avoit achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s'étoient déja retirés, les paysans aussi quittoient les champs jusques aux travaux d'hiver. La campagne encore verte & riante, mais défeuillée en partie & déja presque déserte, offroit par-tout l'image de la solitude & des approches de l'hiver. Il résultoit de son aspect un mélange d'impression douce & triste, trop analogue à mon âge & à mon sort, pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyois au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de sentimens vivaces & l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déja flétries par la tristesse & desséchées par les ennuis. Seul & délaissé je sentois venir le froid des premieres glaces, & mon imagination tarissante ne peuploit plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disois

en soupirant : qu'ai-je fait ici-bas ? J'étois fait pour vivre, & je meurs sans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, & je porterai à l'Auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentimens sains, mais rendus sans effet, & d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendrissois sur ces réflexions, je récapitulois les mouvemens de mon ame dès ma jeunesse, & pendant mon âge mûr, & depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes, & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachemens si tendres mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s'étoit nourri depuis quelques années, & je me préparois à les rappeller assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, & je m'en revenois très-content de ma journée, quand au fort de ma rêverie, j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter.

J'étois sur les six heures à la descente de Ménil-montant presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des personnes qui marchoient devant moi, s'étant tout-à-coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'apperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre, étoit de faire un grand saut si juste, que le chien passât sous moi tandis que je serois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter, fut la derniere avant mon accident. Je ne sentis ni le coup ni la chûte ni rien de ce qui s'ensuivit jusqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit presque nuit quand je repris connoissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes

gens qui me raconterent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'étoit précipité sur mes deux jambes, & me choquant de sa masse & de sa vitesse, m'avoit fait tomber la tête en avant : la mâchoire supérieure portant tout le poids de mon corps, avoit frappé sur un pavé très raboteux, & la chûte avoit été d'autant plus violente qu'étant à la descente, ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carrosse auquel appartenoit le chien suivoit immédiatement, & m'auroit passé sur le corps, si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avoient relevé & qui me soutenoient encore lorsque je revins à moi L'état auquel je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avançoit. J'apperçus le Ciel, quelques étoiles, & un peu de verdure. Cette premiere sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentois encore que par-là. Je naissois dans cet instant à la vie, & il me sembloit que je remplissois de ma légere existence tous les objets que j'appercevois. Tout entier au moment présent je ne me souvenois de rien ; je n'avois nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venoit de m'arriver ; je ne savois ni qui j'étois ni où j'étois ; je ne sentois ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyois couler mon sang, comme j'aurois vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartint en aucune sorte. Je sentois dans tout mon être un calme ravissant auquel chaque fois que je me le rappelle je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurois; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étois ; on me dit, *à la haute borne;* c'étoit comme si l'on m'eût dit, *au mont Atlas.* Il fallut demander successivement le pays, la ville & le quartier où je me trouvois. Encore cela ne pût-il suffire pour me reconnoître ; il me fallut tout le trajet de-là jusqu'au boulevard pour me rappeller ma demeure & mon nom. Un

Monſieur que je ne connoiſſois pas & qui eut la charité de m'accompagner quelque temps, apprenant que je demeurois ſi loin, me conſeilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchois très-bien, très-légérement, ſans ſentir ni douleur ni bleſſure, quoique je crachaſſe toujours beaucoup de ſang. Mais j'avois un friſſon glacial qui faiſoit claquer d'une façon très-incommode mes dents fracaſſées. Arrivé au Temple, je penſai que puiſque je marchois ſans peine il valoit mieux continuer ainſi ma route, à pied, que de m'expoſer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainſi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtriere, marchant ſans peine, évitant les embarras, les voitures, choiſiſſant & ſuivant mon chemin tout auſſi-bien que j'aurois pu faire en pleine ſanté, J'arrive, j'ouvre le ſecret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'eſcalier dans l'obſcurité, & j'entre enfin chez moi ſans autre accident que ma chûte & ſes ſuites dont je ne m'appercevois pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant, me firent comprendre que j'étois plus maltraité que je ne penſois. Je paſſai la nuit ſans connoitre encore & ſentir mon mal. Voici ce que je ſentis & trouvai le lendemain. J'avois la levre ſupérieure fendue en dedans juſqu'au nez, en dehors la peau l'avoit mieux garantie & empêchoit la totale ſéparation, quatre dents enfoncées à la mâchoire ſupérieure, toute la partie du viſage qui la couvre extrêmement enflée & meurtrie, le pouce droit foulé & très-gros, le pouce gauche griévement bleſſé, le bras gauche foulé, le genou gauche auſſi très-enflé & qu'une contuſion forte & douloureuſe empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de briſé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige dans une chûte comme celle-la.

Voilà très-fidellement l'hiſtoire de mon accident. En peu de jours cette hiſtoire ſe répandit dans Paris tellement changée & défigurée qu'il étoit impoſſible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance

d'avance ſur cette métamorphoſe ; mais il s'y joignit tant de circonſtances bizarres ; tant de propos obſcurs & de réticences l'accompagnerent, on m'en parloit d'un air ſi riſiblement diſcret que tous ces myſteres m'inquiéterent. J'ai toujours haï les ténebres, elles m'inſpirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les ſingularités de cette époque je n'en remarquerai qu'une, mais ſuffiſante pour faire juger des autres.

M. ***, avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation, envoya ſon ſecrétaire s'informer de mes nouvelles, & me faire d'inſtantes offres de ſervice qui ne parurent pas dans la circonſtance, d'une grande utilité pour mon ſoulagement. Son ſecrétaire ne laiſſa pas de me preſſer très-vivement de me prévaloir de ces offres, juſqu'à me dire que ſi je ne me fiois pas à lui, je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empreſſement & l'air de confidence qu'il y joignit me firent comprendre qu'il y avoit ſous tout cela quelque myſtere que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher, ſur-tout dans l'état d'agitation, où mon accident & la fievre qui s'y étoit jointe avoit mis ma tête. Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & triſtes, & je faiſois ſur tout ce qui ſe paſſoit autour de moi des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fievre, que le ſang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever de troubler ma tranquillité. Madame*** m'avoit recherché depuis quelques années, ſans que je puſſe deviner pourquoi. De petits cadeaux affectés, de fréquentes viſites ſans objet & ſans plaiſir me marquoient aſſez un but ſecret à tout cela, mais ne me le montroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle vouloit faire pour le préſenter à la Reine. Je lui avois dit ce que je penſois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétabliſſement de ſa fortune pour lequel elle avoit beſoin de protection ;

je n'avois rien à répondre à cela. Elle me dit depuis que n'ayant pu avoir accès auprès de la Reine, elle étoit déterminée à donner son livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conseils qu'elle ne me demandoit pas, & qu'elle n'auroit pas suivis. Elle m'avoit parlé de me montrer auparavant le manuscrit. Je la priai de n'en rien faire, & elle n'en fit rien.

Un beau jour durant ma convalescence, je reçus de sa part ce livre tout imprimé & même relié, & je vis dans la préface de si grosses louanges de moi, si maussadement plaquées & avec tant d'affectation que j'en fus désagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faisoit sentir ne s'allia jamais avec la bienveillance; mon cœur ne sauroit se tromper là-dessus.

Quelques jours après Madame*** me vint voir avec sa fille. Elle m'apprit que son livre faisoit le plus grand bruit à cause d'une note qui le lui attiroit; j'avois à peine remarqué cette note en parcourant rapidement ce roman. Je la relus après le départ de Madame***; j'en examinai la tournure, j'y crus trouver le motif de ses visites, de ses cajoleries, des grosses louanges de sa préface, & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de disposer le public à m'attribuer la nôte, & par conséquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à son auteur dans la circonstance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impression qu'il pouvoit faire, & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir en souffrant la continuation des vaines & ostensives visites de Madame*** & de sa fille. Voici pour cet effet le billet que j'écrivis à la mere.

„ *Rousseau* ne recevant chez lui aucun Auteur, „ remercie Madame *** de ses bontés, & la prie de ne „ plus l'honorer de ses visites.

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme, mais tournée comme toutes celles que l'on m'écrit en pareil cas. J'avois barbarement porté le poignard dans son cœur sensible, & je devois croire

au ton de sa lettre qu'ayant pour moi des sentimens si vifs & si vrais, elle ne supporteroit point sans mourir cette rupture. C'est ainsi que la droiture & la franchise en toute chose sont des crimes affreux dans le monde, & je paroitrois à mes contemporains méchant & féroce, quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déja sorti plusieurs fois & je me promenos même assez souvent aux Thuilleries, quand je vis là l'étonnement de plusieurs de ceux qui me rencontroient, qu'il y avoit encore à mon égard quelqu'autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit, que j'étois mort de ma chûte, & ce bruit se répandit si rapidement & si opiniâtrément que plus de quinze jours après que j'en fus instruit, l'on en parla à la Cour comme d'une chose sûre. Le courier d'Avignon, à ce qu'on eut soin de m'écrire, annonçant cette heureuse nouvelle, ne manqua pas d'anticiper à cette occasion sur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort en forme d'oraison funébre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonstance encore plus singuliere que je n'appris que par hasard & dont je n'ai pu savoir aucun détail. C'est qu'on avoit ouvert en même temps une souscription pour l'impression des manuscrits que l'on trouveroit chez moi. Je compris par-là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort: car de penser qu'on imprimât fidellement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet, c'étoit une bêtise qui ne pouvoit entrer dans l'esprit d'un homme sensé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques, faites coup sur coup & suivies de beaucoup d'autres qui n'étoient gueres moins étonnantes, effaroucherent derechef mon imagination que je croyois amortie, & ces noires ténebres qu'on renforçoit sans relâche autour de moi, ranimerent toute l'horreur qu'elles m'inspirent naturellement. Je me fatiguai à faire sur tout cela mille commentaires,

& à tâcher de comprendre des myſteres qu'on a rendus inexplicables pour moi. Le ſeul réſultat conſtant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes concluſions précédentes, ſavoir, que la deſtinée de ma perſonne, & celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération préſente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y ſouſtraire, puiſqu'il m'eſt de toute impoſſibilité de tranſmettre aucun dépôt à d'autres âges ſans le faire paſſer dans celui-ci par des mains intéreſſées à le ſupprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonſtances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis affectée, pour ainſi dire, par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'Etat, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit triés comme ſur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animoſité ſecrette, pour concourir au commun complot, cet accord univerſel eſt trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un ſeul homme qui eût refuſé d'en être complice, un ſeul événement qui lui eût été contraire, une ſeule circonſtance imprévue, qui lui eût fait obſtacle ſuffiſoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés, toutes les fatalités, la fortune, & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes, & un concours ſi frappant qui tient du prodige, ne peut me laiſſer douter que ſon plein ſuccès ne ſoit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'obſervations particulieres, ſoit dans le paſſé, ſoit dans le préſent, me confirment tellement dans cette opinion que je ne puis m'empêcher de regarder déſormais comme un de ces ſecrets du Ciel impénétrables à la raiſon humaine, la même œuvre que je n'enviſageois juſqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée loin de m'être cruelle & déchirante, me conſole, me tranquilliſe, & m'aide à me réſigner. Je ne vais pas ſi loin que St. Auguſtin qui ſe fût conſolé d'être damné ſi telle eût été la volonté de Dieu. Ma réſignation vient d'une ſource moins défin-

téressée, il est vrai, mais non moins pure & plus digne à mon gré de l'Etre parfait que j'adore.

Dieu est juste; il veut que je souffre; & il sait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance, mon cœur & ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes & la destinée; apprenons à souffrir sans murmure; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, & mon tour viendra tôt ou tard.

TROISIEME PROMENADE.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

SOLON répétoit souvent ce vers dans sa vieillesse. Il a un sens dans lequel je pourrois le dire aussi dans la mienne; mais c'est une bien triste science que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir: l'ignorance est encore préférable. L'adversité sans doute est un grand maître; mais ce maître fait payer cher ses leçons, & souvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons si tardives, l'à-propos d'en user se passe. La jeunesse est le temps d'étudier la sagesse; la vieillesse est le temps de la pratiquer. L'expérience instruit toujours, je l'avoue; mais elle ne profite que pour l'espace qu'on a devant soi. Est-il temps au moment qu'il faut mourir d'apprendre comment on auroit dû vivre?

Eh que me servent des lumieres si tard & si douloureusement acquises sur ma destinée & sur les passions d'autrui dont elle est l'œuvre! Je n'ai appris à mieux connoître les hommes que pour mieux sentir la misere où ils m'ont plongé, sans que cette connoissance, en me découvrant tous leurs piéges, m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne suis-je resté toujours dans cette imbécille mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie & le jouet de mes bruyans amis, sans qu'enveloppé de toutes

leurs trames j'en eusse même le moindre soupçon! J'étois leur dupe & leur victime, il est vrai, mais je me croyois aimé d'eux, & mon cœur jouissoit de l'amitié qu'ils m'avoient inspirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illusions sont détruites. La triste vérité que le temps & la raison m'ont dévoilée, en me faisant sentir mon malheur, m'a fait voir qu'il étoit sans remede & qu'il ne me restoit qu'à m'y résigner. Ainsi toutes les expériences de mon âge sont pour moi dans mon état sans utilité présente, & sans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naissance, nous en sortons à la mort. Que sert d'apprendre à mieux conduire son char quand on est au bout de la carriere? Il ne reste plus à penser alors que comment on en sortira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir, & c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge; on y pense à tout, hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfans, & en sortent de plus mauvaise grace que les jeunes gens. C'est que tous leurs travaux ayant été pour cette vie, ils voient à sa fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs soins, tous leurs biens, tous les fruits de leurs laborieuses veilles, ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont songé à rien acquérir durant leur vie qu'ils pussent emporter à leur mort.

Je me suis dit tout cela quand il étoit temps de me le dire, & si je n'ai pas mieux su tirer parti de mes réflexions, ce n'est pas faute de les avoir faites à temps & de les avoir bien digérées. Jetté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'étois pas fait pour y vivre, & que je n'y parviendrois jamais à l'état dont mon cœur sentoit le besoin. Cessant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentois n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination sautoit déja par-dessus l'espace de ma vie à peine commencée, comme sur un terrein qui m'étoit

étranger, pour se reposer sur une assiette tranquille où je pusse me fixer.

Ce sentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance, & renforcé durant toute ma vie par ce long tissu de miseres & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les temps à connoître la nature & la destination de mon être avec plus d'intérêt & de soin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philosophoient bien plus doctement que moi, mais leur philosophie leur étoit, pour ainsi dire, étrangere. Voulant être plus savans que d'autres, ils étudioient l'univers pour savoir comment il est arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curiosité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler savamment, mais non pas pour se connoître; ils travailloient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans. Plusieurs d'entre eux ne vouloient que faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié, son contenu ne les intéressoit plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres & pour le défendre au cas qu'il fut attaqué, mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi quand j'ai desiré d'apprendre, c'étoit pour savoir moi-même & non pas pour enseigner; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il falloit commencer par savoir assez pour soi, & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a gueres que je n'eusse faite également seul dans une isle déserte où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire, & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature, nos opinions sont la regle de nos actions. Dans ce principe qui fut toujours le mien, j'ai cherché souvent & long-temps pour diriger l'emploi de ma vie, à connoître sa véritable fin, & je me suis bientôt consolé de mon peu

d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde, en ſentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété; élevé enſuite avec douceur chez un miniſtre plein de ſageſſe & de religion, j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diroient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore, & livré à moi-même, alléché par les careſſes, ſéduit par la vanité, leurré par l'eſpérance, forcé par la néceſſité, je me fis catholique; mais je demeurai toujours chrétien, & bientôt gagné par l'habitude, mon cœur s'attacha ſincérement à ma nouvelle religion. Les inſtructions, les exemples de Madame de *Warens* m'affermirent dans cet attachement. La ſolitude champêtre où j'ai paſſé la fleur de ma jeuneſſe, l'étude des bons livres à laquelle je me livrai tout entier, renforcerent auprès d'elle mes diſpoſitions naturelles aux ſentimens affectueux, & me rendirent dévot preſque à la maniere de *Fénelon*. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers forcent un ſolitaire à s'élancer inceſſamment vers l'Auteur des choſes, & à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit & la cauſe de tout ce qu'il ſent. Lorſque ma deſtinée me rejetta dans le torrent du monde je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loiſirs me ſuivit par-tout, & jetta l'indifférence & le dégoût ſur tout ce qui pouvoit ſe trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets deſirs, j'eſpérois peu, j'obtins moins, & je ſentis dans des lueurs même de proſpérité que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide ſans en ſavoir démêler l'objet. Ainſi tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins juſqu'à l'âge de quarante ans, flottant entre l'indigence & la fortune, entre la ſageſſe & l'égarement,

plein de vices d'habitude ſans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au haſard ſans principes bien décidés par ma raiſon, & diſtrait ſur mes devoirs ſans les mépriſer, mais ſouvent ſans les bien connoître.

Dès ma jeuneſſe j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien réſolu, dès cet âge atteint & dans quelque ſituation que je fuſſe, de ne plus me débattre pour en ſortir, & de paſſer le reſte de mes jours à vivre au jour la journée ſans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet ſans peine, & quoiqu'alors ma fortune ſemblât vouloir prendre une aſſiette plus fixe; j'y renonçai non-ſeulement ſans regret mais avec un plaiſir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de toutes ces vaines eſpérances, je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'eſprit qui fit toujours mon goût le plus dominant & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & ſes pompes, je renonçai à toutes parures, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute ſimple, un bon gros habit de drap, & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitiſes qui donnent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors, pour laquelle je n'étois nullement propre, & je me mis à copier de la muſique à tant la page, occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choſes extérieures. Je ſentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible ſans doute, mais plus néceſſaire dans les opinions, & réſolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de ſoumettre mon intérieur à un examen ſévere qui le réglât pour le reſte de ma vie tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de ſe faire en moi, un autre monde moral qui ſe dévoiloit à mes regards, les inſenſés jugemens des hommes, dont ſans prévoir encore combien j'en ſerois la victime,

je commençois à ſentir l'abſurdité, le beſoin toujours croiſſant d'un autre bien que la gloriole littéraire dont à-peine la vapeur m'avoit atteint que j'en étois déja dégoûté, le deſir enfin de tracer pour le reſte de ma carriere une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venois de paſſer la plus belle moitié, tout m'obligeoit à cette grande revue dont je ſentois depuis long-temps le beſoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entrepriſe.

C'eſt de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, & ce goût vif pour la ſolitude, qui ne m'a plus quitté depuis ce temps-là. L'ouvrage que j'entreprenois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite abſolue; il demandoit de longues & paiſibles méditations que le tumulte de la ſociété ne ſouffre pas. Cela me força de prendre pour un temps une autre maniere de vivre dont enſuite je me trouvai ſi bien, que ne l'ayant interrompue depuis lorſque par force & pour peu d'inſtans, je l'ai repriſe de tout mon cœur & m'y ſuis borné ſans peine, auſſi-tôt que je l'ai pu, & quand enſuite les hommes m'ont réduit à vivre ſeul, j'ai trouvé qu'en me ſéqueſtrant pour me rendre miſérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois ſu faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris avec un zele proportionné, & à l'importance de la choſe & au beſoin que je ſentois en avoir. Je vivois alors avec des philoſophes modernes qui ne reſſembloient gueres aux anciens : au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irréſolutions, ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir ſur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car, ardens miſſionnaires d'athéiſme, & très-impérieux dogmatiques, ils n'enduroient point ſans colere, que ſur quelque point que ce pût être, on oſât penſer autrement qu'eux. Je m'étois défendu ſouvent aſſez foiblement par haine pour la diſpute, & par peu de talent pour la ſoutenir; mais jamais je n'adoptai leur déſolante doctrine, & cette réſiſtance, à des hommes auſſi intolérans,

qui d'ailleurs avoient leurs vues, ne fut pas une des moindres causes qui attiserent leur animosité.

Ils ne m'avoient pas persuadé, mais ils m'avoient inquiété. Leurs argumens m'avoient ébranlé, sans m'avoir jamais convaincu; je n'y trouvois point de bonne réponse, mais je sentois qu'il y en devoit avoir. Je m'accusois moins d'erreur que d'ineptie, & mon cœur leur répondoit mieux que ma raison.

Je me dis enfin; me laissera-je éternellement balotter par les sophismes des mieux disans, dont je ne suis pas même sûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres soient bien les leurs à eux mêmes? Leurs passions, qui gouvernent leur intérêt de faire croire ceci ou cela, rendent impossible à pénétrer ce qu'ils croient eux-mêmes. Peut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti? Leur philosophie est pour les autres; il m'en faudroit une pour moi. Cherchons-la de toutes mes forces tandis qu'il est temps encore, afin d'avoir une regle fixe de conduite pour le reste de mes jours. Me voilà dans la maturité de l'âge, dans toute la force de l'entendement. Déjà je touche au déclin. Si j'attends encore, je n'aurai plus dans ma délibération tardive l'usage de toutes mes forces; mes facultés intellectuelles auront déja perdu de leur activité, je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux possible: saisissons ce moment favorable; il est l'époque de ma réforme externe & matérielle, qu'il soit aussi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne fois mes opinions, mes principes, & soyons pour le reste de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être après y avoir bien pensé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverses reprises, mais avec tout l'effort & toute l'attention dont j'étois capable. Je sentois vivement que le repos du reste de mes jours & mon sort total en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, tortuosités, de ténebres que vingt fois tenté de tout abandonner; je

fus prêt, renonçant à de vaines recherches, de m'en tenir dans mes délibérations aux regles de la prudence commune, ſans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement étrangere, je me ſentois ſi peu propre à l'acquérir, que la prendre pour mon guide, n'étoit autre choſe que vouloir à travers les mers & les orages, chercher ſans gouvernail, ſans bouſſole, un fanal preſque inacceſſible, & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je perſiſtai : pour la premiere fois de ma vie j'eus du courage, & je dois à ſon ſuccès d'avoir pu ſoutenir l'horrible deſtinée qui dès-lors commençoit à m'envelopper ſans que j'en euſſe le moindre ſoupçon. Après les recherches les plus ardentes & les plus ſinceres qui jamais peut-être aient été faites par aucun mortel, je me décidai pour toute ma vie ſur tous les ſentimens qu'il m'importoit d'avoir, & ſi j'ai pu me tromper dans mes réſultats, je ſuis sûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime ; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il eſt vrai, que les préjugés de l'enfance & les vœux ſecrets de mon cœur n'aient fait pencher la balance du côté le plus conſolant pour moi. On ſe défend difficilement de croire ce qu'on deſire avec tant d'ardeur, & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejetter les jugemens de l'autre vie ne détermine la foi de la plupart des hommes ſur leur eſpérance ou leur crainte. Tout cela pouvoit faſciner mon jugement, j'en conviens, mais non pas altérer ma bonne foi : car je craignois de me tromper ſur toute choſe. Si tout conſiſtoit dans l'uſage de cette vie il m'importoit de le ſavoir, pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendroit de moi, tandis qu'il étoit encore temps & n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde dans la diſpoſition où je me ſentois, étoit d'expoſer le ſort éternel de mon ame pour la jouiſſance des biens de ce monde, qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma satisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarrassé, & dont nos philosophes avoient si souvent rebattu mes oreilles. Mais, résolu de me décider enfin sur des matieres où l'intelligence humaine a si peu de prise, & trouvant de toutes parts des mysteres impénétrables & des objections insolubes, j'adoptai dans chaque question le sentiment qui me parut le mieux établi directement, le plus croyable en lui-même, sans m'arrêter aux objections que je ne pouvois résoudre, mais qui se retorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le systême opposé. Le ton dogmatique sur ces matieres ne convient qu'à des charlatans; mais il importe d'avoir un sentiment pour soi, & de le choisir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela nous tombons dans l'erreur, nous n'en saurions porter la peine en bonne justice, puisque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le principe inébranlable qui sert de base à ma sécurité.

Le résultat de mes pénibles recherches, fut tel à-peu-près que je l'ai consigné depuis dans la profession de foi du Vicaire Savoyard, ouvrage indignement prostitué & profané dans la génération présente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes si jamais il y renaît du bon sens & de la bonne foi.

Depuis lors, resté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation si longue & si réfléchie, j'en ai fait la regle immuable de ma conduite & de ma foi, sans plus m'inquiéter ni des objections que je n'avois pu résoudre, ni de celles que je n'avois pu prévoir, & qui se présentoient nouvellement de temps à autre à mon esprit. Elles m'ont inquiété quelquefois, mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me suis toujours dit: tout cela ne sont que des arguties & des subtilités méthaphysiques, qui ne sont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raison, confirmés par mon cœur, & qui tous portent le sceau de l'assentiment

intérieur dans le silence des passions. Dans des matieres si supérieures à l'entendement humain, une objection que je ne puis résoudre, renversera-t-elle tout un corps de doctrine si solide, si bien liée, & formée avec tant de méditation & de soin, si bien appropriée à ma raison, à mon cœur, à tout mon être, & renforcée de l'assentiment intérieur que je sens manquer à toutes les autres? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apperçois entre ma nature immortelle & la constitution de ce monde, & l'ordre physique que j'y vois regner. J'y trouve dans l'ordre moral correspondant & dont le systême est le résultat de mes recherches, les appuis dont j'ai besoin pour supporter les miseres de ma vie. Dans tout autre systême je vivrois sans ressource, & je mourrois sans espoir. Je serois la plus malheureuse des créatures. Tenons-nous-en donc à celui qui seul suffit pour me rendre heureux en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la conclusion que j'en tirai ne semblent-elles pas avoir été dictées par le Ciel même pour me préparer à la destinée qui m'attendoit, & me mettre en état de la soutenir? Que serois-je devenu, que deviendrois-je encore, dans les angoisses affreuses qui m'attendoient, & dans l'incroyable situation où je suis réduit pour le reste de ma vie, si, resté sans asyle où je pusse échapper à mes implacables persécuteurs, sans dédommagement des opprobres qu'ils me font essuyer en ce monde, & sans espoir d'obtenir jamais la justice qui m'étoit due, je m'étois vu livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel? Tandis que, tranquille dans mon innocence je n'imaginois qu'estime & bienveillance pour moi parmi les hommes; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des freres, les traitres m'enlaçoient en silence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs & les plus terribles pour une ame fiere, trainé dans la fange sans jamais savoir par qui, ni pourquoi, plongé dans un

abyme d'ignominie, enveloppé d'horribles ténebres à travers lesquelles je n'appercevois que de sinistres objets, à la premiere surprise je fus terrassé, & jamais je ne serois revenu de l'abbattement où me jetta ce genre imprévu de malheurs, si je ne m'étois menagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitation que reprenant enfin mes esprits & commençant de rentrer en moi-même, je sentis le prix des ressources que je m'étois ménagées pour l'adversité. Décidé sur toutes les choses dont il m'importoit de juger, je vis, en comparant mes maximes à ma situation, que je donnois aux insensés jugemens des hommes, & aux petits événemens de cette courte vie, beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient. Que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves, il importoit peu que ces épreuves fussent de telle ou telle sorte pourvu qu'il en résultât l'effet auquel elles étoient destinées, & que par conséquent plus les épreuves étoient grandes, fortes, multipliées, plus il étoit avantageux de les savoir soutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand & sûr; & la certitude de ce dédommagement étoit le principal fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes.

Il est vrai qu'au milieu des outrages sans nombre & des indignités sans mesure dont je me sentois accablé de toutes parts, des intervalles d'inquiétude & de doutes venoient de temps à autre ébranler mon espérance & troubler ma tranquillité. Les puissantes objections que je n'avois pu résoudre se présentoient alors à mon esprit avec plus de force, pour achever de m'abattre précisément dans les momens, où surchargé du poids de ma destinée, j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire me revenoient dans l'esprit à l'appui de ceux qui m'avoient déja tourmenté. Ah! me disois-je alors dans des serremens de cœur prêts à m'étouffer, qui me garantira du défes-

pour si dans l'horreur de mon sort je ne vois plus que des chimeres dans les consolations que me fournissoit ma raison ? Si détruisant ainsi son propre ouvrage, elle renverse tout l'appui d'espérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adversité. Quel appui que des illusions qui ne bercent que moi seul au monde ? Toute la génération présente ne voit qu'erreurs & préjugés dans les sentimens dont je me nourris seul ; elle trouve la vérité, l'évidence dans le systême contraire au mien ; elle semble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne foi, & moi-même en m'y livrant de toute ma volonté, j'y trouve des difficultés insurmontables qu'il m'est impossible de résoudre & qui ne m'empêchent pas d'y persister. Suis-je donc seul sage, seul éclairé parmi les mortels ? Pour croire que les choses sont ainsi faut-il qu'elles me conviennent ? Puis-je prendre une confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de solide aux yeux du reste des hommes, & qui me sembleroient illusoires à moi-même si mon cœur ne soutenoit pas ma raison ? N'eût-il pas mieux valu combattre mes persécuteurs à armes égales en adoptant leurs maximes, que de rester sur les chimeres des miennes en proie à leurs atteintes sans agir pour les repousser ? Je me crois sage, & je ne suis que dupe, victime martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois dans ces momens de doute & d'incertitude je fus prêt à m'abandonner au désespoir. Si jamais j'avois passé dans cette état un mois entier, c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces crises, quoiqu'autrefois assez fréquentes, ont toujours été courtes, & maintenant que je n'en suis pas délivré tout-à-fait encore, elles sont si rares & si rapides, qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce sont de légeres inquiétudes qui n'affectent pas plus mon ame, qu'une plume qui tombe dans la riviere ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai senti que remettre en délibération les mêmes points sur lesquels je m'étois ci-devant décidé, étoit me supposer de nouvelles lumieres ou le jugement plus formé, ou plus de zele pour la vérité que je n'avois lors de mes recherches, qu'aucun

cun de ces cas n'étant ni ne pouvant être le mien, je ne pouvois préférer par aucune raison solide, des opinions qui, dans l'accablement du désespoir, ne me tentoient que pour augmenter ma misere, à des sentimens adoptés dans la vigueur de l'âge, dans toute la maturité de l'esprit, après l'examen le plus réfléchi, & dans des temps où le calme de ma vie ne me laissoit d'autre intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur serré de détresse, mon ame affaissée par les ennuis, mon imagination effarouchée, ma tête troublée par tant d'affreux mysteres dont je suis environné, aujourd'hui que toutes mes facultés affoiblies par la vieillesse & les angoisses ont perdu tous leurs ressorts, irai-je m'ôter à plaisir toutes les ressources que je m'étois ménagées, & donner plus de confiance à ma raison déclinante pour me rendre injustement malheureux, qu'à ma raison pleine & vigoureuse pour me dédommager des maux que je souffre sans les avoir mérités? Non, je ne suis ni plus sage, ni mieux instruit, ni de meilleure foi que quand je me décidai sur ces grandes questions, je n'ignorois pas alors les difficultés dont je me laisse troubler aujourd'hui; elles ne m'arrêterent pas, & s'il s'en présentent quelques nouvelles dont on ne s'étoit pas encore avisé, ce sont les sophismes d'une subtile métaphysique qui ne sauroient balancer les vérités éternelles admises de tous les temps, par tous les Sages, reconnues par toutes les nations, & gravées dans le cœur humain en caracteres ineffaçables. Je savois en méditant sur ces matieres que l'entendement humain, circonscrit par les sens, ne les pouvoit embrasser dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma portée sans m'engager dans ce qui la passoit. Ce parti étoit raisonnable, je l'embrassai jadis & m'y tins avec l'assentiment de mon cœur & de ma raison. Sur quel fondement y renoncerois-je aujourd'hui que tant de puissans motifs m'y doivent tenir attaché? Quel danger vois-je à le suivre? Quel profit trouverois-je à l'abandonner? En prenant la doctrine de mes persécuteurs prendrois-je aussi leur morale? Cette morale

ſans racine & ſans fruit, qu'ils étalent pompeuſement dans des livres ou dans quelque action d'éclat ſur le théatre, ſans qu'il en pénetre jamais rien dans le cœur ni dans la raiſon; ou bien cette autre morale ſecrette & cruelle, doctrine intérieure de tous leurs initiés, à laquelle l'autre ne ſert que de maſque, qu'ils ſuivent ſeule dans leur conduite, & qu'ils ont ſi habilement pratiquée à mon égard. Cette morale, purement offenſive, ne ſert point à la défenſe, & n'eſt bonne qu'à l'aggreſſion. De quoi me ſerviroit-elle dans l'état où ils m'ont réduit? Ma ſeule innocence me ſoutient dans les malheurs, & combien me rendrois-je plus malheureux encore, ſi, m'ôtant cette unique mais puiſſante reſſource, j'y ſubſtituois la méchanceté? Les atteindrois-je dans l'art de nuire, & quand j'y réuſſirois, de quel mal me ſoulageroit celui que je leur pourrois faire? Je perdrois ma propre eſtime, & je ne gagnerois rien à la place.

C'eſt ainſi que raiſonnant avec moi-même je parvins à ne plus me laiſſer ébranler dans mes principes par des argumens captieux, par des objections inſolubles, & par des difficultés qui paſſoient ma portée & peut-être celle de l'eſprit humain. Le mien, reſtant dans la plus ſolide aſſiette que j'avois pu lui donner, s'accoutuma ſi bien à s'y repoſer à l'abri de ma conſcience, qu'aucune doctrine étrangere ancienne ou nouvelle ne peut plus l'émouvoir, ni troubler un inſtant mon repos. Tombé dans la langueur & l'appeſantiſſement d'eſprit, j'ai oublié juſqu'aux raiſonnemens ſur leſquels je fondois ma croyance & mes maximes; mais je n'oublierai jamais les concluſions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conſcience & de ma raiſon, & je m'y tiens déſormais. Que tous les philoſophes viennent ergoter contre: ils perdront leur temps & leurs peines. Je me tiens pour le reſte de ma vie en toute choſe, au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choiſir.

Tranquille dans ces diſpoſitions, j'y trouve avec le contentement de moi, l'eſpérance & les conſolations dont j'ai beſoin dans ma ſituation. Il n'eſt pas poſſible

qu'une solitude aussi complette, aussi permanente, aussi triste en elle-même, l'animosité toujours sensible & toujours active de toute la génération présente, les indignités dont elle m'accable sans cesse, ne me jettent quelquefois dans l'abattement, l'espérance ébranlée, les doutes décourageans reviennent encore de temps à autre troubler mon ame & la remplir de tristesse. C'est alors qu'incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour me rassurer moi-même, j'ai besoin de me rappeller mes anciennes résolutions, les soins, l'attention, la sincérité de cœur que j'ai mises à les prendre reviennent alors à mon souvenir & me rendent toute ma confiance. Je me refuse ainsi à toutes nouvelles idées comme à des erreurs funestes, qui n'ont qu'une fausse apparence, & ne sont bonnes qu'a troubler mon repos.

Ainsi retenu dans l'étroite sphere de mes anciennes connoissances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'instruire chaque jour en vieillissant, & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je suis désormais hors d'état de bien savoir. Mais s'il me reste peu d'acquisitions à espérer du côté des lumieres utiles, il m'en reste de bien importantes à faire du côté des vertus nécessaires à mon état. C'est-là qu'il seroit temps d'enrichir & d'orner mon ame d'un d'acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorsque délivrée de ce corps qui l'offusque & l'aveugle, & voyant la vérité sans voile, elle appercevra la misere de toutes ces connoissances dont nos faux savans sont si vains. Elle gémira des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale, sont un bien qu'on emporte avec soi, & dont on peut s'enrichir sans cesse, sans craindre que la mort même nous en fasse perdre le prix. C'est à cette unique & utile étude que je consacre le reste de ma vieillesse. Heureux si par mes progrès sur moi-même, j'apprends à sortir de la vie, non meilleur, car cela n'est pas possible, mais plus vertueux que je n'y suis entré !

QUATRIEME PROMENADE.

DANS le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque eſt celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la premiere lecture de mon enfance, ce ſera la derniere de ma vieilleſſe ; c'eſt preſque le ſeul Auteur que je n'ai jamais lu ſans en tirer quelque fruit. Avant-hier je liſois dans ſes œuvres morales le traité, *comment on pourra tirer utilité de ſes ennemis ?* Le même jour en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les Auteurs, je tombai ſur un des journaux de l'Abbé *R****. au titre duquel il avoit mis ces paroles *vitam vero impendenti. R****, trop au fait des tournures de ces Meſſieurs, pour prendre le change ſur celle-là, je compris qu'il avoit crut ſous cet air de politeſſe me dire une cruelle contrevérité : mais ſur quoi fondé ? Pourquoi ce ſarcaſme ? Quel ſujet y pouvois-je avoir donné ? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque, je réſolu d'employer à m'examiner ſur le menſonge, la promenade du lendemain, & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déja priſe que, le *connois-toi toi-même* du Temple de Delphes n'étoit pas une maxime ſi facile à ſuivre, que je l'avois cru dans mes Confeſſions.

Le lendemain m'étant mis en marche pour exécuter cette réſolution, la premiere idée qui me vint en commençant à me recueillir, fut celle d'un menſonge affreux fait dans ma premiere jeuneſſe, dont le ſouvenir m'a troublé toute ma vie & vient juſques dans ma vieilleſſe contriſter encore mon cœur déja navré de tant d'autres façons. Ce menſonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dût être un plus grand encore par ſes effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait ſuppoſer auſſi cruels qu'il étoit poſſible. Cependant à ne conſulter que la diſpoſition où j'étois en le faiſant, ce menſonge ne fut qu'un fruit de la

mauvaise honte, & bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du Ciel qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachoit, j'aurois donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet sur moi seul. C'est un délire que je ne puis expliquer, qu'en disant comme je crois le sentir, qu'en cet instant mon naturel timide subjugua tous les vœux de mon cœur.

Le souvenir de ce malheureux acte & les inextinguibles regrets qu'il m'a laissés, m'ont inspiré pour le mensonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice pour le reste de ma vie. Lorsque je pris ma devise je me sentois fait pour la mériter, & je ne doutois pas que je n'en fusse digne quand sur le mot de l'Abbé *R**** je commençai de m'examiner plus sérieusement.

Alors en m'épluchant avec plus de soin, je fus bien surpris du nombre de choses de mon invention que je me rappellois avoir dites comme vraies dans le même temps où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui sacrifiois ma sûreté, mes intérêts, ma personne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me surprit le plus étoit qu'en me rappellant ces choses controuvées, je n'en sentois aucun vrai repentir. Moi dont l'horreur pour la fausseté n'a rien dans mon cœur qui la balance, moi qui braverois les supplices s'il les falloit éviter par un mensonge, par quelle bizarre inconséquence mentois-je ainsi de gaîté de cœur sans nécessité, sans profit, & par quelle inconcevable contradiction n'en sentois-je pas le moindre regret, moi que le remords d'un mensonge n'a cessé d'affliger pendant cinquante ans? Je ne me suis jamais endurci sur mes fautes; l'instinct moral m'a toujours bien conduit, ma conscience a gardé sa premiere intégrité, & quand même elle se seroit altérée en se pliant à mes intérêts, comment, gardant toute sa droiture dans les occasions où l'homme forcé par ses passions, peut au moins s'excuser sur

sa foiblesse, la perd elle uniquement dans les choses indifférentes où le vice n'a point d'excuse? Je vis que de la solution de ce problème dépendoit la justesse du jugement que j'avois à porter en ce point sur moi-même, & après l'avoir bien examiné, voici de quelle maniere je parvins à me l'expliquer.

Je me souviens d'avoir lu dans un livre de philosophie que mentir c'est cacher une vérité que l'on doit manifester. Il suit bien de cette definition que taire une vérité qu'on n'est pas obligé de dire n'est pas mentir : mais celui qui non content en pareil cas de ne pas dire la vérité dit le contraire, ment-il alors, ou ne ment il pas? Selon la définition l'on ne sauroit dire qu'il ment. Car s'il donne de la fausse monnoie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, sans doute, mais il ne le vole pas.

Il se présente ici deux questions à examiner, très-importantes l'une & l'autre. La premiere, quand & comment on doit à autrui la vérité, puisqu'on ne la doit pas toujours. La seconde, s'il est des cas où l'on puisse tromper innocemment. Cette seconde question est très-décidée, je le sais bien, négativement dans les livres, où la plus austere morale ne coûte rien à l'auteur; affirmativement dans la société où la morale des livres passe pour un bavardage impossible à pratiquer. Laissons donc ces autorités qui se contredisent, & cherchons par mes propres principes à résoudre pour moi ces questions.

La vérité générale & abstraite est le plus précieux de tous les biens, Sans elle l'homme est aveugle; elle est l'œil de la raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa véritable fin. La vérité particuliere & individuelle n'est pas toujours un bien, elle est quelquefois un mal, très-souvent une chose indifférente. Les choses qu'il importe à un homme de savoir & dont la connoissance est nécessaire à son bonheur, ne sont peut-être pas en grand nombre, mais en quelque nombre qu'elles soient elles sont un bien qui lui appartient, qu'il a droit de

réclamer par-tout où il le trouve, & dont on ne peut le fruſtrer ſans commettre le plus inique de tous les vols, puiſqu'elle eſt de ces biens communs à tous, dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune ſorte d'utilité, ni pour l'inſtruction ni dans la pratique, comment ſeroient-elles un bien dû, puiſqu'elles ne ſont pas même un bien, & puiſque la propriété n'eſt fondée que ſur l'utilité, où il n'y a point d'utilité poſſible il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrein quoique ſtérile, parce qu'on peut au moins habiter ſur le ſol : mais qu'un fait oiſeux, indifférent à tous égards, & ſans conſéquence pour perſonne ſoit vrai ou faux, cela n'intéreſſe qui que ce ſoit. Dans l'ordre moral rien n'eſt inutile, non plus que dans l'ordre phyſique Rien ne peut être dû de ce qui n'eſt bon à rien, pour qu'une choſe ſoit due il faut qu'elle ſoit, ou puiſſe être utile. Ainſi la vérité due eſt celle qui intéreſſe la juſtice, & c'eſt profaner ce nom ſacré de vérité que de l'appliquer aux choſes vaines dont l'exiſtence eſt indifférente à tous, & dont la connoiſſance eſt inutile à tout. La vérité dépouillée de toute eſpece d'utilité même poſſible, ne peut donc pas être une choſe due ; & par conſéquent celui qui la tait ou la déguiſe ne ment point.

Mais eſt-il de ces vérités ſi parfaitement ſtériles qu'elles ſoient de tout point inutiles à tout, c'eſt un autre article à diſcuter & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à préſent paſſons à la ſeconde queſtion.

Ne pas dire ce qui eſt vrai, & dire ce qui eſt faux ſont deux choſes très-différentes ; mais dont peut néanmoins réſulter le même effet ; car ce réſultat eſt aſſurément bien le même toutes les fois que cet effet eſt nul. Par-tout où la vérité eſt indifférente, l'erreur contraire eſt indifférente auſſi ; d'où il ſuit qu'en pareil cas celui qui trompe en diſant le contraire de la vérité n'eſt pas plus injuſte que celui qui trompe en ne la déclarant pas ; car en fait de vérités inutiles, l'er-

reur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croie le sable qui est au fond de la mer blanc ou rouge cela ne m'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il est. Comment pourroit-on être injuste en ne nuisant à personne, puisque l'injustice ne consiste que dans le tort fait à autrui ?

Mais ces questions ainsi sommairement décidées ne sauroient me fournir encore aucune application sûre pour la pratique, sans beaucoup d'éclaircissemens préalables nécessaires pour faire avec justesse cette application dans tous les cas qui peuvent se présenter. Car si l'obligation de dire la vérité n'est fondée que sur son utilité, comment me constituerai-je juge de cette utilité ? Très-souvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre, l'intérêt particulier est presque toujours en opposition avec l'intérêt public. Comment se conduire en pareil cas ? Faut-il sacrifier l'utilité de l'absent à celle de la personne à qui l'on parle ? Faut-il taire ou dire la vérité qui profitant à l'un nuit à l'autre ? Faut-il peser tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public, ou à celle de la justice distributive, & suis-je assuré de connoître tous les rapports de la chose pour ne dispenser les lumieres dont je dispose que sur les regles de l'équité ? De plus, en examinant ce qu'on doit aux autres, ai-je examiné suffisamment ce qu'on se doit à soi même, ce qu'on doit à la vérité pour elle seule ? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'ensuit-il que je ne m'en fasse pas à moi même, & suffit-il de n'être jamais injuste pour être toujours innocent ?

Que d'embarrassantes discussions dont il seroit aisé de se tirer en se disant, soyons toujours vrais au risque de tout ce qui en peut arriver. La justice elle-même est dans la vérité des choses ; le mensonge est toujours iniquité, l'erreur est toujours imposture, quand on donne ce qui n'est pas pour la regle de ce qu'on doit faire ou croire. Et quelqu'effet qui résulte de la vérité on est toujours inculpable quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du sien.

Mais c'est-là trancher la question sans la résoudre,

Il ne s'agiſſoit pas de prononcer s'il ſeroit bon de dire toujours la vérité, mais ſi l'on y étoit toujours également obligé, & ſur la définition que j'examinois ſuppoſant que non, de diſtinguer les cas où la vérité eſt rigoureuſement due, de ceux où l'on peut la taire ſans injuſtice & la déguiſer ſans menſonge : car j'ai trouvé que de tels cas exiſtoient réellement. Ce dont il s'agit eſt donc de chercher une regle sûre pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette regle & la preuve de ſon infaillibilité? .... Dans toutes les queſtions de morale difficiles comme celle-ci, je me ſuis toujours bien trouvé de les réſoudre par le dictamen de ma conſcience, plutôt que par les lumieres de ma raiſon. Jamais l'inſtinct moral ne m'a trompé : il a gardé juſqu'ici ſa pureté dans mon cœur aſſez pour que je puiſſe m'y confier, & s'il ſe tait quelquefois devant mes paſſions dans ma conduite, il reprend bien ſon empire ſur elles dans mes ſouvenirs. C'eſt-là que je me juge moi-même avec autant de ſévérité peut-être, que je ſerai jugé par le Souverain Juge après cette vie.

Juger des diſcours des hommes par les effets qu'ils produiſent, c'eſt ſouvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne ſont pas toujours ſenſibles & faciles à connoître, ils varient à l'infini comme les circonſtances dans leſquelles ces diſcours ſont tenus. Mais c'eſt uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie, & détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux n'eſt mentir que par l'intention de tromper, & l'intention même de tromper loin d'être toujours jointe avec celle de nuire a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un menſonge innocent il ne ſuffit pas que l'intention de nuire ne ſoit pas expreſſe, il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à perſonne en quelque façon que ce ſoit. Il eſt rare & difficile qu'on puiſſe avoir cette certitude ; auſſi eſt-il difficile & rare qu'un menſonge ſoit parfaitement innocent. Mentir pour ſon avantage à ſoi-même eſt impoſture, mentir pour l'a-

vantage d'autrui eſt fraude, mentir pour nuire eſt calomnie; c'eſt la pire eſpece de menſonge. Mentir ſans profit ni préjudice de ſoi ni d'autrui, n'eſt pas mentir : ce n'eſt pas menſonge, c'eſt fiction.

Les fictions qui ont un objet moral s'appellent apologues ou fables, & comme leur objet n'eſt ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles ſous des formes ſenſibles & agréables, en pareil cas on ne s'attache gueres à cacher le menſonge de fait qui n'eſt que l'habit de la vérité, & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il eſt d'autres fictions purement oiſeuſes, telles que ſont la plupart des contes & des romans qui, ſans renfermer aucune inſtruction véritable, n'ont pour objet que l'amuſement. Celles-là, dépouillées de toute utilité morale ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente, & lorſqu'il les débite avec affirmation comme des vérités réelles, on ne peut gueres diſconvenir qu'elles ne ſoient de vrais menſonges. Cependant, qui jamais s'eſt fait un grand ſcrupule de ces menſonges-là, & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les font ? S'il y a par exemple quelque objet moral dans le Temple de Gnide, cet objet eſt bien offuſqué & gâté par les détails voluptueux & par les images laſcives. Qu'a fait l'Auteur pour couvrir cela d'un vernis de modeſtie? Il a feint que ſon ouvrage étoit la traduction d'un manuſcrit Grec, & il a fait l'hiſtoire de la découverte de ce manuſcrit de la façon la plus propre à perſuader ſes lecteurs de la vérité de ſon récit. Si ce n'eſt pas là un menſonge bien poſitif, qu'on me diſe donc ce que c'eſt que mentir? Cependant qui eſt-ce qui s'eſt aviſé de faire à l'Auteur un crime de ce menſonge & de le traiter pour cela d'impoſteur.

On dira vainement que ce n'eſt-là qu'une plaiſanterie, que l'Auteur tout en affirmant ne vouloit perſuader perſonne, qu'il n'a perſuadé perſonne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fût lui-même l'Auteur de l'ouvrage prétendu Grec dont il ſe donnoit pour le traducteur. Je ré-

pondrai qu'une pareille plaisanterie sans aucun objet n'eût été qu'un bien sot enfantillage, qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme quoiqu'il ne persuade pas, qu'il faut détacher du public instruit des multitudes de lecteurs simples & crédules à qui l'histoire du manuscrit narrée par un Auteur grave avec un air de bonne foi en a réellement imposé, & qui ont bu sans crainte dans une coupe de forme antique le poison dont ils se seroient au moins défiés s'il leur eût été présenté dans un vase moderne.

Que ces distinctions se trouvent ou non dans les livres, elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bonne foi avec lui-même, qui ne veut rien se permettre que sa conscience puisse lui reprocher. Car dire une chose fausse à son avantage, n'est pas moins mentir que si on la disoit au préjudice d'autrui ; quoique le mensonge soit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'est troubler l'ordre de la justice, attribuer faussement à soi même ou à autrui un acte d'où peut résulter louange ou blâme, inculpation ou disculpation, c'est faire une chose injuste ; or tout ce qui, contraire à la vérité, blesse la justice en quelque façon que ce soit, c'est mensonge. Voilà la limite exacte : mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéresse la justice en aucune sorte n'est que fiction, & j'avoue que quiconque se reproche une pure fiction comme un mensonge, a la conscience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle mensonges officieux sont de vrais mensonges, parce qu'en imposer à l'avantage soit d'autrui, soit de soi-même, n'est pas moins injuste, que d'en imposer à son détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité, ment, dès qu'il s'agit d'une personne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire, il en peut dire tout ce qu'il veut, sans mentir, à moins qu'il ne juge sur la moralité des faits qu'il invente, & qu'il n'en juge faussement : car alors s'il ne ment pas dans le fait, il ment contre la vérité morale, cent fois plus respectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuise dans les converſations oiſeuſes à citer fidellement, les lieux, les temps, les perſonnes, à ne ſe permettre aucune fiction, à ne broder aucune circonſtance, à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt, ils ſont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de narrer quelque fait qui leur touche de près, toutes les couleurs ſont employées pour préſenter les choſes ſous le jour qui leur eſt le plus avantageux, & ſi le menſonge leur eſt utile & qu'ils s'abſtiennent de le dire eux-mêmes, ils le favoriſent avec adreſſe, & font en ſorte qu'on l'adopte ſans le leur pouvoir imputer. Ainſi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai* fait tout le contraire. En choſes parfaitement indifférentes, la vérité qu'alors l'autre reſpecte ſi fort, le touche fort peu, & il ne ſe fera gueres ſcrupule d'amuſer une compagnie par des faits controuvés, dont il ne réſulte aucun jugement injuſte ni pour ni contre qui que ce ſoit vivant ou mort. Mais tout diſcours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, eſtime ou mépris, louange ou blâme contre la juſtice & la vérité, eſt un menſonge qui jamais n'approchera de ſon cœur, ni de ſa bouche, ni de ſa plume. Il eſt ſolidement *vrai*, même contre ſon intérêt, quoiqu'il ſe pique aſſez peu de l'être dans les converſations oiſeuſes. Il eſt *vrai* en ce qu'il ne cherche à tromper preſonne, qu'il eſt auſſi fidele à la vérité qui l'accuſe, qu'à celle qui l'honore, & qu'il n'en impoſe jamais pour ſon avantage, ni pour nuire à ſon ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme *vrai*, & l'autre, eſt que celui du monde eſt très-rigoureuſement fidele à toute vérité qui ne lui coûte rien, mais pas au-delà, & que le mien ne la ſert jamais ſi fidellement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais, diroit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je le glorifie ? Cet amour eſt donc faux puiſqu'il ſouffre tant

d'alliage ? Non, il eſt pur & vrai : mais il n'eſt qu'une émanation de l'amour de la juſtice, & ne veut jamais être faux, quoiqu'il ſoit ſouvent fabuleux. Juſtice & vérité ſont dans ſon eſprit deux mots ſynonymes qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment. La ſainte vérité que ſon cœur adore ne conſiſte point en faits indifférens, & en noms inutiles, mais à rendre fidellement à chacune ce qui lui eſt dû en choſes qui ſont véritablemens ſiennes, en imputations bonnes ou mauvaiſes, en rétributions d'honneur ou de blâme, de louange & d'improbation. Il n'eſt faux ni contre autrui, parce que ſon équité l'en empêche & qu'il ne veut nuir à perſonne injuſtement, ni pour lui-même, parce que ſa conſcience l'en empêche, & qu'il ne ſauroit s'approprier ce qui n'eſt pas à lui. C'eſt ſur-tout de ſa propre eſtime qu'il eſt jaloux ; c'eſt le bien dont il peut le moins ſe paſſer, & il ſentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres aux dépens de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en choſes indifférentes, ſans ſcrupule & ſans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui, ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités hiſtoriques, en tout ce qui a trait à la conduite des hommes, à la juſtice, à la ſociabilité, aux lumieres utiles, il garantira de l'erreur, & lui-même, & les autres autant qu'il dépendra de lui. Tout menſonge hors de-là, ſelon lui n'en eſt pas un. Si le Temple de Gnide eſt un ouvrage utile, l'hiſtoire du manuſcrit Grec n'eſt qu'une fiction très-innocente ; elle eſt un menſonge très-puniſſable, ſi l'ouvrage eſt dangereux.

Telles furent mes regles de conſcience ſur le menſonge & ſur la vérité. Mon cœur ſuivoit machinalement ces regles avant que ma raiſon les eût adoptées, & l'inſtinct moral en fit ſeul l'application. Le criminel menſonge dont la pauvre Marion fut la victime m'a laiſſé d'ineffaçables remords, qui m'ont garanti tout le reſte de ma vie non-ſeulement de tout menſonge de cette eſpèce, mais de tous ceux qui, de quelque façon que ce pût être, pouvoient toucher l'intérêt & la réputation d'autrui. En généraliſant ainſi

l'exclusion, je me suis dispensé de peser exactement l'avantage & le préjudice, & de marquer les limites précises du mensonge nuisible, & du mensonge officieux; en regardant l'un & l'autre comme coupables, je me les suis interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le reste mon tempérament a beaucoup influé sur mes maximes, ou plutôt sur mes habitudes; car je n'ai gueres agi par regles, où n'ai gueres suivi d'autres regles en toute chose que les impulsions de mon naturel. Jamais mensonge prémédité n'approcha de ma pensée, jamais je n'ai menti pour mon intérêt; mais souvent j'ai menti par honte, pour me tirer d'embarras en choses indifférentes, ou qui n'intéressoient tout au plus que moi seul, lorsqu'ayant à soutenir un entretien, la lenteur de mes idées, & l'aridité de ma conversation, me forçoit de recourir aux fictions pour avoir quelque chose à dire. Quand il faut nécessairement parler, & que des vérités amusantes ne se présentent pas assez tôt à mon esprit, je débite des fables pour ne pas demeurer muet; mais dans l'invention de ces fables, j'ai soin, tant que je puis, qu'elles ne soient pas des mensonges, c'est-à-dire, qu'elles ne blessent ni la justice ni la vérité due, & qu'elles ne soient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon desir seroit bien d'y substituer au moins à la vérité des faits une vérité morale; c'est-à-dire, d'y bien représenter les affections naturelles au cœur humain, & d'en faire sortir toujours quelque instruction utile, d'en faire, en un mot, des contes moraux, des apologues; mais il faudroit plus de présence d'esprit que je n'en ai, & plus de facilité dans la parole pour savoir mettre à profit pour l'instruction, le babil de la conversation. Sa marche, plus rapide que celle de mes idées me forçant presque toujours de parler avant de penser, m'a souvent suggéré des sottises & des inepties, que ma raison désapprouvoit, & que mon cœur désavouoit à mesure qu'elles échappoient de ma bouche, mais qui pré-

cédant mon propre jugement, ne pouvoient plus être reformées par sa censure.

C'est encore par cette premiere & irrésistible impulsion du tempérament, que dans des momens imprévus & rapides, la honte & la timidité m'arrachent souvent des mensonges, auxquels ma volonté n'a point de part; mais la précédent en quelque sorte par la nécessité de répondre à l'instant. L'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuisibles à d'autres, mais non pas ceux qui peuvent me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul, ce qui n'est pas moins contre ma conscience & mes principes, que ceux qui peuvent influer sur le sort d'autrui.

J'atteste le Ciel que si je pouvois l'instant d'après retirer le mensonge qui m'excuse, & dire la vérité qui me charge sans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferois de tout mon cœur, mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute me retient encore, & je me repens très-sincérement de ma faute, sans néanmoins l'oser réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire, & montrera que je ne mens ni par intérêt ni par amour-propre, encore moins par envie ou par malignité: mais uniquement par embarras & mauvaise honte, sachant même très-bien quelquefois que ce mensonge est connu pour tel, & ne peut me servir du tout à rien.

Il y a quelque temps M. *F**** m'engagea contre mon usage à aller avec ma femme, dîner en maniere de pic-nic avec lui & M. *B**** chez la Dame*** restauratrice, laquelle & ses deux filles dînerent aussi avec nous. Au milieu du dîné, l'aînée, qui est mariée depuis peu & qui étoit grosse, ... (1) s'avisa de me demander brusquement & en me fixant,

(1) Ces points indiquent quelques mots que l'on n'a pu lire dans le manuscrit.

si j'avois eu des enfans. Je répondis, en rougissant jusqu'aux yeux, que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle sourit malignement en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obscur, même pour moi.

Il est clair d'abord que cette réponse n'est point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en imposer : car dans la disposition où je voyois les convives, j'étois bien sûr que ma réponse ne changeoit rien à leur opinion sur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaisir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas assez bouché pour ne pas sentir cela. Deux minutes après, la réponse que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une question peu discrete de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainsi sans mentir, sans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, & je lui faisois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me questionner. Je ne fis rien de tout cela, je ne dis point ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me servir de rien. Il est donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dicterent ma réponse, & qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faisois l'aveu de mes fautes avec plus de franchise que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je sentois au-dedans de moi ; mais l'œil de la malignité me navre & déconcerte : en devenant plus malheureux, je suis devenu plus timide, & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux senti mon aversion naturelle pour le mensonge qu'en écrivant mes Confessions : car c'est là que les tentations auroient été fréquentes & fortes ; pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais loin d'avoir rien tû, rien dissimulé qui fût à ma charge, par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation, je me sentois plutôt porté à mentir dans le sens contraire en m'accusant avec trop

de

de sévérité, qu'en m'excusant avec trop d'indulgence, & ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévérement que je ne me suis jugé moi-même. Oui je le dis & le sens avec une fiere élévation d'ame, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchise, aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme; sentant que le bien surpassoit le mal; j'avois mon intérêt à tout dire, & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois, non dans les faits, mais dans les circonstances, & cette espece de mensonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeller mensonge, car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confessions déja vieux & dégoûté des vains plaisirs de la vie que j'avois tous effleurés, & dont mon cœur avoit bien senti le vide. Je les écrivis de mémoire; cette mémoire me manquoit souvent ou ne me fournissoit que des souvenirs imparfaits, & j'en remplissois les lacunes par des détails que j'imaginois en supplément de ces souvenirs, mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre sur les momens heureux de ma vie, & je les embellissois quelquefois des ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je disois les choses que j'avois oubliées comme il me sembloit qu'elles avoient dû être, comme elles avoient été peut-être, jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers, mais jamais je n'ai mis le mensonge à la place pour pallier mes vices, ou pour m'arroger des vertus.

Que si, quelquefois sans y songer par un mouvement involontaire, j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil, ces réticences ont bien été compensées par d'autres réticences plus bizarres qui m'ont souvent fait taire le bien plus soigneusement que le mal. Ceci est une singularité de mon naturel qu'il est fort pardonnable aux hommes de ne pas croire: mais qui tout incroyable qu'elle est, n'en est pas moins réelle: j'ai

ſouvent dit le mal dans toute ſa turpitude, j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eût d'aimable, & ſouvent je l'ai tû tout-à-fait, parce qu'il m'honoroit trop, & qu'en faiſant mes Confeſſions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans ſans me vanter des heureuſes qualités dont mon cœur étoit doué, & même en ſupprimant les faits qui les mettoient trop en évidence. Je m'en rappelle ici d'eux de ma premiere enfance, qui tous deux ſont bien venus à mon ſouvenir en écrivant, mais que j'ai rejettés l'un & l'autre par l'unique raiſon dont je viens de parler.

J'allois preſque tous les dimanches paſſer la journée au Pâquis chez M. *Fazy* qui avoit épouſé une de mes tantes & qui avoit là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'étendage dans la chambre de la calandre & j'en regardois les rouleaux de fonte : leur luiſant flattoit ma vue, je fus tenté d'y poſer mes doigts & je les promenois avec plaiſir ſur le liſſé du cylindre, quand le jeune *Fazy* s'étant mis dans la roue lui donna un demi-quart de tour ſi adroitement, qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts, mais c'en fut aſſez pour qu'ils y fuſſent écraſés par le bout & que les deux ongles y reſtaſſent. Je fis un cri perçant, *Fazy* détourne à l'inſtant la roue, mais les ongles ne reſterent pas moins au cylindre & le ſang ruiſſeloit de mes doigts. *Fazy* conſterné s'écrie, ſort de la roue, m'embraſſe & me conjure d'appaiſer mes cris, ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la ſienne me toucha, je me tus, nous fumes à la carpiere, où il m'aida à laver mes doigts & à étancher mon ſang avec de la mouſſe. Il me ſupplia avec larmes de ne point l'accuſer ; je le lui promis & le tins ſi bien, que plus de vingt ans après, perſonne ne ſavoit par quelle aventure j'avois deux de mes doigts cicatriſés ; car ils le ſont demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois ſemaines, & plus de deux mois hors d'état de me ſervir de ma main, diſant toujours qu'une groſſe pierre en tombant m'avoit écraſé mes doigts.

Magnanima menzôgna! or quando è il vero
Si bello che si possa à te preporre?

Cet accident me fut pourtant bien sensible par la circonstance, car c'étoit le temps des exercices où l'on faisoit manœuvrer la Bourgeoisie, & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge avec lesquels je devois en uniforme faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie passant sous ma fenêtre avec mes trois camarades, tandis que j'étois dans mon lit

Mon autre histoire est toute semblable, mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais avec un de mes camarades appellé *Plince*. Nous prîmes querelle au jeu, nous nous battîmes & durant le combat il me donna sur la tête nue un coup de mail si bien appliqué que d'une main plus forte il m'eût fait sauter la cervelle. Je tombe à l'instant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon sang ruisseler dans mes cheveux Il crut m'avoir tué. Il se précipite sur moi, m'embrasse, me serre étroitement en fondant en larmes & poussant des cris perçans. Je l'embrassois aussi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuse, qui n'étoit pas sans quelque douceur. Enfin il se mit en devoir d'étancher mon sang qui continuoit de couler, & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient suffire, il m'entraîna chez sa mere qui avoit un petit jardin près de-là. Cette bonne Dame faillit à se trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle sut conserver des forces pour me panser, & après avoir bien bassiné ma plaie elle y appliqua des fleurs de lys macérées dans l'eau-de-vie, vulnéraire excellent & très-utilité dans notre pays. Ses larmes & celles de son fils pénétrerent mon cœur au point que longtemps je la regardois comme ma mere & son fils comme mon frere, jusqu'a ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu-a-peu.

Je gardai le même secret sur cet accident que sur l'autre, & il m'en est arrivé cent autres de pareille nature en ma vie, dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confessions, tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je sentois dans mon caractere. Non, quand j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue, ce n'a jamais été qu'en choses indifférentes, & plus ou par l'embarras de parler ou pour le plaisir d'écrire, que par aucun motif d'intérêt pour moi, ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confessions impartialement, si jamais cela arrive, sentira que les aveux que j'y fais sont plus humilians, plus pénibles à faire, que ceux d'un mal plus grand, mais moins honteux à dire, & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il suit de toutes ces réflexions que la profession de véracité que je me suis faite a plus son fondement sur des sentimens de droiture & d'équité que sur la réalité des choses, & que j'ai plus suivi dans la pratique, les directions morales de ma conscience, que les notions abstraites du vrai, & du faux. J'ai souvent débité bien des fables, mais j'ai très-rarement menti. En suivant ces principes j'ai donné sur moi beaucoup de prises aux autres, mais je n'ai fait tort à qui que ce fût, & je ne me suis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'est uniquement par-là, ce me semble, que la vérité est une vertu. A tout autre égard elle n'est pour nous qu'un être métaphysique dont il ne résulte ni bien, ni mal.

Je ne sens pourtant pas mon cœur assez content de ces distinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhensible. En pesant avec tant de soin ce que je devois aux autres, ai-je assez examiné ce que je me devois à moi-même? S'il faut être juste pour autrui, il faut être vrai pour soi, c'est un hommage que l'honnête-homme doit rendre à sa propre dignité. Quand la stérilité de ma conversation me forçoit d'y suppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne

faut point, pour amuser autrui, s'avilir soi-même; & quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutois à des choses réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encore, parce que orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise que j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité, & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans, il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse & mon naturel timide. Il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion & qu'il ne sortît jamais ni fictions ni fables d'une bouche & d'une plume, qui s'étoit particuliérement consacrée à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fiere devise, & me la répéter sans cesse tant que j'osai la porter. Jamais la fausseté ne dicta mes mensonges, ils sont tous venus de foiblesse, mais cela m'excuse très-mal. Avec une ame foible on peut tout au plus se garantir du vice, mais c'est être arrogant & téméraire d'oser professer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me seroient jamais venues dans l'esprit, si l'Abbé *R**** ne me les eût suggérées. Il est bien tard, sans doute, pour en faire usage; mais il n'est pas trop tard au moins pour redresser mon erreur, & remettre ma volonté dans la regle: car c'est désormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choses semblables, la maxime de Solon est applicable à tous les âges, & il n'est jamais trop tard pour apprendre même de ses ennemis, à être sage, vrai, modeste, & à moins présumer de soi.

CINQUIEME PROMENADE.

DE toutes les habitations où j'ai demeuré (& j'en ai eu de charmantes,) aucune ne m'a rendu si véritablement heureux & ne m'a laissé de si tendres regrets que l'Isle de St. Pierre au milieu du Lac de Bienne. Cette petite Isle qu'on appelle à Neufchâtel l'Isle de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable & singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire; car quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du Lac de Bienne sont plus sauvages & romantiques que celles du Lac de Geneve, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes, moins de villes & de maisons; il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asyles ombragés de boccages, des contrastes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs: mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'énivrer à loisir des charmes de la nature, & à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau bassin d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites Isles, l'une habitée & cultivée d'environ demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte & en friche, & qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégats que les vagues & les

orages font à la grande. C'eſt ainſi que la ſubſtance du foible eſt toujours employée au profit du puiſſant.

Il n'y a dans l'Iſle qu'une ſeule maiſon, mais grande, agréable & commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainſi que l'Iſle, & où loge un Receveur avec ſa famille & ſes domeſtiques. Il y entretient une nombreuſe baſſe-cour, une voliere, & des réſervoirs pour le poiſſon. L'Iſle dans ſa petiteſſe eſt tellement variée dans ſes terreins & ſes aſpects, qu'elle offre toutes ſortes de ſites, & ſouffre toutes ſortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, des gras pâturages ombragés de boſquets, & bordés d'arbriſſeaux de toute eſpece dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une autre terraſſe plantée de deux rangs d'arbres borde l'Iſle dans ſa longueur, & dans le milieu de cette terraſſe on a bâti un joli ſalon où les habitans des rives voiſines ſe raſſemblent & viennent danſer les dimanches durant les vendanges.

C'eſt dans cette Iſle que je me réfugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le ſéjour ſi charmant, j'y menois une vie ſi convenable à mon humeur que, réſolu d'y finir mes jours, je n'avois d'autre inquiétude ſinon qu'on ne me laiſſât pas exécuter ce projet qui ne s'accordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre dont je ſentois déja les premiers effets. Dans les preſſentimens qui m'inquiétoient, j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet aſyle une priſon perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, & qu'en m'ôtant toute puiſſance & tout eſpoir d'en ſortir, on m'eût interdit toute eſpece de communication avec la terre ferme, de ſorte qu'ignorant tout ce qui ſe faiſoit dans le monde, j'en euſſe oublié l'exiſtence, & qu'on y eût oublié la mienne auſſi.

On ne m'a laiſſé paſſer gueres que deux mois dans cette Iſle, mais j'y aurois paſſé deux ans, deux ſiecles, & toute l'éternité ſans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y euſſe avec ma compagne, d'autre ſociété que celle du Receveur, de ſa femme & de ſes domeſtiques, qui tous étoient à la vérité de

très bonnes gens, & rien de plus; mais c'étoit précisément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie, & tellement heureux, qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon ame le desir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur & en quoi consistoit sa jouissance? Je le donnerois à deviner à tous les hommes de ce siecle sur la description de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la premiere & la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, & tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse & nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étois enlacé de moi-même, dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu, & où je ne pouvois avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouroient, cet espoir, dis-je, me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés, & l'idée que j'aurois le temps de m'y arranger tout à loisir fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nud, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres & mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées, & vivant dans l'habitation où je comptois achever mes jours comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étoient, alloient si bien que vouloir les mieux ranger étoit y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices étoit sur-tout de laisser toujours mes livres bien encaissés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntois en murmurant l'écritoire du Receveur, & je me hâtois de la rendre dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes pa-

peraſſes & de toute cette bouquinerie j'empliſſois ma chambre de fleurs & de foin ; car j'étois alors dans ma premiere ferveur de Botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avoit inſpiré un goût qui bientôt devint paſſion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en falloit une d'amuſement qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un pareſſeux. J'entrepris de faire la *Flora petrinſularis* & de décrire toutes les plantes de l'Isle ſans en omettre une ſeule avec un détail ſuffiſant pour m'occuper le reſte de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre ſur un zeſt de citron, j'en aurois fait un ſur chaque gramen des prés, ſur chaque mouſſe des bois, ſur chaque lichen qui tapiſſe les rochers, enfin je ne voulois pas laiſſer un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conſéquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeûné, que nous faiſions tous enſemble, j'allois, une loupe à la main & mon *ſyſtema naturæ* ſous le bras, viſiter un canton de l'Isle que j'avois pour cet effet diviſée en petits quarrés ; dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque ſaiſon.

Rien n'eſt plus ſingulier que les raviſſemens, les extaſes que j'éprouvois à chaque obſervation que je faiſois ſur la ſtructure & l'organiſation végétale, & ſur le jeu des parties ſexuelles dans la fructification, dont le ſyſtême étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La diſtinction de caracteres génériques, dont je n'avois pas auparavant la moindre idée, m'enchantoit en les vérifiant ſur les eſpeces communes, attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la Brunelle, le reſſort de celle de l'Ortie & de la Pariétaire, l'exploſion du fruit de la Balſamine & de la capſule du Buis, mille petits jeux de la fructification que j'obſervois pour la premiere fois, me combloient de joie, & j'allois demandant ſi l'on avoit vu les cornes de la Brunelle comme La Fontaine demandoit ſi l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois chargé d'une ample moiſſon, proviſion d'amuſement pour l'a-

près-dînée au logis en cas de pluie. J'employois le reste de la matinée à aller avec le Receveur, sa femme & Thérese visiter leurs ouvriers & leur récolte, mettant le plus souvent la main a l'œuvre avec eux, & souvent des Bernois qui me venoient voir m'ont trouvé jaché sur de grands arbres ceint d'un sac que je remplissois de fruit, & que je dévallois ensuite a terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée & la bonne humeur qui en est inséparable me rendoient le repos du diné très-agréable : mais quand il se prolongeoit trop & que le beau temps m'invitoit, je ne pouvois si long-temps attendre, & pendant qu'on étoit encore à table, je m'esquivois & j'allois me jetter seul dans un bateau que je conduisois au milieu du lac quand l'eau étoit calme, & la, m'étendant tout de mon long dans le bateau les yeux tournés vers le Ciel, je me laissois aller & dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, & qui sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissoient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvois si loin de l'Isle que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau je me plaisois à côtoyer les verdoyantes rives de l'Isle dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite Isle, d'y débarquer & d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espece, & tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette, & de trefles qu'on y avoit vraisemblablement semés autrefois, & très-propre a loger des lapins qui pouvoient la multiplier en paix sans rien craindre, & sans

nuire à rien. Je donnai cette idée au Receveur qui fit venir de Neufchâtel des lapins mâles & femelles, & nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérese & moi, les établir dans la petite Isle, où ils commençoient à peupler avant mon départ & où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande Isle à la petite, & je notois avec orgueil, que la Receveuse, qui redoutoit l'eau à l'excès & s'y trouvoit toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, & ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettoit pas la navigation, je passois mon après-midi à parcourir l'Isle, en herborisant à droite & à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus rians & les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses & les tertres, pour parcourir des yeux le superbe & ravissant coup-d'œil du lac & de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendoit jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le soir approchoit je descendois des cimes de l'Isle & j'allois m'asseoir au bord du lac sur la greve dans quelque asyle caché; là le bruit des vagues & l'agitation de l'eau, fixant mes sens, & chassant de mon ame toute autre agitation, la plongeoient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse apperçu. Le flux & reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille & mes yeux, suppléoient aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissoit quelque foible & courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offroit l'i-

mage : mais bientôt ces impressions légeres s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui, sans aucun concours actif de mon ame, ne laissoit pas de m'attacher au point, qu'appellé par l'heure & par le signal convenu, je ne pouvois m'arracher de là sans efforts.

Après le soupé quand la soirée étoit belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac & la fraîcheur. On se reposoit dans le pavillon, on rioit, on causoit, on chantoit quelque vieille chanson qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de sa journée, & n'en desirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues & importunes, la maniere dont j'ai passé mon temps dans cette Isle durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres & si durables, qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir chaque fois transporter encore par les élans du desir.

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que les époques des plus douces jouissances & des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de passion, quelques vifs qu'ils puissent être ne sont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clair semés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares & trop rapides pour constituer un état, & le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instans fugitifs, mais un état simple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroit le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continuel sur la terre. Rien n'y garde une forme constante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent & changent nécessairement comme elles. Toujours en

avant ou en arriere de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus, ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on gueres ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : *je voudrois que cet instant durât toujours*. Et comment peut-on appeller bonheur un état fugitif qui nous laisse le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou desirer encore quelque chose après?

Mais s'il est un état où l'ame trouve une assiette assez solide pour s'y reposer toute entiere & rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeller le passé, ni d'enjamber sur l'avenir; où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée & sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de desir ni de crainte que celui seul de notre existence, & que ce sentiment seul puisse la remplir toute entiere; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie; mais d'un bonheur suffisant, parfait & plein, qui ne laisse dans l'ame aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'Isle de St. Pierre dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissois dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs au bord d'une belle riviere ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille situation? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même & de sa propre existence; tant que cet état dure, on se suffit à soi-même, comme à Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection, est par lui-même un sentiment précieux de contentement & de paix, qui suffiroit seul pour rendre cette existence

chere & douce, à qui ſauroit écarter de ſoi toutes les impreſſions ſenſuelles & terreſtres qui viennent ſans ceſſe nous en diſtraire & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de paſſions continuelles, connoiſſent peu cet état, & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'inſtans, n'en conſervent qu'une idée obſcure & confuſe qui ne leur en fait pas ſentir le charme, Il ne ſeroit pas même bon dans la préſente conſtitution des choſes, qu'avides de ces douces extaſes, ils s'y dégoûtaſſent de la vie active dont leurs beſoins toujours renaiſſans leur preſcrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la ſociété humaine, & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour ſoi, peut trouver dans cet état, à toutes les félicités humaines, des dédommagemens que la fortune & les hommes ne lui ſauroient ôter.

Il eſt vrai que ces dédommagemens ne peuvent être ſentis par toutes les ames ni dans toutes les ſituations. Il faut que le cœur ſoit en paix & qu'aucune paſſion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des diſpoſitions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut, ni un repos abſolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme & modéré qui n'ait ni ſecouſſes ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'eſt qu'une léthargie. Si le mouvement eſt inégal ou trop fort, il réveille; en nous rappellant aux objets environnans, il détruit le charme de la rêverie, & nous arrache d'au-dedans de nous, pour nous remettre à l'inſtant ſous le joug de la fortune & des hommes, & nous rendre au ſentiment de nos malheurs. Un ſilence abſolu porte à la triſteſſe. Il offre une image de la mort. Alors le ſecours d'une imagination riante eſt néceſſaire & ſe préſente aſſez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors, ſe fait alors au-dedans de nous. Le repos eſt moindre, il eſt vrai, mais il eſt auſſi plus agréable, quand de légeres & douces idées, ſans agiter le fond de l'ame, ne font, pour ainſi dire, qu'ef-

fleurer la surface. Il n'en faut qu'assez pour se souvenir de soi-même en oubliant tous ses maux. Cette espece de rêverie peut se goûter par-tout où l'on peut être tranquille : & j'ai souvent pensé qu'à la Bastille, & même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela se faisoit bien mieux & plus agréablement dans une isle fertile & solitaire, naturellement circonscrite & séparée du reste du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des souvenirs attristans, où la société du petit nombre d'habitans étoit liante & douce sans être intéressante au point de m'occuper incessamment; où je pouvois enfin me livrer tout le jour sans obstacles & sans occupations de mon goût, ou à la plus molle oisiveté. L'occasion sans doute étoit belle pour un rêveur, qui, sachant se nourrir d'agréables chimeres au milieu des objets les plus déplaisans, pouvoit s'en rassasier à son aise en y faisant concourir tout ce qui frappoit réellement ses sens. En sortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux & laissant errer mes yeux au loin sur les romanesques rivages qui bordoient une vaste étendue d'eau claire & crystalline, j'assimilois à mes fictions tous ces aimables objets, & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entouroit, je ne pouvois marquer le point de séparation des fictions aux réalités, tant tout concouroit également à me rendre chere la vie recueillie & solitaire que je menois dans ce beau séjour. Que ne peut-elle renaître encore! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette isle chérie sans en ressortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le souvenir des calamités de toute espece qu'ils se plaisent à rassembler sur moi depuis tant d'années! Ils seroient tous oubliés pour jamais : sans doute ils ne m'oublieroient pas de même : mais que m'importeroit, pourvu qu'ils n'eussent aucun accès pour y venir troubler mon repos? Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le

tumulte de la vie ſociale, mon ame s'élanceroit fréquemment au-deſſus de cette atmoſphere, & commerceroit d'avance avec les Intelligences céleſtes dont elle eſpere aller augmenter le nombre dans peu de temps. Les hommes ſe garderont, je le ſais, de me rendre un ſi doux aſyle où ils n'ont pas voulu me laiſſer. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y tranſporter chaque jour ſur les ailes de l'imagination, & d'y goûter, durant quelques heures, le même plaiſir que ſi je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux ſeroit d'y rêver à mon aiſe. En rêvant que j'y ſuis ne fais-je pas la même choſe? Je fais même plus; à l'attrait d'une rêverie abſtraite & monotone, je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient ſouvent à mes ſens dans mes extaſes, & maintenant, plus ma rêverie eſt profonde, plus elle me les peint vivement. Je ſuis ſouvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur eſt qu'à meſure que l'imagination s'attiédit, cela vient avec plus de peine & ne dure pas ſi long-temps. Hélas! c'eſt quand on commence à quitter la dépouille qu'on en eſt le plus offuſqué!

SIXIEME PROMENADE.

Nous n'avons gueres de mouvement machinal dont nous ne puſſions trouver la cauſe dans notre cœur, ſi nous ſavions bien l'y chercher.

Hier en paſſant ſur le nouveau boulevard pour aller herboriſer le long de la Biévre du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite en approchant de la barriere d'enfer, m'écartant dans la campagne j'allai par la route de Fontainebleau, gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifférente en elle-même, mais en me rappellant que j'avois fait pluſieurs fois machinalement le même détour, j'en

j'en recherchai la cause en moi même, & je ne pus m'empêcher de rire quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la sortie de la barriere d'enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit, de la tisanne, & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boiteux, qui, clopinant avec ses béquilles s'en va d'assez bonne grace demandant l'aumône aux passans. J'avois fait une espece de connoissance avec ce petit bon homme; il ne manquoit pas chaque fois que je passois de venir me faire son petit compliment, toujours suivi de ma petite offrande. Les premieres fois je fus charmé de le voir, je lui donnois de très-bon cœur & je continuai quelque temps de le faire avec le même plaisir, y joignant même le plus souvent celui d'exciter & d'écouter son petit babil que je trouvois agréable. Ce plaisir, devenu par degrés habitude, se trouva, je ne sais comment, transformé dans une espece de devoir dont je sentis bientôt la gêne; sur-tout à cause de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter, & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller souvent M. *Rousseau*, pour montrer qu'il me connoissoit bien, ce qui m'apprenoit assez au contraire qu'il ne me connoissoit pas plus que ceux qui l'avoient instruit. Dès-lors je passois par-là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus souvent un détour quand j'approchois de cette traverse.

Voilà ce que je découvris en y réfléchissant: car rien de tout cela ne s'étoit offert jusqu'alors distinctement à ma pensée. Cette observation m'en a rappellé successivement des multitudes d'autres qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étois long-temps figuré. Je sais & je sens que faire du bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter; mais il y a long-temps que ce bonheur a été mis hors de ma portée, & ce n'est pas dans un aussi misérable sort que le mien qu'on peut espérer de placer avec choix & avec fruit

une ſeule action réellement bonne. Le plus grand ſoin de ceux qui réglent ma deſtinée ayant été que tout ne fût pour moi que fauſſe & trompeuſe apparence, un motif de vertu n'eſt jamais qu'un leurre qu'on me préſente pour m'attirer dans le piege où l'on veut m'enlacer. Je ſais cela; je ſais que le ſeul bien qui ſoit déſormais en ma puiſſance eſt de m'abſtenir d'agir, de peur de mal faire ſans le vouloir & ſans le ſavoir.

Mais il fut des temps plus heureux où ſuivant les mouvemens de mon cœur je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content, & je me dois l'honorable témoignage que chaque fois que j'ai pu goûter ce plaiſir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus ſecret intérieur ne l'a jamais démenti Cependant j'ai ſenti ſouvent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur ſuite: alors le plaiſir a diſparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes ſoins qui m'avoient d'abord charmé, qu'une gêne preſque inſupportable. Durant mes courtes proſpérités beaucoup de gens recouroient à moi, & jamais dans tous les ſervices que je pus leur rendre aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits verſés avec effuſion de cœur, naiſſoient des chaînes d'engagemens ſucceſſifs que je n'avois pas prévu & dont je ne pouvois plus ſecouer le joug. Mes premiers ſervices n'étoient aux yeux de ceux qui les recevoient que les arrhes de ceux qui les devoient ſuivre; & dès que quelque infortuné avoit jetté ſur moi le grappin d'un bienfait reçu, c'en étoit fait déſormais, & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont il pouvoit avoir beſoin dans la ſuite, ſans que l'impuiſſance même ſuffit pour m'en affranchir. Voilà comment des jouiſſances très-douces ſe transformoient pour moi dans la ſuite en d'onéreux aſſujettiſſemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très-peſantes tant qu'ignoré du public, je vécus dans l'obſ-

curité. Mais quand une fois ma perſonne fut affichée par mes écrits, faute grave ſans doute, mais plus qu'expiée par mes malheurs ; dès-lors je devins le bureau général d'adreſſe de tous les ſoufreteux ou ſoi-diſans tels, de tous les aventuriers qui cherchoient des dupes, de tous ceux qui ſous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer vouloient s'emparer de moi de maniere ou d'autre. C'eſt alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature, ſans excepter la bienfaiſance elle-même, portés ou ſuivis dans la ſociété ſans prudence & ſans choix changent de nature & deviennent ſouvent auſſi nuiſibles qu'ils étoient utiles dans leur premiere direction. Tant de cruelles expériences changerent peu-à-peu mes premieres diſpoſitions ou plutôt les renfermant enfin dans leurs véritables bornes, elles m'apprirent à ſuivre moins aveuglément mon penchant à bien faire, lorſqu'il ne ſervoit qu'à favoriſer la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences, puiſqu'elles m'ont procuré par la réflexion de nouvelles lumieres ſur la connoiſſance de moi-même & ſur les vrais motifs de ma conduite en mille circonſtances ſur leſquelles je me ſuis ſi ſouvent fait illuſion. J'ai vu que pour bien faire avec plaiſir, il falloit que j'agiſſe librement, ſans contrainte, & que pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre il ſuffiſoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouiſſances, &, comme je l'ai dit dans l'Emile, à ce que je crois, j'euſſe été chez les Turcs un mauvais mari à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long temps de ma propre vertu ; car il n'y en a point à ſuivre ſes penchans, & à ſe donner, quand ils nous y portent, le plaiſir de bien faire : mais elle conſiſte à les vaincre quand le devoir le commande, pour faire ce qu'il nous preſcit, & voilà ce que j'ai ſu moins faire qu'homme du monde. Né ſenſible &

bon, portant la pitié jusqu'à la foiblesse, & me sentant exalter l'ame par tout ce qui tient à la générosité, je fus humain, bienfaisant, secourable par goût, par passion même, tant qu'on n'intéressa que mon cœur; j'eusse été le meilleur & le plus clément des hommes, si j'en avois été le plus puissant, & pour éteindre en moi tout desir de vengeance, il m'eût suffi de pouvoir me venger. J'aurois même été juste sans peine contre mon propre intérêt, mais contre celui des personnes qui m'étoient cheres, je n'aurois pu me résoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction, le premier eut rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût seulement que m'abstenir; alors j'étois fort le plus souvent; mais agir contre mon penchant me fut toujours impossible. Que ce soit les hommes, le devoir ou même la nécessité qui commande, quand mon cœur se tait, ma volonté reste sourde, & je ne saurois obéir. Je vois le mal qui me menace & je le laisse arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me lasse & m'épuise bien vite; je ne saurois continuer. En toute chose imaginable ce que je ne fais pas avec plaisir, m'est bientôt impossible à faire.

Il y a plus. La contrainte d'accord avec mon desir suffit pour l'anéantir & le changer en répugnance, en aversion même, pour peu qu'elle agisse trop fortement; voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige & que je faisois de moi-même, lorsqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit est certainement une œuvre que j'aime à faire; mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation sous peine de sa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaisir à l'être, dès lors la gêne commence, & le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cede, est foiblesse & mauvaise honte, mais la bonne volonté n'y est plus, loin que je m'en applaudisse en moi-même, je me reproche en ma conscience de bien faire à contre-cœur.

Je sais qu'il y a une espece de contrat & même le plus saint de tous entre le bienfaiteur & l'obligé. C'est une sorte de société qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général, & si l'obligé s'engage tacitement à la reconnoissance, le bienfaiteur s'engage de même à conserver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, & à lui en renouveller les actes toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en sera requis. Ce ne sont pas là des conditions expresses, mais ce sont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la premiere fois refuse un service gratuit qu'on lui demande, ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé; mais celui qui dans un cas semblable refuse au même la même grace qu'il lui accorda ci-devant, frustre une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir, il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On sent dans ce refus je ne sais quoi d'injuste & de plus dur que dans l'autre, mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, & à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paie une dette c'est un devoir que je remplis; quand je fais un don c'est un plaisir que je me donne. Or le plaisir de remplir ses devoirs est de ceux que la vertu fait naître: ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élevent pas si haut que cela.

Après tant de tristes expériences j'ai appris à prévoir loin les conséquences de me premiers mouvemens suivis, & je me suis souvent abstenu d'une bonne œuvre que j'avois le desir & le pouvoir de faire, effrayé de l'assujettissement auquel dans la suite je m'allois soumettre, si je m'y livrois inconsidérément. Je n'ai pas toujours senti cette crainte, au contraire dans ma jeunesse je m'attachois par mes propres bienfaits, & j'ai souvent éprouvé de même que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnoissance encore plus que par intérêt. Mais les choses ont bien changé de face à cet égard comme à tout autre, aussitôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-

lors dans une génération nouvelle qui ne reſſembloit point à la premiere, & mes propres ſentimens pour les autres ont ſouffert des changemens que j'ai trouvé dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vus ſucceſſivement dans ces deux générations ſi différentes, ſe ſont pour ainſi dire aſſimilés ſucceſſivement à l'une & à l'autre. De vrais & francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils ſont, ils ont fait comme tous les autres. Et par cela ſeul que les temps ſont changés les hommes ont changé comme eux. Eh comment pourrois-je garder les mêmes ſentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître! Je ne les hais point, parce que je ne ſaurois haïr; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent, ni m'abſtenir de le leur témoigner.

Peut-être ſans m'en appercevoir ai-je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel réſiſteroit ſans s'altérer, à une ſituation pareille à la mienne? Convaincu par vingt ans d'expérience que tout ce que la nature a mis d'heureuſes diſpoſitions dans mon cœur eſt tourné par ma deſtinée, & par ceux qui en diſpoſent, au préjudice de moi-même ou d'autrui, je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me préſente à faire que comme un piege qu'on me tend, & ſous lequel eſt caché quelque mal. Je ſais que quel que ſoit l'effet de l'œuvre, je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y eſt toujours ſans doute, mais le charme intérieur n'y eſt plus, & ſi tôt que ce ſtimulant me manque, je ne ſens qu'indifférence & glace au-dedans de moi, & sûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile je ne fais qu'un acte de dupe, l'indignation de l'amour-propre jointe au déſaveu de la raiſon ne m'inſpire que répugnance & réſiſtance, où j'euſſe été plein d'ardeur & de zele dans mon état naturel.

Il eſt des ſortes d'adverſités qui élevent & renforcent l'ame, mais il en eſt qui l'abattent & la tuent, telle eſt celle dont je ſuis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne elle l'eût fait fermenter à l'excès, elle m'eût rendu frené-

tique; mais elle ne m'a rendu que nul. Hors d'état de bien faire & pour moi-même & pour autrui, je m'abſtiens d'agir, & cet état qui n'eſt innocent que parce qu'il eſt forcé, me fait trouver une ſorte de douceur à me livrer pleinement ſans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin ſans doute, puiſque j'évite les occaſions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laiſſe pas voir les choſes comme elles ſont, je m'abſtiens de juger ſur les apparences qu'on leur donne, & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir, il ſuffit que ces motifs ſoient laiſſés à ma portée pour que je ſois sûr qu'ils ſont trompeurs.

Ma deſtinée ſemble avoir tendu dès mon enfance le premier piege qui m'a rendu long-temps ſi facile à tomber dans tous les autres. Je ſuis né le plus confiant des hommes, & durant quarante ans entiers jamais cette confiance ne fut trompée une ſeule fois. Tombé tout d'un coup dans un autre ordre de gens & de choſes, j'ai donné dans mille embûches ſans jamais en appercevoir aucune, & vingt ans d'expérience ont à peine ſuffi pour m'éclairer ſur mon ſort. Une fois convaincu qu'il n'y a que menſonge & fauſſeté dans les démonſtrations grimacieres qu'on me prodigue, j'ai paſſé rapidement à l'autre extrémité : car quand on eſt une fois ſorti de ſon naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me ſuis dégoûté des hommes, & ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire, cette répugnance ne peut jamais aller juſqu'à l'averſion. En penſant à la dépendance où ils ſe ſont mis de moi pour me tenir dans la leur, ils me font une pitié réelle. Si je ne ſuis malheureux, ils le ſont eux-mêmes, & chaque fois que je rentre en moi, je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être ſe mêle encore à ces jugemens, je me ſens trop au-deſſus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéreſſer tout au plus juſqu'au mépris, mais jamais juſqu'à la haine: enfin je m'aime trop moi-

même, pour pouvoir haïr qui que ce soit. Ce seroit resserrer, comprimer mon existence, & je voudrois plutôt l'étendre sur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aspect frappe mes sens, & par eux, mon cœur d'impressions que mille regards cruels me rendent pénibles; mais le mal-aise cesse aussi-tôt que l'objet qui le cause a disparu. Je m'occupe d'eux, & bien malgré moi, par leur présence, mais jamais par leur souvenir. Quand je ne les vois plus, ils sont pour moi comme s'ils n'existoient point.

Ils ne me sont même indifférens qu'en ce qui se rapporte à moi: car dans leurs rapports entr'eux, ils peuvent encore m'intéresser & m'émouvoir comme les personnages d'un drame que je verrois représenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devint indifférente. Le spectacle de l'injustice & de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colere; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie ni ostentation me font toujours tressaillir de joie, & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voie & les apprécie moi même; car après ma propre histoire, il faudroit que je fusse insensé pour adopter, sur quoi que ce fût le jugement des hommes, & pour croire aucune chose sur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient aussi parfaitement inconnus aux hommes que le sont mon caractere & mon naturel, je vivrois encore sans peine au milieu d'eux. Leur société même pourroit me plaire tant que je leur serois parfaitement étranger. Livré sans contrainte à mes inclinations naturelles, je les aimerois encore s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerois sur eux une bienveillance universelle & parfaitement désintéressée: mais sans former jamais d'attachement particulier, & sans porter le joug d'aucun devoir, je ferois envers eux librement & de moi-même, tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités par leur amour-propre & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois resté libre, obscur, isolé comme j'étois fait pour l'être, je n'aurois fait que du bien: car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible. Si j'eusse été invisible & tout-puissant comme Dieu, j'aurois été bienfaisant & bon comme lui. C'est la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foiblesse & l'esclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'eusse été possesseur de l'anneau de Gygès il m'eût tiré de la dépendance des hommes & les eût mis dans la mienne. Je me suis souvent demandé dans mes châteaux en Espagne quel usage j'aurois fait de cet anneau; car c'est bien là que la tentation d'abuser doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes desirs, pouvant tout, sans pouvoir être trompé par personne, qu'aurois-je pu desirer avec quelque suite? Une seule chose: c'eût été de voir tous les cœurs contens. L'aspect de la félicité publique eût pu seul toucher mon cœur d'un sentiment permanent; & l'ardent desir d'y concourir eût été ma plus constante passion. Toujours juste sans partialité, & toujours bon sans foiblesse, je me serois également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables, parce que voyant les hommes tels qu'ils sont, & lisant aisément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'assez aimables pour mériter toutes mes affections; peu d'assez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté m'eût disposé à les plaindre, par la connoissance certaine du mal qu'ils se font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaîté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges: mais parfaitement désintéressé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, sur quelques actes de justice sévere, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Ministre de la Providence & dispensateur de ses loix, selon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus sages & plus utiles que ceux de la légende dorée, & du tombeau de Saint Médard.

Il n'y a qu'un seul point sur lequel la faculté de

pénétrer par-tout invisible, m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal résisté, & une fois entré dans ces voies d'égarement où n'eussai-je point été conduit par elles? Ce seroit bien mal connoître la nature & moi-même que de me flatter que ces facilités ne m'auroient point séduit, ou que la raison m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étois perdu par celui-là seul. Celui que sa puissance met au-dessus de l'homme doit être au-dessus des foiblesses de l'humanité, sans quoi, cet excès de force ne servira qu'à le mettre en effet au-dessous des autres, & de ce qu'il eût été lui-même s'il fût resté leur égal.

Tout bien considéré, je crois que je ferai mieux de jetter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque sottise. Si les hommes s'obstinent à me voir tout autre que je ne suis & que mon aspect irrite leur injustice, pour leur ôter cette vue il faut les fuir, mais non pas m'éclipser au milieu d'eux. C'est à eux de se cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumiere du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi qu'ils me voient s'ils peuvent, tant mieux, mais cela leur est impossible; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils se sont fait & qu'ils ont fait selon leur cœur pour le haïr à leur aise. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voient: je n'y dois prendre aucun intérêt véritable, car ce n'est pas moi qu'ils voient ainsi.

Le résultat que je puis tirer de toutes ces réflexions est, que je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile où tout est gêne, obligation, devoir, & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissemens nécessaires à qui veut vivre avec les hommes.

Tant que j'agis librement, je suis bon, & je ne fais que du bien; mais si-tôt que je sens le joug, soit de la nécessité soit des hommes je deviens rebelle ou plutôt rétif, alors je suis nul. Lorsqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point, quoi qu'il

arrive ; je ne fais pas non plus ma volonté même, parce que je suis foible. Je m'abstiens d'agir : car toute ma foiblesse est pour l'action, toute ma force est négative, & tous mes péchés sont d'omission, rarement de commission. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas, & voilà celle que j'ai toujours reclamée, souvent conservée, & par qui j'ai été le plus en scandale à mes contemporains. Car pour eux, actifs, remuans, ambitieux, detestant la liberté dans les autres & n'en voulant point pour eux-mêmes, pourvu qu'ils fassent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils se gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, & n'omettent rien de servile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écarter de la société comme un membre inutile, mais de m'en proscrire comme un membre pernicieux : car j'ai très-peu fait de bien, je l'avoue ; mais pour du mal, il n'en est entré dans ma volonté de ma vie, & je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.

SEPTIEME PROMENADE.

LE recueil de mes longs rêves est à peine commencé, & déja je sens qu'il touche à sa fin. Un autre amusement lui succéde, m'absorbe, & m'ôte même le temps de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis; mais je ne m'y livre pas moins, parce que dans la situation où me voilà, je n'ai plus d'autre regle de conduite que de suivre en tout mon penchant sans contrainte. Je ne peux rien à mon sort, je n'ai que des inclinations innocentes, & tous les jugemens des hommes étant désormais nuls pour moi, la sagesse même veut qu'en ce qui reste à ma portée je fasse tout ce qui me flatte, soit en pu-

blic, ſoit à-part-moi, ſans autre regle que ma fantaiſie, & ſans autre meſure que le peu de force qui m'eſt reſté. Me voilà donc à mon ſoin pour toute nourriture, & à la Botanique pour toute occupation. Déja vieux j'en avois pris la premiere teinture en Suiſſe au rs du Docteur d'*Ivernois*, & j'avois herboriſé aſſez heureuſement durant mes voyages pour prendre une connoiſſance paſſable du regne végétal. Mais devenu plus que ſexagénaire & ſédentaire à Paris, les forces commençant a me manquer pour les grandes herboriſations, & d'ailleurs aſſez livré à ma copie de muſique pour n'avoir pas beſoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amuſement qui ne m'étoit plus néceſſaire; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans mes promenades. Durant cet intervalle le peu que je ſavois s'eſt preſque entiérement effacé de ma mémoire & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout d'un coup, âgé de ſoixante-cinq ans paſſés, privé du peu de mémoire que j'avois & des forces qui me reſtoient pour courir la campagne, ſans guide, ſans livres, ſans jardin, ſans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eût en m'y livrant la premiere fois; me voila ſérieuſement occupé du ſage projet d'apprendre par cœur tout le *regnum vegetabile* de Murray, & de connoitre toutes les plantes connues ſur la terre. Hors d'état de racheter des livres de Botanique, je me ſuis mis en devoir de tranſcrire ceux qu'on m'a prêtés, & réſolu de refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mettes toutes les plantes de la mer & des Alpes & de tous les arbres des Indes. Je commence toujours à bon compte par le Mouron, le Cerfeuil, la Bourache & le Seneçon; j'herboriſe ſavamment ſur la cage de mes oiſeaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec ſatisfaction, voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à juſtifier le parti que je prends

de suivre cette fantaisie ; je la trouve très-raisonnable, persuadé que dans la position où je suis, me livrer aux amusemens qui me flattent, est une grande sagesse, & même une grande vertu : c'est le moyen de ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine, & pour trouver encore dans ma destinée du goût à quelque amusement, il faut assurément, avoir un naturel bien épuré de toutes passions irascibles. C'est me venger de mes persécuteurs à ma maniere, je ne saurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui, sans doute, la raison me permet, me prescrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire & que rien ne m'empêche de suivre ; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire & quel attrait je puis trouver à une vaine étude, faite sans profit, sans progrès, & qui, vieux, radoteur, déja caduque & pesant, sans facilité, sans mémoire, me ramene aux exercices de la jeunesse & aux leçons d'un écolier. Or c'est une bizarrerie que je voudrois m'expliquer ; il me semble que, bien éclaircie, elle pourroit jetter quelque nouveau jour sur cette connoissance de moi-même, à l'acquisition de laquelle j'ai consacré mes derniers loisirs.

J'ai pensé quelquefois assez profondément ; mais rarement avec plaisir, presque toujours contre mon gré & comme par force : la rêverie me délasse & m'amuse, la réflexion me fatigue & m'attriste, penser fut toujours pour moi une occupation pénible & sans charme. Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie, durant ses égaremens, mon ame erre & plâne dans l'univers sur les aîles de l'imagination dans des extases qui passent toute autre jouissance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute sa pureté, toute autre occupation me fut toujours insipide. Mais quand une fois, jetté dans la carriere littéraire par des impulsions étrangeres, je sentis la fatigue du travail d'esprit, & l'importunité d'une célébrité malheureuse, je sentis en même temps languir & s'attiédir mes

mes rêveries, & bien-tôt forcé de m'occuper malgré moi de ma triste situation, je ne pus plus retrouver que bien rarement ces cheres extases qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire, sans autre dépense que celle du temps, m'avoient rendu dans l'oisiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes rêveries que mon imagination effarouchée par mes malheurs ne tournât enfin de ce côté son activité, & que le continuel sentiment de mes peines me resserrant le cœur par degrés, ne m'accablât enfin par leur poids. Dans cet état, un instinct qui m'est naturel, me faisant fuir toute idée attristante, imposa silence à mon imagination, & fixant mon attention sur les objets qui m'environnoient, me fit pour la premiere fois détailler le spectacle de la nature, que je n'avois gueres contemplé jusqu'alors qu'en masse, & dans son ensemble.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure & le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue & pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon & des sables. Mais vivifiée par la nature & revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux & du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme dans l'harmonie des trois regnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt & de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux & son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'ame sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce & profonde s'empare alors de ses sens, & il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'impossibilité de ce beau systême avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit & ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particuliere resserre ses idées & circonscrive son imagination pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embrasser.

C'est ce qui m'arriva naturellement quand mon cœur resserré par la détresse, rapprochoit & concentroit tous ses mouvemens autour de lui pour conserver ce

reste de chaleur prêt à s'évaporer & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment dans les bois & dans les montagnes, n'osant penser de peur d'attiser mes douleurs. Mon imagination qui se refuse aux objets de peine, laissoit mes sens se livrer aux impressions légeres mais douces des objets environnans. Mes yeux se promenoient sans cesse de l'un à l'autre, & il n'étoit pas possible que dans une variété si grande, il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage, & les arrêtoient plus longtemps.

Je pris goût à cette récréation des yeux qui dans l'infortune repose, amuse, distrait l'esprit & suspend le sentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à cette diversion & la rend plus séduisante. Les odeurs suaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes semblent se disputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaisir pour se livrer à des sensations si douces, & si cet effet n'a pas lieu sur tous ceux qui en sont frappés, c'est dans les uns faute de sensibilité naturelle, & dans la plupart que leur esprit trop occupé d'autres idées ne se livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs sens.

Une autre chose qui contribue encore à éloigner du regne végétal l'attention des gens de goût ; c'est l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues & des remedes. *Théophraste* s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philosophe comme le seul botaniste de l'antiquité : aussi n'est-il presque point connu parmi nous ; mais graces à un certain Dioscoride, grand compilateur de recettes, & à ses commentateurs, la médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en simples qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point ; savoir les prétendues vertus qu'il plaît au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organisation végétale puisse par elle-même mériter quelque attention ; des gens qui passent leur vie à arranger savamment des coquilles, se moquent de la botanique comme d'une

étude inutile quand on n'y joint pas comme ils disent celles des propriétés, c'est-à-dire, quand on n'abandonne pas l'observation de la nature qui ne ment point & qui ne nous dit rien de tout cela, pour se livrer uniquement à l'autorité des hommes qui sont menteurs, & qui nous affirment beaucoup de choses qu'il faut croire sur leur parole, fondée elle-même le plus souvent sur l'utilité d'autrui. Arrêtez vous dans une prairie émaillée à examiner successivement les fleurs dont elle brille, ceux qui vous verront faire vous prenant pour un frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfans, la galle des hommes, ou morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé est détruit en partie dans les autres pays & sur-tout en Angleterre, grace à Linnœus, qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie pour la rendre à l'histoire naturelle & aux usages économiques; mais en France, où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde, on est resté sur ce point tellement barbare qu'un bel esprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres & de plantes rares, s'écria pour tout éloge: *voilà un fort beau jardin d'Apothicaire!* A ce compte le premier Apothicaire fut Adam. Car il n'est pas aisé d'imaginer un jardin mieux assorti de plantes que celui d'Eden.

Ces idées médecinales ne sont assurément gueres propres à rendre agréable l'étude de la botanique, elles flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessechent la fraicheur des boccages, rendent la verdure & les ombrages insipides & dégoûtans; toutes ces structures charmantes & gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, & l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergeres, parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne souilloit point mes images champêtres, rien n'en étoit éloigné que des tisannes, & des emplâtres. J'ai souvent pensé en regardant de près les champs, les vergers, les bois & leurs nombreux habitans que le regne végétal étoit un

magasin

magasin d'alimens donnés par la nature à l'homme & aux animaux. Mais jamais il ne m'est venu à l'esprit d'y chercher des drogues & des remedes. Je ne vois rien dans ces diverses productions qui m'indiquent un pareil usage, & elle nous auroit montré le choix, si elle nous l'avoit prescrit, comme elle a fait pour les comestibles. Je sens même que le plaisir que je prens à parcourir les bocages seroit empoisonné par le sentiment des infirmités humaines, s'il me laissoit penser à la fievre, à la pierre, à la goutte, & au mal-caduc. Du reste je ne disputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue; je dirai seulement qu'en supposant ces vertus réelles, c'est malice pure aux malades de continuer à l'être; car de tant de maladies que les hommes se donnent, il n'y en a pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement.

Ces tournures d'esprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font chercher par-tout du profit ou des remedes, & qui feroient regarder avec indifférence toute la nature si l'on se portoit toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me sens là-dessus tout à rebours des autres hommes: tout ce qui tient au sentiment de mes besoins attriste & gâte mes pensées, & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaisirs de l'esprit qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainsi quand même je croirois à la médecine, & quand même ses remedes seroient agréables, je ne trouverois jamais à m'en occuper, ces délices que donne une contemplation pure & désintéressée, & mon ame ne sauroit s'exalter & plâner sur la nature, tant que je la sens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs, sans avoir eu jamais grande confiance à la médecine, j'en ai eu beaucoup à des médecins que j'estimois, que j'aimois & à qui je laissois gouverner ma carcasse avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont instruit à mes dépens; rentré maintenant sous les seules loix de la nature, j'ai repris par elles ma premiere santé. Quand les médecins n'auroient point contre moi d'autres griefs, qui pourroit

s'étonner de leur haine ? Je suis la preuve vivante de la vanité de leur art, & de l'inutilité de leurs soins.

Non rien de personnel, rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieusement que quand je m'oublie moi-même. Je sens des extases, des ravissemens inexprimables à me fonder pour ainsi dire, dans le systême des êtres, à m'identifier avec la nature entiere. Tant que les hommes furent mes freres je me faisois des projets de félicité terrestre ; ces projets étant toujours relatifs au tout, je ne pouvois être heureux que de la félicité publique, & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma misere. Alors pour ne les pas haïr il a bien fallu les fuir ; alors me réfugiant chez la mere commune, j'ai cherché dans ses bras à me soustraire aux atteintes de ses enfans, je suis devenu solitaire, ou, comme ils disent, insociable & misantrope, parce que la plus sauvage solitude me paroît préférable à la société des méchans qui ne se nourrit que de trahisons & de haine.

Forcé de m'abstenir de penser, de peur de penser à mes malheurs malgré moi ; forcé de contenir les restes d'une imagination riante, mais languissante, que tant d'angoisses pourroient effaroucher à la fin ; forcé de tâcher d'oublier les hommes, qui m'accablent d'ignominie & d'outrages, de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contre eux, je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon ame expansive cherche malgré que j'en aie, à étendre ses sentimens & son existence sur d'autres êtres, & je ne puis plus comme autrefois me jetter tête baissée dans ce vaste océan de la nature, parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets assez déterminés, assez fixes, assez à ma portée pour s'y attacher fortement, & que je ne me sens plus assez de vigueur pour nager dans le cahos de mes anciennes extases. Mes idées ne sont presque plus que des sensations, & la sphere de mon

entendement ne passe pas les objets dont je suis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la solitude, n'imaginant plus, pensant encore moins, & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languissante & mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit, & par un instinct fort naturel, je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en soi d'aimable & d'attrayant; ses richesses enfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité : elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses qui sont plus à sa portée & dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine & le travail au secours de ses miseres; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans son centre aux risques de sa vie & aux dépens de sa santé des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même quand il savoit en jouir. Il fuit le soleil & le jour qu'il n'est plus digne de voir; il s'enterre tout vivant & fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumiere du jour. Là des carrieres, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feu, succedent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, font le spectacle que l'appareil des mines substitue au sein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du Ciel azuré, des bergers amoureux & des laboureurs robustes sur sa surface.

Il est aisé, je l'avoue, d'aller ramassant du sable & des pierres, d'en remplir ses poches & son cabinet & de se donner avec cela les airs d'un naturaliste : mais ceux qui s'attachent & se bornent à ces sortes de collections, sont pour l'ordinaire de riches ignorans qui ne cherchent à cela que le plaisir de l'étala-

ge. Pour profiter dans l'étude des minéraux il faut être chymiste & physicien ; il faut faire des expériences pénibles & coûteuses, travailler dans des laboratoires, dépenser beaucoup d'argent & de temps parmi le charbon, les creusets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée, & les vapeurs étouffantes, toujours au risque de sa vie & souvent aux dépens de sa santé. De tout ce triste & fatigant travail résulte pour l'ordinaire beaucoup moins de savoir que d'orgueil, & où est le plus médiocre chymiste qui ne croie pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir trouvé par hasard peut-être quelques petites combinaisons de l'art ?

Le regne animal est plus à notre portée & certainement mérite encore mieux d'être étudié ; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas aussi ses difficultés, ses embarras, ses dégoûts & ses peines ? sur-tout pour un solitaire qui n'a ni dans ses jeux, ni dans ses travaux, d'assistance à espérer de personne ; comment observer, disséquer, étudier, connoître les oiseaux dans les airs, les poissons, dans les eaux, les quadrupedes plus légers que le vent, plus forts que l'homme & qui ne sont pas plus disposés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y soumettre de force ? J'aurois donc pour ressource des escargots, des vers, des mouches, & je passerois ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empaler des pauvres insectes, à disséquer des souris quand j'en pourrois prendre, où les charognes des bêtes que par hasard je trouverois mortes. L'étude des animaux n'est rien sans l'anatomie ; c'est par elle qu'on apprend à les classer, à distinguer les genres, les especes. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caracteres, il faudroit avoir des volieres, des viviers, des ménageries ; il faudroit les contraindre, en quelque maniere que ce pût être, à rester assemblés autour de moi ; je n'ai ni le goût ni les moyens de les tenir en captivité, ni l'agilité nécessaire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les

les étudier morts, les déchirer, les défoſſer, fouiller à loiſir dans leurs entrailles palpitantes! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique, des cadavres puants, de baveuſes & livides chairs, du ſang, des inteſtins dégoûtans, des ſquelettes affreux, des vapeurs peſtilentielles! Ce n'eſt pas là, ſur ma parole, que J. J. ira chercher ſes amuſemens.

Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruiſſeaux, boſquets, verdure, venez purifier mon imagination ſalie par tous ces hideux objets. Mon ame morte à tous les grands mouvemens ne peut plus s'affecter que par des objets ſenſibles; je n'ai plus que des ſenſations, & ce n'eſt plus que par elles que la peine ou le plaiſir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les riants objets qui m'entourent, je les conſidere, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les claſſer, & me voilà tout d'un coup auſſi botaniſte qu'a beſoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver ſans ceſſe de nouvelles raiſons de l'aimer.

Je ne cherche point à m'inſtruire: il eſt trop tard. D'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de ſcience contribuât au bonheur de la vie; mais je cherche à me donner des amuſemens doux & ſimples que je puiſſe goûter ſans peine, & qui me diſtraiſent de mes malheurs. Je n'ai ni dépenſe à faire, ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caracteres, pour marquer leurs rapports & leurs différences, enfin pour obſerver l'organiſation végétale de maniere à ſuivre la marche & le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec ſuccès leurs loix générales, la raiſon & la fin de leurs ſtructures diverſes, & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoiſſante, pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes ſemblent avoir été ſemées avec profuſion ſur la terre comme les étoiles dans le ciel pour inviter l'homme par l'attrait du plaiſir & de la curioſité à l'étude de la nature; mais les aſtres ſont

placés loin de nous; il faut des connoissances préliminaires, des instrumens, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y sont naturellement. Elles naissent sous nos pieds, & dans nos mains pour ainsi dire, & si la petitesse de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue, les instrumens qui les y rendent sont d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'astronomie. La botanique est l'étude d'un oisif & paresseux solitaire: une pointe & une loupe sont tout l'appareil dont il a besoin pour les observer. Il se promene, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curiosité, & si-tôt qu'il commence à saisir les loix de leur structure, il goûte à les observer un plaisir sans peine, aussi vif que s'il lui en coûtoit beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions, mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse & douce: mais si-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, soit pour remplir des places, ou pour faire des livres, si-tôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on n'herborise que pour devenir auteur, ou professeur, tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des instrumens de nos passions, on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude, on ne veut plus savoir, mais montrer qu'on sait, & dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer; ou bien se bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus, au lieu d'observer les végétaux dans la nature, on ne s'occupe que de systêmes & de méthodes; matiere éternelle de dispute qui ne fait pas connoitre une plante de plus, & ne jette aucune véritable lumiere sur l'histoire naturelle & le regne végétal. De-là les haines, les jalousies que la concurrence de célébrité excite chez les botanistes auteurs, autant & plus que chez les autres savans. En dénaturant cette aimable étude, ils la transplantent au milieu des villes, & des académies,

où elle ne dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des dispositions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une espece de passion qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons, dans les bois pour me dérober, autant qu'il est possible, au souvenir des hommes, & aux atteintes des méchans. Il me semble que sous les ombrages d'une forêt, je suis oublié, libre & paisible comme si je n'avois plus d'ennemis, ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de mon souvenir, & je m'imagine dans ma bêtise qu'en ne pensant point à eux ils ne penseront point à moi.

Je trouve une si grande douceur dans cette illusion que je m'y livrerois tout entier, si ma situation, ma foiblesse & mes besoins me le permettoient. Plus la solitude où je vis alors est profonde, plus il faut que quelque objet en remplisse le vide, & ceux que mon imagination me refuse ou que ma mémoire repousse sont suppléés par les productions spontanées que la terre non forcée par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts. Le plaisir d'aller dans un désert chercher de nouvelles plantes couvre celui d'échapper à mes persécuteurs, & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes, je respire plus à mon aise comme dans un asyle où leur haine ne me poursuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herborisation que je fis un jour du côté de la Robaila, montagne du justicier *Clerc*. J'étois seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesse & entrelacés les uns dans autres, fermoient ce réduit de barrieres impénétrables, quelques intervalles que laissoit cette sombre enceinte n'offroient au-delà que des roches coupées à pic & d'horribles précipices que je n'osois regarder qu'en me cou-

chant sur le ventre. Le Duc, la Chevêche & l'Orfraye faisoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiseaux rares, mais familliers, tempéroient cependant l'horreur de cette solitude, là je trouvai la Dentaire *heptaphyllos*, le *Ciclamen*, le *Nidus avis*, le grand *Laserpitium* & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuserent longtemps : mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'assis sur des oreillers de *Lycopodium* & de Mousses, & je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étois là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne me déterroient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une isle déserte, & je me disois avec complaisance, sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici ; je me regardois presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée j'entendis peu loin de moi, un certain cliquetis que je crus reconnoitre ; j'écoute : le même bruit se répéte & se multiplie. Surpris & curieux, je me leve, je perce à travers un fourré de broussailles du côté d'où venoit le bruit, & dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier, j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne saurois exprimer l'agitation confuse & contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étois cru totalement seul : mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant, dans les antres même des Alpes, échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étois bien sûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui ne fussent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'étoit fait le chef, & qui tiroit de plus loin ses premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triste idée &

je finis par rire en moi-même, & de ma vanité puérile & de la maniere comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet, qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice! Il n'y a que la Suisse au monde qui présente ce mélange de la nature sauvage, & de l'industrie humaine. La Suisse entiere n'est, pour ainsi dire, qu'une grande Ville dont les rues larges & longues plus que celles de St. Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, & dont les maisons éparses & isolées ne communiquent entr'elles que par des jardins anglois. Je me rapellai à ce sujet une autre herborisation que *Du Peyrou*, *Descherny*, le colonel *Pury*, le justicier *Clerc* & moi avions faite il y avoit quelque temps sur la montagne de Chasseron, du sommet de laquelle on découvre sept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une seule maison sur cette montagne, & nous n'eussions sûrement pas deviné la profession de celui qui l'habitoit, si l'on n'eût ajouté que c'étoit un Libraire, & qui même faisoit fort bien ses affaires dans le pays (1). Il me semble qu'un seul fait de cette espece fait mieux connoître la Suisse que toutes les descriptions des voyageurs.

En voici une autre de même nature, ou à-peu-près qui ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Durant mon séjour à Grenoble je faisois souvent de petites herborisations hors la Ville avec le sieur *Bovier*, avocat de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni sût la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche, il se faisoit, autant que la chose étoit possible, une loi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isere, dans un lieu

---

(1) C'est sans doute la ressemblance de noms qui a entraîné M. Rousseau à appliquer l'anecdote du Libraire, à *Chesseron*, au lieu de *Chasseral*, autre montagne très-élevée sur les frontieres de la Principauté de Neufchâtel.

tout plein de faules épineux. Je vis fur ces arbriffeaux des fruits mûrs, j'eus la curiofité d'en goûter, & leur trouvant une petite acidité très-agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir, le fieur *Bovier* fe tenoit à côté de moi fans m'imiter & fans rien dire. Un de fes amis furvint qui me voyant picorer ces grains, me dit : eh! Monfieur, que faites-vous là? ignorez-vous que ce fruit empoifonne? Ce fruit empoifonne, m'écriai-je tout furpris! Sans doute, reprit-il, & tout le monde fait fi bien cela, que perfonne dans le pays ne s'avife d'en goûter. Je regardois le fieur *Bovier* & je lui dis, pourquoi donc ne m'avertiffiez-vous pas? Ah, Monfieur, me répondit-il d'un ton refpectueux, je n'ofois pas prendre cette liberté. Je me mis à rire de cette humilité Dauphinoife, en difcontinuant néanmoins ma petite collation. J'étois perfuadé, comme je le fuis encore, que toute production naturelle agréable au goût, ne peut être nuifible au corps, ou ne l'eft du moins que par fon excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le refte de la journée : mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude; je foupai très-bien, dormis mieux & me levai le matin en parfaite fanté, après avoir avalé la veille, quinze ou vingt grains de ce terrible *hippophæe*, qui empoifonne à très-petite dofe, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut fi plaifante, que je ne me la rapelle jamais fans rire de la finguliere difcrétion de M. l'avocat *Bovier*.

Toutes mes courfes de botanique, les diverfes impreffions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y font mêlés, tout cela m'a laiffé des impreffions qui fe renouvellent par l'afpect des plantes herborifées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux payfages, ces forêts, ces lacs, ces bofquets, ces rochers, ces montagnes dont l'afpect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureufes contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y tranfporte. Les fragmens des

plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeller tout ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborisations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'un optique qui les peindroit derechef à mes yeux.

C'est la chaine des idées accessoires qui m'attache à la botanique. Elle rassemble & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage, les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix surtout, & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela, sont retracés par elle incessamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & sincere attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles, au milieu de gens simples & bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle & mon jeune âge, & mes innocens plaisirs, elle m'en fait jouir derechef, & me rend heureux bien souvent encore, au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel.

HUITIEME PROMENADE.

EN méditant sur les dispositions de mon ame dans toutes les situations de ma vie, je suis extrêmement frappé de voir si peu de proportion entre les diverses combinaisons de ma destinée, & les sentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes prospérités ne m'ont laissé presqu'aucun souvenir agréable de la maniere intime & permanente dont elles m'ont affecté; & au contraire dans toutes les miseres de ma vie, je me sentois constamment rempli de sentimens tendres, touchans, délicieux, qui versant un baume salutaire sur les blessures de mon cœur navré, sembloient en convertir la douleur en volupté, & dont l'aimable souvenir me revient seul, dégagé de celui

des maux que j'éprouvois en même temps. Il me ſemble que j'ai plus goûté la douceur de l'exiſtence, que j'ai réellement plus vécu quand mes ſentimens reſſerrés, pour ainſi dire, autour de mon cœur par ma deſtinée, n'alloient point s'évaporant au-dehors, ſur tous les objets de l'eſtime des hommes qui en méritent ſi peu par eux-mêmes, & qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi ; quand j'étois content de tout ce qui m'entouroit & de la ſphere dans laquelle j'avois à vivre, je la rempliſſois de mes affections. Mon ame expenſive s'étendoit ſur d'autres objets. Et toujours attiré loin de moi par des goûts de mille eſpeces, par des attachemens aimables qui ſans ceſſe occupoient mon cœur, je m'oubliois en quelque façon moi-même, j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger, & j'éprouvois dans la continuelle agitation de mon cœur, toute la viciſſitude des choſes humaines. Cette vie orageuſe ne me laiſſoit ni paix au-dedans, ni repos au dehors. Heureux en apparence, je n'avois pas un ſentiment qui pût ſoutenir l'épreuve de la réflexion, & dans lequel je puſſe vraiment me complaire. Jamais je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdiſſoit, la ſolitude m'ennuyoit, j'avois ſans ceſſe beſoin de changer de place, & je n'étois bien nulle part. J'étois fêté pourtant, bien voulu, bien reçu, careſſé par-tout ; je n'avois pas un ennemi, pas un malveuillant, pas un envieux ; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger, j'avois ſouvent le plaiſir d'obliger moi-même beaucoup de monde, & ſans bien, ſans emploi, ſans fauteurs, ſans grands talens bien développés ni bien connus, je jouiſſois des avantages attachés à tout cela, & je ne voyois perſonne dans aucun état dont le ſort ne me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux ? Je l'ignore ; mais je ſais que je ne l'étois pas. Que me manque-t-il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels ? rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien ! dans cet état déplorable, je

ne changerois pas encore d'être & de destinée contre le plus fortuné d'entr'eux, & j'aime encore mieux être moi dans toute ma misere, que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur prospérité. Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas; je me suffis à moi-même, quoique je rumine, pour ainsi dire, à vide, & que mon imagination tarie, & mes idées éteintes ne fournissent plus d'alimens à mon cœur. Mon ame offusquée, obstruée par mes organes, s'affaisse de jour en jour, & sous le poids de ces lourdes masses n'a plus assez de vigueur pour s'élancer, comme autrefois, hors de sa vieille enveloppe.

C'est à ce retour sur nous-mêmes, que nous force l'adversité, & c'est peut-être là ce qui la rend le plus insupportable à la plupart des hommes. Pour moi qui ne trouve à me reprocher que des fautes, j'en accuse ma foiblesse, & je me console; car jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.

Cependant à moins d'être stupide, comment contempler un moment ma situation, sans la voir aussi horrible qu'ils l'ont rendue, & sans périr de douleur & de désespoir. Loin de cela, moi le plus sensible des êtres, je la contemple & ne m'en émeus pas; & sans combats, sans efforts sur moi-même, je me vois presque avec indifférence dans un état dont nul autre homme peut-être ne supporteroit l'aspect sans effroi.

Comment en suis-je venu là? car j'étois bien loin de cette disposition paisible au premier soupçon du complot dont j'étois enlassé depuis long-temps sans m'en être aucunement apperçu. Cette découverte nouvelle me bouleversa. L'infamie & la trahison me surprirent au dépourvu. Quelle ame honnête est préparée à des tels genres de peines? Il faudroit les mériter pour les prévoir. Je tombai dans tous les pieges qu'on creusa sous mes pas. L'indignation, la fureur, le délire s'emparerent de moi: je perdis la tramontane. Ma tête se bouleversa, & dans les ténebres horribles où l'on n'a cessé de me tenir plongé, je n'apperçus plus ni lueur pour me conduire, ni ap-

pui, ni prise où je pusse me ténir ferme, & résister au désespoir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux? J'y suis pourtant encore & plus enfoncé que jamais, & j'y ai retrouvé le calme & la paix, & j'y vis heureux & tranquille, & j'y ris des incroyables tourmens que mes persécuteurs se donnent sans cesse, tandis que je reste en paix; occupé de fleurs, d'étamines, & d'enfantillages, & je ne songe pas même à eux.

Comment s'est fait ce passage? naturellement, insensiblement, & sans peine. La premiere surprise fut épouvantable. Moi qui me sentois digne d'amour & d'estime; moi qui me croyois honoré, chéri comme je méritois de l'être, je me vis travesti tout d'un coup en un monstre affreux tel qu'il n'en exista jamais. Je vois toute une génération se précipiter toute entiere dans cette étrange opinion, sans explication, sans doute, sans honte, & sans que je puisse parvenir à savoir jamais la cause de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes persécuteurs à s'expliquer avec moi; ils n'avoient garde. Après m'être long-temps tourmenté sans succès, il fallut bien prendre haleine. Cependant j'espérois toujours, je me disois: un aveuglement si stupide, une si absurde prévention ne sauroit gagner tout le genre humain. Il y a des hommes de sens qui ne partagent pas le délire; il y a des ames justes qui détestent la fourberie & les traîtres. Cherchons, je trouverai peut-être enfin un homme; si je le trouve, ils sont confondus. J'ai cherché vainement; je ne l'ai point trouvé. La ligue est universelle, sans exception, sans retour, & je suis sûr d'achever mes jours dans cette affreuse proscription, sans jamais en pénétrer le mystere.

C'est dans cet état déplorable qu'après de longues angoisses, au lieu du désespoir qui sembloit devoir être enfin mon partage, j'ai retrouvé la sérénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même, puisque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaisir celui

de la veille, & que je n'en desire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence? d'une seule chose; c'est que j'ai appris à porter le joug de la nécessité sans murmure. C'est que je m'efforçois de tenir encore à mille choses, & que toutes ses prises m'ayant successivement échappé, réduit à moi seul, j'ai repris enfin mon assiette. Pressé de tous côtés, je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien, je ne m'appuie que sur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion, je portois encore son joug, sans que je m'en apperçusse. On veut être estimé des gens qu'on estime, & tant que je pus juger avantageusement des hommes ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que souvent les jugemens du public sont équitables; mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du hasard, que les regles sur lesquelles les hommes fondent leurs opinions ne sont tirées que de leurs passions ou de leurs préjugés, qui en sont l'ouvrage, & que lors même qu'ils jugent bien, souvent encore ces bons jugemens naissent d'un mauvais principe, comme lorsqu'ils feignent d'honorer en quelque succès le mérite d'un homme, non par esprit de justice, mais pour se donner un air impartial, en calomniant tout à leur aise le même homme sur d'autres points.

Mais quand après de si longues & vaines recherches, je les vis tous rester sans exception dans le plus inique & absurde systême que l'esprit infernal pût inventer; quand je vis qu'à mon égard la raison étoit bannie de toutes les têtes, & l'équité de tous les cœurs; quand je vis une génération frénétique se livrer toute entiere à l'aveugle fureur de ses guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à personne; quand après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne, & m'écrier, il n'y en a plus; alors je commençai à me voir seul sur la terre, & je com-

pris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi, que des êtres méchaniques, qui n'agissoient que par impulsion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque passion que j'eusse pu supposer dans leurs ames, elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard, d'une façon que je pusse entendre. C'est ainsi que leurs dispositions intérieures cesserent d'être quelque chose pour moi. Je ne vis plus en eux que des masses différemment mues, dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toit peut nous blesser davantage, mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malveuillante. Le coup porte à faux quelquefois, mais l'intention ne manque jamais son atteinte. La douleur matérielle est ce qu'on sent le moins dans les atteintes de la fortune, & quand les infortunés ne savent à qui s'en prendre de leurs malheurs, ils s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient, & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à dessein. C'est ainsi qu'un joueur dépité par ses pertes, se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un sort qui s'acharne à dessein contre lui pour le tourmenter, & trouvant un aliment à sa colere, il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage qni ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle nécessité, n'a point ces agitations insensées ; il crie dans sa douleur, mais sans emportement, sans colere, il ne sent du mal dont il est la proie, que l'atteinte materielle ; & les coups qu'il reçoit ont beau blesser sa personne, pas un n'arrive jusqu'à son cœur.

C'est beaucoup que d'en être venu là, mais ce n'est pas tout. Si l'on s'arrête, c'est bien avoir coupé le mal, mais c'est avoir laissé la racine. Car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers, elle est en nous-mêmes, & c'est-là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi.

Ma

Ma raiſon ne me montrant qu'abſurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que les cauſes, les inſtrumens, les moyens de tout cela m'étant inconnus & inexplicables, devoient être nuls pour moi; que je devois regarder tous les détails de ma deſtinée, comme autant d'actes d'une pure fatalité, où je ne devois ſuppoſer ni direction, ni intention, ni cauſe morale; qu'il falloit m'y ſoumettre ſans raiſonner & ſans regimber, parce que cela étoit inutile; que tout ce que j'avois à faire encore ſur la terre étant de m'y regarder comme un être purement paſſif, je ne devois point uſer à réſiſter inutilement a ma deſtinée, la force qui me reſtoit pour la ſupporter. Voilà ce que je me diſois, ma raiſon, mon cœur y acquieſçoient, & néanmoins je ſentois ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure ? Je le cherchai, je le trouvai; il venoit de l'amour-propre qui, après s'être indigné contre les hommes, ſe ſoulevoit encore contre la raiſon.

Cette découverte n'étoit pas ſi facile à faire qu'on pourroit croire, car un innocent perſécuté prend longtemps pour un pur amour de la juſtice l'orgueil de ſon petit individu. Mais auſſi la véritable ſource une fois bien connue, eſt facile à tarir ou du moins à détourner. L'eſtime de ſoi-même eſt le plus grand mobile des ames fieres, l'amour-propre fertile en illuſions ſe déguiſe & ſe fait prendre pour cette eſtime; mais quand la fraude enfin ſe découvre, & que l'amour-propre ne peut plus ſe cacher, dès-lors il n'eſt plus à craindre, & quoiqu'on l'étouffe avec peine, on le ſubjugue au moins aiſément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette paſſion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde, & ſur-tout quand je fus auteur; j'en avois peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avois prodigieuſement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ſes premieres bornes; il commença par ſe révolter contre l'injuſtice, mais il a fini par la dédaigner: en ſe repliant ſur mon ame, en coupant les relations extérieures qui le ren-

dent exigeant, en renonçant aux comparaisons, aux préférences, il s'est contenté que je fusse bon pour moi; alors redevenant amour de moi-même, il est rentré dans l'ordre de la nature, & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame, & presque la félicité. Car dans quelque situation qu'on se trouve, ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se tait, & que la raison parle, elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous; car on est sûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en cessant de s'en occuper. Ils ne sont rien pour celui qui n'y pense pas. Les offenses, les vengeances, les passe-droits, les outrages, les injustices ne sont rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure, que le mal même & non pas l'intention; pour celui dont la place ne dépend pas dans sa propre estime de celle qu'il plait aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne sauroient changer mon être, & malgré leur puissance, & malgré toutes leurs sourdes intrigues, je continuerai, quoiqu'ils fassent, d'être en dépit d'eux, ce que je suis. Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle. La barriere qu'ils ont mise entr'eux & moi m'ôte toute ressource de subsistance & d'assistance dans ma vieillesse & mes besoins. Elle me rend l'argent même inutile, puisqu'il ne peut me procurer les services qui me sont nécessaires, il n'y a plus ni commerce ni secours réciproque, ni correspondance entre eux & moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi seul pour ressource, & cette ressource est bien foible à mon âge & dans l'état où je suis. Ces maux sont grands, mais ils ont perdu sur moi toute leur force, depuis que j'ai su les supporter sans m'en irriter. Les points où le vrai besoin se fait sentir sont toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'est par cette continuité de sentimens qu'on s'inquiéte &

qu'on se rend malheureux. Pour moi j'ai beau savoir que je souffrirai demain, il me suffit de ne pas souffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais seulement de celui que je sens, & cela le réduit à très-peu de chose. Seul, malade & délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, sans que personne s'en mette en peine. Mais qu'importe si je ne m'en mets pas en peine moi-même, & si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin quel qu'il soit. N'est-ce rien sur-tout à mon âge que d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la santé, la richesse & la misère, la gloire & la diffamation avec la même indifférence? Tous les autres vieillards s'inquiétent de tout, moi je ne m'inquiéte de rien; quoiqu'il puisse arriver tout m'est indifférent, & cette indifférence n'est pas l'ouvrage de ma sagesse, elle est celui de mes ennemis; & devient une compensation des maux qu'ils me font. En me rendant insensible à l'adversité, ils m'ont fait plus de bien, que s'ils m'eussent épargné ses atteintes. En ne l'éprouvant pas je pouvois toujours la craindre, au lieu qu'en la subjuguant, je ne la crains plus.

Cette disposition me livre au milieu des traverses de ma vie, à l'incurie de mon naturel, presqu'aussi pleinement que si je vivois dans la plus complette prospérité. Hors les courts momens où je suis rappellé par la présence des objets aux plus douloureuses inquiétudes, tout le reste du temps, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent, mon cœur se nourrit encore des sentimens pour lesquels il étoit né, & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produisent, & qui les partagent, comme si ces êtres existoient réellement. Ils existent pour moi qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahissent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes & suffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramene à la vie heureuse & douce pour laquelle j'étois né; je passe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets instructifs & même agréables,

auxquels je livre avec délices mon esprit & mes sens; ou avec les enfans de mes fantaisies que j'ai créés selon mon cœur, & dont le commerce en nourrit les sentimens, ou avec moi seul, content de moi-même & déja plein du bonheur que je sens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en est pas ainsi des tristes momens que je passe encore au milieu des hommes, jouet de leurs caresses traîtresses, de leurs complimens empoulés & dérisoires, de leur mielleuse malignité. De quelque façon que je m'y suis pu prendre, l'amour-propre alors fait son jeu. La haine & l'animosité que je vois dans leurs cœurs, à travers cette grossiere enveloppe, déchirent le mien de douleur, & l'idée d'être ainsi sottement pris pour dupe ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile, fruit d'un sot amour-propre dont je sens toute la bêtise, mais que je ne puis subjuguer. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards insultans & moqueurs, sont incroyables. Cent fois j'ai passé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés, dans l'unique dessein de m'exercer à ces cruelles lutes. Non-seulement je n'y ai pu parvenir, mais je n'ai même rien avancé, & tous mes pénibles, mais vains efforts, m'ont laissé tout aussi facile à troubler, à navrer, & à indigner qu'auparavant.

Dominé par mes sens, quoique je puisse faire, je n'ai jamais su résister à leurs impressions, & tant que l'objet agit sur eux, mon cœur ne cesse d'en être affecté; mais ces affections passageres ne durent qu'autant que la sensation qui les cause. La présence de l'homme haineux m'affecte violemment; mais sitôt qu'il disparoît, l'impression cesse; à l'instant que je ne le vois plus. J'ai beau savoir qu'il va s'occuper de moi, je ne saurois m'occuper de lui. Le mal que je ne sens point actuellement ne m'affecte en aucune sorte, le persécuteur que je ne vois point est nul pour moi. Je sens l'avantage que cette position donne à ceux qui disposent de ma destinée. Qu'ils en disposent donc tout à leur aise. J'aime encore mieux

qu'ils me tourmentent ſans réſiſtance, que d'être forcé de penſer à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes ſens ſur mon cœur fait le ſeul tourment de ma vie. Les lieux où je ne vois perſonne je ne penſe plus à ma deſtinée. Je ne la ſens plus, je ne ſouffre plus. Je ſuis heureux & content ſans diverſion, ſans obſtacle. Mais j'échappe rarement à quelque atteinte ſenſible, & lorſque j'y penſe le moins, un geſte, un regard ſiniſtre que j'apperçois, un mot envenimé que j'entends, un malveuillant que je rencontre ſuffit pour me bouleverſer. Tout ce que je puis faire en pareil cas eſt d'oublier bien vite & de fuir. Le trouble de mon cœur diſparoît avec l'objet qui l'a cauſé, & je rentre dans le calme auſſi-tôt que je ſuis ſeul. Ou ſi quelque choſe m'inquiete, c'eſt la crainte de rencontrer ſur mon paſſage quelque nouveau ſujet de douleur. C'eſt-là ma ſeule peine; mais elle ſuffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En ſortant de chez moi je ſoupire après la campagne & la ſolitude, mais il faut l'aller chercher ſi loin qu'avant de pouvoir reſpirer à mon aiſe, je trouve en mon chemin mille objets qui me ſerrent le cœur, & la moitié de la journée ſe paſſe en angoiſſes, avant que j'aie atteint l'aſile que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laiſſe achever ma route! Le moment où j'échappe au cortege des méchans eſt délicieux, & ſi-tôt que je me vois ſous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terreſtre, & je goûte un plaiſir interne auſſi vif que ſi j'étois le plus heureux des mortels.

Je me ſouviens parfaitement que durant mes courtes proſpérités, ces mêmes promenades ſolitaires qui me ſont aujourd'hui ſi délicieuſes, m'étoient inſipides & ennuyeuſes. Quand j'étois chez quelqu'un à la campagne, le beſoin de faire de l'exercice & de reſpirer le grand air, me faiſoit ſouvent ſortir ſeul, & m'échappant comme un voleur, je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y

portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le salon; le souvenir de la compagnie que j'y avois laissée m'y suivoit dans la solitude, les vapeurs de l'amour-propre & le tumulte du monde ternissoient à mes yeux la fraicheur des bosquets, & troubloient la paix de la retraite. J'avois beau fuir au fond des bois, une foule importune m'y suivoit par-tout, & voiloit pour moi toute la nature. Ce n'est qu'après m'être détaché des passions sociales & de leur triste cortege que je l'ai retrouvée avec tous ses charmes.

Convaincu de l'impossibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires, j'ai cessé tous mes efforts pour cela. Je laisse à chaque atteinte, mon sang s'allumer, la colere & l'indignation s'emparer de mes sens; je cede à la nature cette premiere explosion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni suspendre. Je tâche seulement d'en arrêter les suites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelans, le feu du visage, le tremblement des membres, les suffocantes palpitations, tout cela tient au seul physique, & le raisonnement n'y peut rien. Mais après avoir laissé faire au naturel sa premiere explosion, l'on peut redevenir son propre maître en reprenant peu-à-peu ses sens; c'est ce que j'ai tâché de faire long-temps sans succès, mais enfin plus heureusement; & cessant d'employer ma force en vaine résistance, j'attends le moment de vaincre en laissant agir ma raison, car elle ne me parle que quand elle peut se faire écouter. Eh! que dis-je, hélas! ma raison? j'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe, car elle n'y a gueres de part; tout vient également d'un tempérament versatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus; c'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel indolent qui m'appaise. Je cede à toutes les impulsions présentes, tout choc me donne un mouvement vif & court, si-tôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement cesse, rien de communiqué ne peut se prolonger en moi.

Tous les événemens de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de prise sur un homme ainsi constitué. Pour m'affecter de peines durables, il faudroit que l'impression se renouvellât à chaque instant. Car les intervalles quelque courts qu'ils soient, suffisent pour me rendre à moi-même. Je suis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir sur mes sens, mais au premier instant de relâche, je redeviens ce que la nature a voulu; c'est-là, quoiqu'on puisse faire, mon état le plus constant, & celui par lequel, en dépit de la destinée, je goûte un bonheur pour lequel je me sens constitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries; il me convient si bien que je ne desire autre chose que sa durée, & ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune sorte; la crainte seule de celui qu'ils peuvent me faire encore est capable de m'agiter; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle prise par laquelle ils puissent m'affecter d'un sentiment permanent, je me ris de toutes leurs trames, & je jouis de moi même en dépit d'eux.

NEUVIEME PROMENADE.

LE bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes, & nul ne peut s'assurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainsi tous nos projets de félicité pour cette vie sont des chimeres. Profitons du contentement d'esprit quand il vient, gardons-nous de l'éloigner par notre faute, mais ne faisons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets-là sont de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux, peut-être point: mais j'ai souvent vu des cœurs contens, & de tous les objets qui m'ont frappé, c'est celui qui m'a le plus con-

tenté moi-même. Je crois que c'eſt une ſuite naturelle du pouvoir des ſenſations ſur mes ſentimens internes. Le bonheur n'a point d'enſeigne extérieure; pour le connoître il faudroit lire dans le cœur de l'homme heureux; mais le contentement ſe lit dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche, & ſemble ſe communiquer à celui qui l'apperçoit. Eſt-il une jouiſſance plus douce que de voir un peuple entier ſe livrer à la joie un jour de fête, & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expanſifs du plaiſir qui paſſe rapidement, mais vivement, à travers les nuages de la vie? . . . . . .

. . . . . .

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empreſſement extraordinaire me montrer l'éloge de Madame Geoffrin par M. D. La lecture fut précédée de longs & grands éclats de rire ſur le ridicule néologiſme de cette piece, & ſur les badins jeux de mots dont il la diſoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un ſérieux qui le calma, & voyant que je ne l'imitois point, il ceſſa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piece, rouloit ſur le plaiſir que prenoit Madame Geoffrin à voir les enfans & à les faire cauſer. L'auteur tiroit avec raiſon, de cette diſpoſition, une preuve de bon naturel. Mais il ne s'arrêtoit pas là, & il accuſoit décidément de mauvais naturel & de méchanceté, tous ceux qui n'avoient pas le même goût, au point de dire que ſi l'on interrogeoit là-deſſus ceux qu'on mene au gibet où à la roue, tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces aſſertions faiſoient un effet ſingulier dans la place où elles étoient. Suppoſant tout cela vrai, étoit-ce-là l'occaſion de le dire, & falloit-il fouiller l'éloge d'une femme eſtimable des images de ſupplice & de malfaiteurs? Je compris aiſément le motif de cette affectation vilaine, & quand M. P. eut fini de lire, en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge, j'ajoutai que l'auteur en l'écrivant, avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain le temps étant assez beau quoique froid, j'allai faire une course jusqu'à l'Ecole militaire, comptant d'y trouver des mousses en pleine fleur; en allant je rêvois sur la visite de la veille, & sur l'écrit de M. D. où je pensois bien que le placage épisodique n'avoit pas été mis sans dessein, & la seule affectation de m'apporter cette brochure, à moi, à qui l'on cache tout, m'apprenoit assez quel en étoit l'objet. J'avois mis mes enfans aux enfans trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir travesti en pere dénaturé, & de-là en étendant & caressant cette idée on avoit peu-à-peu tiré la conséquence évidente que je haïssois les enfans; en suivant par la pensée la chaîne de ces gradations, j'admirois avec quel art l'industrie humaine sait changer les choses du blanc au noir. Car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer ensemble, & souvent dans la rue & aux promenades je m'arrête à regarder leur espiéglerie & leurs petits jeux, avec un intérêt que je ne vois partager à personne. Le jour même où vint M. P. une heure avant sa visite, j'avois eu celle des deux petits du Soussoi, les plus jeunes enfans de mon hôte, dont l'aîné peut avoir sept ans. Ils étoient venus m'embrasser de si bon cœur, & je leur avois rendu si tendrement leurs caresses, que malgré la disparité des âges, ils avoient paru se plaire avec moi sincérement; & pour moi j'étois transporté d'aise de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés; le cadet même paroissoit venir à moi si volontiers que, plus enfant qu'eux, je me sentois attacher à lui déja par préférence, & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux enfans trouvés a facilement dégénéré, avec un peu de tournure, en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant il est sûr que c'est la crainte d'une destinée pour eux mille fois pire, & presque inévitable par toute autre voie, qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indiffé-

rent sur ce qu'ils deviendroient, & hors d'état de les élever moi même, il auroit fallu dans ma situation, les laisser élever par leur mere qui les auroit gâtés, & par sa famille qui en auroit fait des monstres. Je frémis encore d'y penser. Ce que Mahomet fit de Seïde n'est rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard. & les pieges qu'on m'a tendus là-dessus dans la suite, me confirment assez que le projet en avoit été formé. A la vérité j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames atroces : mais je savois que l'éducation pour eux la moins périlleuse étoit celle des enfans trouvés; & je les y mis. Je le ferois encore, avec bien moins de doute aussi, si la chose étoit à faire, & je sais bien que nul pere n'est plus tendre que je l'aurois été pour eux, pour peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoissance du cœur humain, c'est le plaisir que j'avois à voir & observer les enfans qui m'a valu cette connoissance. Ce même plaisir dans ma jeunesse y a mis une espece d'obstacle, car je jouois avec les enfans si gaiment & de si bon cœur que je ne songeois gueres à les étudier. Mais quand en vieillissant j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit, je me suis abstenu de les importuner; j'ai mieux aimé me priver d'un plaisir que de troubler leur joie, & content alors de me satisfaire en regardant leurs jeux, & tous leurs petits maneges, j'ai trouvé le dédommagement de mon sacrifice dans les lumieres que ces observations m'ont fait acquérir sur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos savans ne connoissent rien. J'ai consigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche trop soigneusement pour ne l'avoir pas faite avec plaisir, & ce seroit assurément la chose du monde la plus incroyable que l'Héloïse & l'Emile fussent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni présence d'esprit ni facilité de parler; mais depuis mes malheurs ma langue & ma tête se sont de plus en plus embarrassées. L'idée & le

mot propre m'échappent également, & rien n'exige un meilleur discernement & un choix d'expression plus justes que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en moi cet embarras, est l'attention des écoutans, les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui, ayant écrit expressément pour les enfans, est supposé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême & l'inaptitude que je me sens me trouble, me déconcerte, & je serois bien plus à mon aise devant un Monarque d'Asie que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux, & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaisir, mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieillesse. L'aspect de la nature défaillante est hideux à leurs yeux. Leur répugnance que j'apperçois me navre, & j'aime mieux m'abstenir de les caresser que de leur donner de la gêne & du dégoût. Ce motif qui n'agit que sur les ames vraiment aimantes, est nul pour tous nos docteurs & doctoresses. Madame Geoffrin s'embarrassoit fort peu que les enfans eussent du plaisir avec elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi ce plaisir est pis que nul; il est négatif quand il n'est pas partagé, & je ne suis plus dans la situation ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaisir devenu plus rare n'en seroit pour moi que plus vif; je l'éprouvois bien l'autre matin par celui que je prenois à caresser les petits du Soussoi, non-seulement parce que la Bonne qui les conduisoit ne m'en imposoit pas beaucoup, & que je sentois moins le besoin de m'écouter devant elle; mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent ni se déplaire ni s'ennuyer avec moi.

Oh! si j'avois encore quelques momens de pures caresses qui vinssent du cœur, ne fut-ce que d'un enfant encore en jaquette, si je pouvois voir encore dans

quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi, de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts mais doux épanchemens de mon cœur ? Ah ! je ne ferois pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui m'eſt déſormais refuſé parmi les humains. J'en puis juger ſur bien peu d'exemples, mais toujours chers à mon ſouvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié preſque, & dont l'impreſſion qu'il a fait ſur moi peint bien toute ma miſere.

Il y a deux ans, que m'étant allé promener du côté de la nouvelle France, je pouſſai plus loin, puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre, je traverſai le village de Clignancourt. Je marchois diſtrait & rêvant ſans regarder autour de moi, quand tout-à-coup je me ſentis ſaiſir les genoux. Je regarde, & je vois un petit enfant de cinq ou ſix ans qui ſerroit mes genoux de toute ſa force, en me regardant d'un air ſi familier & ſi careſſant, que mes entrailles s'émurent. Je me diſois, c'eſt ainſi que j'aurois été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baiſai pluſieurs fois dans une eſpece de tranſport, & puis je continuai mon chemin. Je ſentois en marchant qu'il me manquoit quelque choſe. Un beſoin naiſſant me ramenoit ſur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté ſi bruſquement cet enfant, je croyois voir dans ſon action, ſans cauſe apparente, une ſorte d'inſpiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enfin cédant à la tentation, je reviens ſur mes pas; je cours à l'enfant, je l'embraſſe de nouveau, & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre, dont le marchand paſſoit par là par haſard, & je commençai à le faire jaſer; je lui demandai qui étoit ſon pere ? il me le montra qui relioit des tonneaux ; j'étois prêt à quitter l'enfant pour aller lui parler, quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaiſe mine, qui me parut être de ces mouches qu'on tient ſans ceſſe à mes trouſſes. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille, je vis les regards du tonnelier ſe fixer attentivement ſur moi d'un air qui n'avoit rien

d'amical. Cet oblet me resserra le cœur à l'instant, & je quittai le pere & l'enfant avec plus de promptitude encore que je n'en avois mis à revenir sur mes pas, mais dans un trouble moins agréable qui changea toutes mes dispositions. Je les ai pourtant senti renaître souvent depuis lors, je suis repassé plusieurs fois par Clignancourt, dans l'espérance d'y revoir cet enfant, mais je n'ai plus revu ni lui ni le pere, & il ne m'est plus resté de cette rencontre qu'un souvenir assez vif, mêlé toujours de douceur & de tristesse, comme toutes les émotions qui pénétrent encore quelquefois jusques à mon cœur.

Il y a compensation à tout ; si mes plaisirs sont rares & courts, je les goûte aussi plus vivement quand ils viennent, que s'ils m'étoient plus familiers ; je les rumine, pour ainsi dire, par de fréquens souvenirs ; & quelques rares qu'ils soient, s'ils étoient purs & sans mélange, je serois plus heureux, peut-être, que dans ma prospérité. Dans l'extrême misere, on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu en est plus affecté que ne le seroit un riche en trouvant une bourse d'or. On riroit si l'on voyoit dans mon ame l'impression qu'y font les moindres plaisirs de cette espece, que je puis dérober à la vigilance de mes persécuteurs. Un des plus doux s'offrit il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais, sans me sentir ravi d'aise d'en avoir si bien profité.

Un Dimanche nous étions allés, ma femme & moi, dîner à la porte Maillot. Après le dîné nous traversâmes le Bois de Boulogne jusqu'à la Muette. Là nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre, en attendant que le soleil fut baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles conduites par une maniere de religieuses, vinrent les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux vint à passer un Oublieur avec son tambour & son tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies, & deux ou trois d'entre

elles qui apparemment possédoient quelques liards, demanderent la permission de jouer. Tandis que la gouvernante hésitoit & disputoit, j'appellai l'Oublieur & je lui dis : faites tirer toutes ces Demoiselles chacune à son tour & je vous payerai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressoient avec un peu de confusion, avec l'agrément de la gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, & puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avoient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc & qu'il revint au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien, qu'aucune d'elles ne pouvoit donc être absolument mécontente; afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'Oublieur d'user de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourroit, & que je lui en tiendrois compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées, quoique les jeunes filles ne tirassent chacune qu'une seule fois; car là dessus je fus inexorable, ne voulant ni favoriser des abus, ni marquer des préférences qui produiroient des mécontentemens. Ma femme insinua à celles qui avoient de bons lots d'en faire part à leurs camarades, au moyen de quoi le partage devint presqu'égal, & la joie plus générale.

Je priai la religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejettât dédaigneusement mon offre; elle l'accepta de bonne grace, tira comme les pensionnaires, & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en fus un gré infini, & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, & qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opération, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal, & ces petites filles venant plaider tour à-tour leur cause, me donnerent occasion de remarquer, que quoiqu'il n'y eût aucune de jolie,

la gentillesse de quelques-unes faisoit oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres, & cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête au reste ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de cent écus de contentement; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense, & que la joie est plus amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place, à la même heure, espérant d'y rencontrer encore la petite troupe, mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à-peu-près de même espece, dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux temps où faufilé parmi les riches & les gens de lettres, j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevrette au temps de la fête du maître de la maison; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer; & tout l'éclat des plaisirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, festins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le temps de prendre haleine, & l'on s'étourdissoit au lieu de s'amuser. Après le dîné on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenoit une espece de foire. On dansoit; les Messieurs daignerent danser avec les paysannes, mais les Dames garderent leur dignité. On vendoit là des pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, & l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manans se précipiter, se battre, se renverser pour en avoir, que tout le monde voulut se donner le même plaisir. Et pains d'épices de voler à droite & à gauche, & filles & garçons de courir, d'entasser & s'estropier; cela paroissoit charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaise honte, quoiqu'en dedans je ne m'amusasse pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider

ma bourse pour faire écraser les gens, je laissai-là la bonne compagnie, & je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets m'amusa longtemps. J'apperçus entr'autres cinq ou six savoyards autour d'une petite fille qui avoit encore sur son inventaire, une douzaine de chétives pommes dont elle auroit bien voulu se débarrasser. Les savoyards de leur côté auroient bien voulu l'en débarrasser, mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande brèche aux pommes. Cet inventaire étoit pour eux le jardin des Hespérides, & la petite fille étoit le dragon qui les gardoit. Cette Comédie m'amusa longtemps; j'en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille, & les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus beaux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi. Car les spectateurs même en la voyant la partagerent, & moi qui partageois à si bon marché cette joie, j'avois de plus celle de sentir qu'elle étoit mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec ceux que je venois de quitter, je sentois avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains, & des plaisirs naturels, à ceux que fait naître l'opulence, & qui ne sont gueres que des plaisirs de moquerie, & des goûts exclusifs engendrés par le mépris. Car quelle sorte de plaisir pouvoit-on prendre à voir des troupeaux d'hommes avilis par la misere, s'entasser, s'étouffer, s'estropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice foulés aux pieds & couverts de boue?

De mon côté, quand j'ai bien réfléchi sur l'espece de volupté que je goûtois dans ces sortes d'occasions, j'ai trouvé qu'elle consistoit moins dans un sentiment de bienfaisance que dans le plaisir de voir des visages contens. Cet aspect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénetre jusqu'à mon cœur, semble être uniquement de sensation. Si je ne vois la satisfaction que

que je cause, quand même j'en serois sûr, je n'en jouirois qu'à demi. C'est même pour moi un plaisir désintéressé qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car dans les fêtes du peuple, celui de voir des visages gais m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant été souvent frustrée en France, où cette nation, qui se prétend si gaie, montre peu cette gaîté dans ses jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes pour y voir danser le menu peuple: mais ses danses étoient si maussades, son maintien si dolent, si gauche, que j'en sortois plutôt contristé que réjoui. Mais à Geneve & en Suisse, où le rire ne s'évapore pas sans cesse en folles malignités, tout respire le contentement & la gaîté dans les fêtes. La misere n'y porte point son hideux aspect. Le faste n'y montre pas non plus son insolence. Le bien-être, la fraternité, la concorde y disposent les cœurs à s'épanouir, & souvent dans les transports d'une innocente joie, les inconnus s'accostent, s'embrassent & s'invitent à jouir de concert des plaisirs du jour. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes, je n'ai pas besoin d'en être. Il me suffit de les voir; en les voyant je les partage; & parmi tant de visages gais, je suis bien sûr qu'il n'y pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne soit là qu'un plaisir de sensation, il a certainement une cause morale, & la preuve en est, que ce même aspect, au lieu de me flatter, de me plaire, peut me déchirer de douleur & d'indignation, quand je sais que ces signes de plaisir & de joie sur les visages des méchans ne sont que des marques que leur malignité est satisfaite. La joie innocente est la seule dont les signes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuse joie le navrent & l'affligent quoiqu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces signes, sans doute, ne sauroient être exactement les mêmes, partans de principes si différens : mais enfin ce sont également des signes de joie, & leurs différences sensibles ne sont assurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me sont encore plus

ſenſibles ; au point qu'il m'eſt impoſſible de les ſoutenir ſans être agité moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils repréſentent. L'imagination renforçant, la ſenſation m'identifie avec l'être ſouffrant, & me donne ſouvent plus d'angoiſſe qu'il n'en ſent lui-même. Un viſage mécontent eſt encore un ſpectacle qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir, ſur-tout ſi j'ai lieu de penſer que ce mécontentement me regarde. Je ne ſaurois dire combien l'air grognard & mauſſade des valets qui ſervent en rechignant, m'a arraché d'écus dans les maiſons où j'avois autrefois la ſottiſe de me laiſſer entraîner, & où les domeſtiques m'ont toujours fait payer bien chérement l'hoſpitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets ſenſibles, & ſur-tout de ceux qui portent ſigne de plaiſir ou de peine, de bienveillance ou d'averſion, je me laiſſe entraîner par ces impreſſions extérieures, ſans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un ſigne, un geſte, un coup-d'œil d'un inconnu ſuffit pour troubler mes plaiſirs, ou calmer mes peines. Je ne ſuis à moi que quand je ſuis ſeul, hors de-là je ſuis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaiſir dans le monde, quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étois inconnu ; mais aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon viſage au peuple, qu'à lui maſquer mon naturel, je ne puis mettre le pied dans la rue ſans m'y voir entouré d'objets déchirans Je me hâte de gagner à grands pas la campagne ; ſi-tôt que je vois la verdure, je commence à reſpirer. Faut-il s'étonner ſi j'aime la ſolitude. Je ne vois qu'animoſité ſur les viſages des hommes, & la nature me rit toujours.

Je ſens pourtant encore, il faut l'avouer, du plaiſir à vivre au milieu des hommes tant que mon viſage leur eſt inconnu. Mais c'eſt un plaiſir qu'on ne me laiſſe gueres. J'aimois encore, il y a quelques années à traverſer les villages, & à voir au matin les laboureurs raccommoder leurs fléaux ou les femmes ſur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne

ſais quoi qui touchoit mon cœur. Je m'arrêtois quelquefois, ſans y prendre garde, à regarder les petits maneges de ces bonnes gens, & je me ſentois ſoupirer ſans ſavoir pourquoi. J'ignore ſi l'on ma vu ſenſible à ce petit plaiſir & ſi l'on a voulu me l'ôter encore; mais au changement que j'apperçois ſur les phyſionomies à mon paſſage, & à l'air dont je ſuis regardé, je ſuis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand ſoin de m'ôter cet incognito. La même choſe m'eſt arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établiſſement m'a toujours intéreſſé. Je ne vois jamais ſans attendriſſement & vénération ces groupes de bons vieillards qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans, & hardis.

Une de mes promenades favorites, étoit autour de l'Ecole militaire, & je rencontrois avec plaiſir ça & là quelques Invalides qui, ayant conſervé l'ancienne honnêteté militaire, me ſaluoient en paſſant. Ce ſalut que mon cœur leur rendoit au centuple, me flattoit & augmentoit le plaiſir que j'avois à les voir. Comme je ne ſais rien cacher de ce qui me touche, je parlois ſouvent des Invalides & de la façon dont leur aſpect m'affectoit. Il n'en fallut pas davantage. Au bout de quelque temps je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux, ou plutôt que je le leur étois bien davantage, puiſqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté, plus de ſalutations. Un air repouſſant, un regard farouche avoit ſuccédé à leur premiere urbanité. L'ancienne franchiſe de leur métier ne leur laiſſant pas comme aux autres, couvrir leur animoſité d'un maſque ricaneur & traitre, ils me montrent tout ouvertement la plus violente haine, & tel eſt l'excès de ma miſere que je ſuis forcé de diſtinguer dans mon eſtime ceux qui me déguiſent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promene avec moins de plaiſir du côté des Invalides; cependant comme mes ſenti-

mens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi, je ne vois jamais sans respect & sans intérêt ces anciens défenseurs de leur patrie : mais il m'est bien dur de me voir si mal payé de leur part de la justice que je leur rends. Quand par hasard j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux instructions communes, ou qui ne connoissant pas ma figure ne me montre aucune aversion, l'honnête salutation de ce seul-là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui, & je m'imagine qu'il a une de ces ames comme la mienne, où la haine ne sauroit pénétrer. J'eus encore ce plaisir l'année derniere en passant l'eau pour m'aller promener à l'isle aux Cignes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverser. Je me présentai, je dis au batelier de partir. L'eau étoit forte & la traversée fut longue. Je n'osois presque pas adresser la parole à l'Invalide, de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire ; mais son air honnête me rassura. Nous causâmes. Il me parut homme de sens & de mœurs. Je fus surpris & charmé de son ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveurs. Ma surprise cessa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma figure & donné ses instructions. Je profitai de cet incognito pour converser quelque moment avec un homme, & je sentis, à la douceur que j'y trouvois, combien la rareté des plaisirs les plus communs est capable d'en augmenter le prix. En sortant du bateau il préparoit ses deux pauvres liards. Je payai le passage & le priai de les resserrer, en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point ; au contraire il parut sensible à mon attention, & sur-tout à celle que j'eus encore, comme il étoit plus vieux que moi, de lui aider à sortir du bateau. Qui croiroit que je fus assez enfant pour en pleurer d'aise ? Je mourois d'envie de lui mettre un piece de vingt-quatre sols dans la main pour avoir du tabac ; je n'osai jamais. La même honte qui me retint, m'a souvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auroient comblé de

joie, & dont je ne me suis abstenu qu'en déplorant mon imbécillité. Cette fois après avoir quitté mon vieux Invalide, je me consolai bientôt en pensant que j'aurois, pour ainsi dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux choses honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur noblesse & souille leur désintéressement. Il faut s'empresser de secourir ceux qui en ont besoin; mais dans le commerce ordinaire de la vie, laissons la bienveillance naturelle & l'urbanité faire chacune leur œuvre, sans que jamais rien de vénal & de mercantille ose approcher d'une si pure source pour la corrompre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple se fait payer pour vous dire l'heure & pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien méprisable peuple que celui qui trafique ainsi des plus simples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe seule où l'on vende l'hospitalité. Dans toute l'Asie on vous loge gratuitement. Je comprends qu'on n'y trouve pas si bien toutes ses aises. Mais n'est-ce rien que de se dire, je suis homme & reçu chez des humains? C'est l'humanité pure qui me donne le couvert. Les petites privations s'endurent sans peine, quand le cœur est mieux traité que le corps.

DIXIEME PROMENADE.

AUJOURD'HUI jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma premiere connoissance avec Madame de *Warens*. Elle avoit vingt-huit ans alors, étant née avec le siecle. Je n'en avois pas encore dix-sept, & mon tempéramment naissant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux & modeste, d'une figure assez agréable, il l'étoit encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit & de graces, m'inf-

pirât avec la reconnoiſſance, des ſentimens plus tendres que je n'en diſtinguois pas. Mais ce qui eſt moins ordinaire, eſt que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, & produiſit par un enchaînement inévitable le deſtin du reſte de mes jours. Mon ame, dont mes organes n'avoient point développé les plus précieuſes facultés, n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle attendoit dans une ſorte d'impatience le moment qui devoit la lui donner, & ce moment accéléré par cette rencontre ne vint pourtant pas ſitôt; & dans la ſimplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée, je vis long-temps prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide, où l'amour & l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma deſtinée, & long-temps encore avant de la poſſéder, je ne vivois plus qu'en elle & pour elle. Ah! ſi j'avois ſuffi à ſon cœur, comme elle ſuffiſoit au mien! Quels paiſibles & délicieux jours nous euſſions coulés enſemble! Nous en avons paſſés de tels, mais qu'ils ont été courts & rapides, & quel deſtin les a ſuivis! Il n'y a pas de jours où je ne me rappelle avec joie & attendriſſement cet unique & court temps de ma vie où je fus moi pleinement, ſans mélange, & ſans obſtacle, & où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire, à-peu-près, comme ce Préfet du Prétoire qui, diſgracié ſous Veſpaſien, s'en alla finir paiſiblement ſes jours à la campagne; *j'ai paſſé ſoixante & dix ans ſur la terre & j'en ai vécu ſept.* Sans ce court mais précieux eſpace je ſerois reſté peut-être incertain ſur moi; car tout le reſte de ma vie, facile & ſans réſiſtance, j'ai été tellement agité, ballotté, tiraillé par les paſſions d'autrui que, preſque paſſif dans une vie auſſi orageuſe, j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure néceſſité n'a ceſſé de s'appeſantir ſur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaiſance & de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être, & par l'emploi que je fis de mes

loisirs, aidé de ses leçons & de son exemple, je sus donner à mon ame, encore simple & neuve, la forme qui lui convenoit davantage, & qu'elle a gardée toujours. Le goût de la solitude & de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentimens expansifs & tendres faits pour être son aliment. Le tumulte & le bruit les resserrent & les étouffent, le calme & la paix les raniment & les exaltent. J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'engageai Maman à vivre à la compagne. Une maison isolée au penchant d'un vallon fut notre asyle, & c'est-là que dans l'espace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un siecle de vie, & d'un bonheur pur & plein qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux. J'avois besoin d'une amie selon mon cœur, je la possédois. J'avois desiré la campagne, je l'avois obtenue. Je ne pouvois souffrir l'assujettissement, j'étois parfaitement libre & mieux que libre, car assujetti par mes seuls attachemens, je ne faisois que ce que je voulois faire. Tout mon temps étoit rempli par des soins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne desirois rien que la continuation d'un état si doux; ma seule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas long-temps, & cette crainte née de la gêne de notre situation n'étoit pas sans fondement. Dès-lors je songeai à me donner en même temps des diversions sur cette inquiétude, & des ressources pour en prévenir l'effet. Je pensai qu'une provision de talens étoit la plus sûre ressource contre la misere, & je résolus d'employer mes loisirs à me mettre en état, s'il étoit possible, de rendre un jour à la meilleure des femmes, l'assistance que j'en avois reçue. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

FIN.